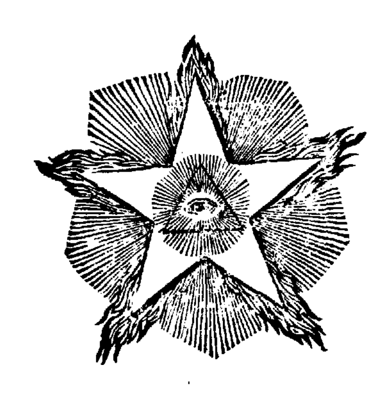
L'ÉTOILE FLAMBOYANTE, OU LA SOCIÉTÉ DES FRANCS-MAÇONS

Considérée sous tous les aspects.

TOME SECOND.



A L'ORIENT,

CHEZ LE SILENCE.

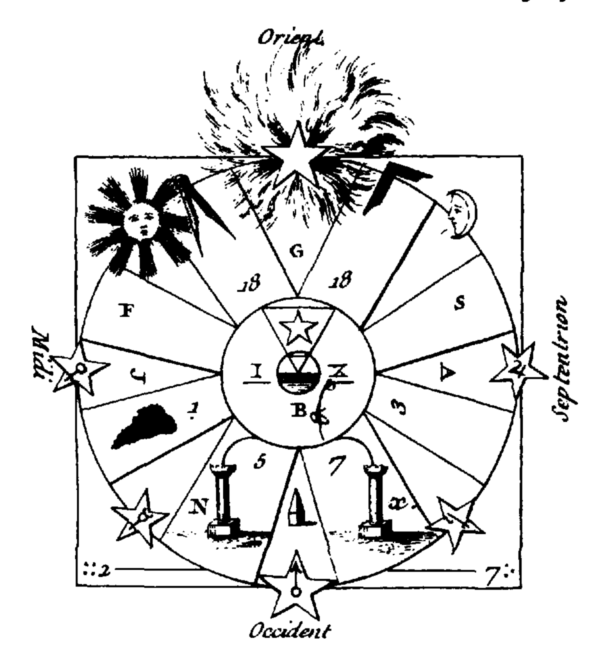


Tableau
des Apprentifs Philosophes
Inconnus.



TABLE

DES TITRES

Contenus dans le ſecond Volume.

Discours prononcé à la ſolemnité de la Saint-Jean, jour déſigné aux réglements pour l'élection des officiers, l'an 1764, par le V. F. B. D. T. Page 1

Diſcours prononcé dans une Loge de Province, à la ſolemnité de ſaint Louis 1765, & pour la réception de Son Excellence M. le Comte de... qui ſe fit le même jour, 25

Diſcours prononcé à la réception de pluſieurs Apprentis à la Loge du Prince de S. S. à Naples, en 1745, 36

Diſcours prononcé à la Loge S. T. à Pétersbourg, le premier mars 1760, vieux ſtyle, à un travail d'apprenti, 41

Diſcours de réception pour un homme de qualité, le 16 ſeptembre 1764, Loge d'apprenti, 48

Dernier diſcours pour travail d'Apprenti, à la réception d'un homme du commun, le 15 janvier 1766, 55

Diſcours pour une réception de Compagnon, du 17 novembre 1765, 6

TABLE.

Diſcours prononcé à une réception de Maître, le 16 ſeptembre 1764, 68

Diſcours prononcé en Loge Ecoſſoiſe, par le F. D. H., *orateur, le 8 mars 1765, jour de St Jean-de-Dieu,* 77

*Explication ſenſible de l'*ÉTOILE FLAMBOYANTE. *Diſcours d'inſtruction pour un comité Ecoſſois, prononcé en 1766, par le Frere* T. H. T. B. 95

Diſcours d'inſtruction, prononcé en comité, le 2 novembre 1764, par le T. R. F. C. D. L., *orateur de la Loge du* Triangle lumineux, 112

Diſcours moral, prononcé en comité, le 23 août 1765, par le V. F. G. *de* V., *orateur de la Loge des* Amis réunis, 1'4

Diſcours pour une Loge de table, prononcé par le F. T. *à la Saint Jean d'hiver 1764,* 134

Idée générale de la Maçonnerie, conſidérée ſous un point de vue philoſophique, & déjà déſignée par pluſieurs anciens, ſous le nom de LA SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES INCONNUS, 145

Statuts des Philoſophes inconnus, 149

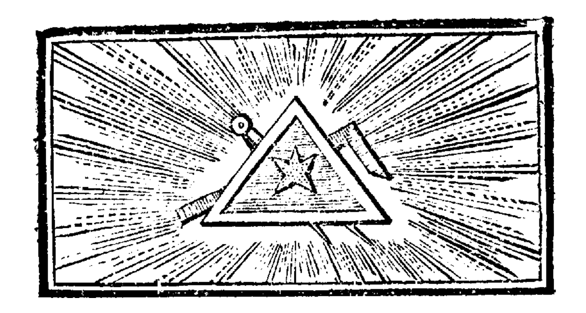
Catéchiſme ou inſtruction pour le grade d'Adepte ou Apprenti Philoſophe ſublime & inconnu, 179

Adoption ou Maçonnerie des Femmes, 247

Diſcours d'adoption pour un travail d'Apprentie, prononcé à M., par le F. B. T., le 16 ſeptembre 1765, 249

Fin de la Table du ſecond Volume.

L'ÉTOILE



L'ÉTOILE

FLAMBOYANTE.



Discours prononcé à la solemnité de la Saint-Jean, jour désigné aux réglements pour l'élection des officiers, l'an 1764, par le V. F. B. D. T.

LA solemnité qui nous rassemble, ajoute à mon égard, à la joie commune que je partage vivement, la satisfaction particuliere de pouvoir restituer au vrai mérite, une place usurpée par le zele, & que je ne dois depuis long-temps, mes chers freres, qu'à votre indulgence. Si

les qualités caractéristiques du bon Maçon, sont essentiellement celles de tout homme vrai, exempt de préjugés & de prévention, j'ose au moins me flatter d'avoir acquis ce degré d'honnêteté qui feroit si nécessairu au bon ordre moral, & sans lequel on n'est jamais en état de s'apprécier réellement. Destitué de tout amour-propre, & sur-tout du dangereux & futile appât de la primatie, c'est en m'examinant d'un œil naïf & froid que je sais me réduire à ma juste valeur, & que j'apperçois dans le nombre de ceux qui ont bien voulu me désigner pour leur chef, plusieurs sujets bien plus capables d'en remplir les fonctions, & d'en honorer la place. Je crois, mes freres, vous avoir assez mis à portée de me connoître, pour qu'à cet égard vous ne doutiez pas de ma franchise, & j'espere que vous ne prendrez point pour le stérile étalage d'une modestie affectée, ce qui n'est que la sincere ébauche de mes sentiments.

Appellé depuis dix huit mois, par votre choix libre à l'avantage de vous prési-

der, & de vous diſtribuer les connoiſſances ſublimes qu'un long uſage de nos myſteres m'a acquis, j'ai tâché de remplir vos vues, & ſans m'écarter des principes fondamentaux de l'art royal, j'ai eſſayé même en donnant la lumiere des premiers grades aux candidats que j'ai eu le bonheur d'initier, de leur faire preſſentir par une allégorie ſoutenue, & dont la chaîne ſe lie ſans effort, les myſteres cachés de la maçonnerie, dont le total développement eſt réſervé à peu de perſonnes, & particuliérement à ceux, qui ſans ſe rebuter de l'école des grades, ſi ce mot eſt permis, ont montré par leur aſſiduité, leur zele réel, leur maintien extérieur & leur bonne conduite, un déſir vif d'obtenir des connoiſſances plus étendues. Mon ſeul regret eſt que la briéveté du temps ne m'ait pas permis, mes freres, de les conférer toutes, mais je n'ai pas dû excéder les regles; en abrégeant trop les interſtices, je n'ai pas dû abuſer du pouvoir que vous m'aviez tranſmis, de celui que mon âge maçonnique, peut-être même mes travaux dans l'or-

dre, m'ont valu, pour promulguer ſans ménagement des grades & des ſecrets que trop de facilité profaneroit, & qui exigent des diſpoſitions plus ſolides, des intentions moins curieuſes, un air de perſuaſion moins équivoque, moins voiſin de la plaiſanterie, que celui que j'ai quelquefois démêlé dans les diſcours de quelques-uns de mes freres qui m'écoutent.

Ecartez, je vous prie, mes freres, de ce que je dis ici tranſitoirement, toute apparence de reproche & de réprimande; daignez vous rappeller que je n'en ai jamais pris le ton; mais votre confiance, mon ancienneté, & plus encore l'eſprit de vérité qui doit toujours animer un Maçon, m'autoriſent à vous faire cette légere obſervation: je pourrois, enveloppant d'un preſtige myſtique les ſens de notre inſtitution, vous faire remonter à ces temps fabuleux de l'Egypte, que Sethos décrit ſi bien: vous y verriez que les initiations aux myſteres ſacrés de la bonne déeſſe, étoient toutes graduées & ſucceſſives, que les premieres épreuves avoient

ves avoient quelque chose de puérile, malgré l'appareil terrible qui les accompagnoit, qu'enfin le noviciat étoit long, & que chacune de leur cérémonie déguisoit un symbole plus sérieux, dont l'énigme ne se dévoiloit qu'après bien du temps, pour prix de la discrétion & de la constance : & ramenant la comparaison à ce qui se passe dans nos loges, il me seroit facile de vous montrer que nos premiers grades ne sont, pour ainsi dire, qu'un escalier nécessaire à franchir pour arriver au sanctuaire de la maçonnerie, à ce temple auguste & figuratif, dans lequel est soigneusement gardé le dépôt précieux de nos connoissances, & dont je puis sans fanatisme & sans enthousiasme, vous garantir l'autenticité, la sublimité & l'utilité relative à chacun de nous : mais je ne cherche point ici à aiguiser votre curiosité ni vos réflexions, je voudrois pénétrer vos cœurs de l'intime persuasion, que nos emblêmes ne sont ni frivoles, ni infructueux, & que l'art royal a un but réel, moral, civil & philosophique, auquel je désire vous voir

atteindre, & dont la perſpective, toute éloignée qu'elle puiſſe être, doit ſoutenir votre zele, & reſſerrer de plus en plus les liens qui nous uniſſent.

Je l'avouerai, mes chers freres, en réduiſant les travaux de cette reſpectable loge, à la méthode Angloiſe, adoptée eu Hollande, en Allemagne & dans le Nord, peut-être vous aurois-je fait ſauter à pieds joints ſur une foule de bagatelles intermédiaires, étrangeres ou du moins éloignées de la choſe de la maçonnerie, qui, ſi elles n'en dégradent pas l'eſſence, en ſous-diviſent aſſez inutilement l'objet; mais le caractere de patriote que je crois le premier de tous, m'a interdit tout écart des uſages de ma nation, & la dépendance envers la *très-reſpectable grande loge de France*, à laquelle je me ſuis volontairement ſoumis de concert avec vous, en qualité de François, m'a fait reſpecter contre ma propre conviction, une quantité de détails factices, ſans même examiner ſi la frivolité de mon pays n'avoit pas obligé le zele de quelques bons Maçons, à occuper long-

temps la légéreté de ſes compatriotes à s'aſſurer de leur diſcrétion, par une foule de nouveautés ſucceſſives & preſque périodiques, qui réveillent ſon attention, ſans ſeulement effleurer le point eſſentiel, ſouvent ſans amuſer l'eſprit, preſque toujours ſans nourrir le cœur, & d'ordinaire en fatiguant la bourſe. C'eſt au maître, que vos ſuffrages vont bientôt inſtaller, *mes chers freres*, à ſuivre à l'avenir à cet égard, la route qu'il croira la plus ſûre & la plus conforme à vos intentions; ſi je la trace en paſſant, c'eſt pour payer votre confiance, d'une ſincérité lumineuſe, & n'avoir point à rougir vis-à-vis de moi-même, d'une réticence qui cadreroit mal avec ma façon de penſer. Au reſte, je ne m'érige ni en réformateur, ni en auteur de ſyſtême, & je ſerai toujours le premier pour le bien de l'harmonie générale, à ſuivre les ſentiers battus.

Qu'elle ſeroit heureuſe, mes chers freres, cette harmonie, & combien l'ordre y gagneroit! Qu'elle ſeroit aiſée, & combien on s'en éloigne! Souffrez que je

m'éleve encore ici contre un abus terrible : la ſource de toutes les diviſions qui alienent l'eſprit de la maçonnerie, eſt un principe vrai, mais mal interprété, & qui produit toujours des conſéquences fâcheuſes. Tout les hommes ſont égaux, diſons-nous dans les loges, chacun eſt apte à devenir Maçon, l'état civil des perſonnes, la naiſſance, le rang, ne ſont ni un mérite ni un obſtacle : le motif eſt juſte, il falloit nous inſpirer du liant & de l'aménité, exclure l'orgueil, proſcrire ſur-tout la gêne des titres ; mais en y donnant trop d'extenſion, on a peuplé le monde de Maçons vils qui nous déshonorent & nous affligent : obligés par état à penſer ſervilement, à avoir des vues baſſes, gens ſans éducation, ſans lumieres, que trop ſouvent ſans mœurs, leurs procédés journels peignent leurs ſentiments, leur rencontre doit nous humilier, leur intimité nous avilit, leurs actions donnent aux profanes la plus mauvaiſe idée de la maçonnerie. Heureux encore, quand bornant tous les efforts de leur rampante imagination à ce genre

de tracaſſerie, leur véritable élément & dans lequel ils ſe nourriſſent; heureux, ſi ces ſcenes indécentes ne paſſent pas l'enceinte de nos loges, & ſi nous pouvons derober au public les juſtes ſujets de plaiſanterie & de critique qu'elles ne peuvent manquer d'exciter! mais enfin à cet égard le mal eſt fait, toute précaution ne peut plus avoir lieu que pour l'avenir; s'il eſt un remede quant à préſent, s'il eſt une digue poſſible à oppoſer à ce torrent fougueux, c'eſt en ramenant les plus fautifs, par la voie de la perſuaſion, miſe au tau de leur capacité, c'eſt en les confondant par des actes de clémence qui raniment dans leur ame flétrie, le germe du remords, & ſans faire d'application préciſe, c'eſt particuliérement dans ce jour de joie & de réunion que je vous invite, mes freres, à oublier les torts, à faire grace à tous les coupables, à étouffer les cabales par votre modération, en vous promettant par la ſuite d'être plus ſcrupuleux ſur le choix des ſujets que vous admettrez, & ſur-tout moins faciles dans la diſtribution des lumieres ultérieu-

res qui rapprochent trop du sanctuaire, des êtres faits pour n'y jamais entrer. Passons l'éponge sur des anecdotes scandaleuses, filles de l'intérêt, tramées par la fourberie, & déguisées par l'imposture; & si c'est aujourd'hui dans tout l'univers le beau jour des Maçons, oublions toutes les actions qui tiennent du profane & du profanateur, & ne voyons que la qualité indélébile de frere.

Je ne m'étendrai point ici, mes freres, sur l'espece des moyens que je crois propres à réduire en pratique, la théorie des précautions que je viens de vous proposer, d'autres temps, d'autres soins: d'ailleurs, le concours de la *respectable loge*, Saint-Jean du . . . qui pour le bien général de l'ordre & notre satisfaction particuliere vient enfin de se rapprocher de nous, ne peut qu'aider beaucoup aux progrès de l'art royal, à la réparation des torts qui se commettent contre nos principes, & à la réforme totale des abus qui dégradent la maçonnerie. Longtemps dans le silence, nous avons été les admirateurs des sages travaux de cette

loge, l'affection directe & la considération personnelle que nous ressentons tous pour son digne chef, enfant de la nôtre, l'estime qui est dûe en détail aux ouvriers qu'il a réunis, tout enfin dès le commencement, a mérité de notre part des éloges & des égards, tout a excité dans nos cœurs cette noble émulation que produit toujours le bon exemple. Je voudrois, mes chers freres, que, comme moi, vous eussiez été témoins, au berceau, pour ainsi dire, de cet établissement, vous auriez vu s'élever les sacrés autels du grand Architecte de l'univers, sur les débris de l'idole de Dagon, & vous admireriez encore davantage les heureux progrès de ce nouveau temple, où la vertu préside, où l'honnêteté habite, où l'humanité s'occupe sans cesse à faire des actions d'éclat. Le jour de la solemnité présente reporte nécessairement mon imagination frappée à pareille époque, trois années arriere de nous; ce fut à peu près celle de l'installation du vénérable maître qui préside actuellement, instant de difficulté & de crise; j'ai vu avec dou-

leur la confusion terrible de *Belba*, mot connu de beaucoup de freres, j'en ai frémi, j'en ai pleuré, mais du sein de la discorde, j'ai vu en même temps sortir avec triomphe le restaurateur des mysteres profanes; j'ai eu la satisfaction d'y concourir, & par une heureuse médiation, j'ai réuni les suffrages sur celui qui devoit les décider.

D'après ce tableau, mes chers freres, que je n'esquisse que légérement, & auquel la mémoire de plusieurs d'entre vous, ajouteroit aisément les touches & les coups de force qui m'échappent, concevez la gloire que mérite une loge, quand elle peut montrer des succès rapides à la suite de commencements épineux; c'est ainsi que tout bon Maçon se distingue, & les difficultés vaincues sont toujours la marque certaine de la légitimité de ses travaux. Puissent les nôtres, mes vénérables freres, s'aligner toujours sur d'aussi beaux modeles, marchons, s'il se peut, d'un pas égal avec cette respectable loge, sans prétention, sans esprit de primatie; tâchons de l'imi-

ter à tous égards, établissons enfin, entre elle & nous une lutte continuelle de bons procédés, d'honnêteté & de zele. Le mien, mes freres, m'emporte peut être au delà des bornes ordinaires d'un discours, peu digne d'ailleurs de fatiguer long-temps vos attentions, je craindrois d'en abuser par une tautonie superflue, & je sens bien qu'il faut me réduire de la maniere la plus concise, aux objets qui nous rassemblent aujourd'hui.

Le premier est celui des élections: à cet égard, mes freres, les regles & les principes doivent vous servir de guides, souvenez vous de l'emblême du niveau & de la perpendiculaire, ces deux bijoux par leur à plomb indiquent quelle doit être la rectitude de votre choix & de votre jugement. Ce n'est pas à celui que vous avez chargé d'interpréter vos symboles, & de faire observer vos réglements, qu'il peut convenir de les enfreindre, & je me garderai bien de me prévaloir du titre trop général de *maître à perpetuité*, qui est indéfiniment accordé dans les patentes

de conſtitution : ma probité vous doit à ce ſujet un développement, le voici.

Tous les maîtres de loge conſtitués, étant de droit membres de la *grande loge*, devant être convoqués en cette qualité, pour aſſiſter par eux ou leurs députés, au moins une fois par an, aux aſſemblées de ladite grande loge, celle-ci afin de parer aux inconvénients de la foule des maîtres qui ſe ſeroient accrue dans Paris tous les ans, au moins tous les trois ans par les élections nouvelles de la Saint-Jean, a pris le parti de conſtituer les maîtres à perpétuité, pour en diminuer le nombre au cas poſé ; mais en cherchant à ſe ſauver une incommodité, le grand orient n'a certainement pas prétendu former un titre abuſif qui dût gêner les Maçons ſur la liberté des élections, des mutations & des ſuffrages.

Les principes ont toujours été avant les exceptions ; le principe ancien de l'ordre eſt que le jour de Saint Jean ſoit deſtiné pour ſe choiſir un maître; s'en écarter, c'eſt faire une faute ; chercher à s'y ſouſtraire, c'eſt abuſer de la place & s'en montrer in-

digne : dût le ſcrutin ne ſervir qu'à prolonger les fonctions d'un officier quelconque, ce qui eſt auſſi libre à la loge que la mutation de perſonne, relativement au bien de la choſe, il faut toujours que ce ſcrutin ſe faſſe dans la plus grande exactitude, d'autant plus que le procès-verbal qui en conſtate, doit être renvoyé à la très-reſpectable grande loge de France, c'eſt une forme de procéder d'obſervance abſolue ; j'en ſuis l'apôtre avec grand plaiſir, parce que j'en aurois infiniment à voir récompenſer par le poſte flatteur de maître de la loge, les vertus, le zele & la capacité de celui d'entre ſes membres qu'elle daignera y préconiſer, pour le ſujet & pour la loge même, qui ne peut que gagner au changement. Quant à moi, mes chers freres, ſuffiſamment ſatisfait d'avoir par votre prorogation, préſidé depuis quelques années à vos travaux, je n'étends point au delà mon ambition, & je la borne uniquement à l'aſſurance de pouvoir, en quittant le marteau, emporter votre amitié & votre bienveillance ; j'en ai déjà pour gage l'indulgence avec

laquelle vous avez eu la charité de pallier les torts, que j'ai pu avoir pendant le temps de mon administration : recevez en ce jour les excuses sinceres que je vous fais, mes chers freres, si par légéreté, par distraction, par oubli, ou peut-être par ignorance, j'ai eu le malheur de commettre quelque faute : oubliez surtout si dans les remontrances, les représentations, que j'ai dû adresser à quelques-uns, dans les leçons que j'ai données à quelques autres, dans les décisions sur les amendes ou dans les peines prononcées, il a pu m'échapper la plus petite vivacité, le moindre ton d'aigreur. Soyez intimement convaincus que mon cœur n'en est pas susceptible, & je désavoue comme parfaitement étranger à mon caractere, tout ce qui auroit pu me montrer envers vous tous, autre que votre égal, votre frere, votre ami.

Et vous, jeunes plantes dont je m'énorgueillis d'avoir été le premier cultivateur, vous tous enfin, mes freres, ceux à qui j'ai eu le plaisir de distribuer successivement & par degrès les connoissances de

notre ordre, conservez-en le précieux souvenir, il vous aidera à rappeller celui d'un maître qui vous chérit, qui vous honore, & qui n'a jamais été jaloux de sa place, que parce qu'elle le mettoit à même, par l'acquisition de sujets aussi dignes que vous, de propager de plus en plus la gloire de l'art royal, & celle de la loge de . . . . fort des lumieres & du secours des vénérables passe-maîtres qui en sont les oracles & les colonnes, je dois à leurs conseils tout le bien que j'ai pu faire.

Lorsque vous me destinâtes, mes freres, à l'avantage d'être votre chef, je sentis d'abord toute la difficulté de remplacer dignement ceux qui m'avoient devancés; à l'exception de l'état civil, le moindre mérite d'un Maçon, qualités personnelles, prudence, sagacité, élocution, je ne trouvois en moi aucune de ces parties, que vous sembliez abandonner pour un peu de zele; mais plein de confiance en mes prédécesseurs, & m'étayant de leur présence, j'ai franchi. Vous avez pris du courage pour de la capacité, des phrases,

ſans choix pour de l'éloquence, de la timidité pour de la prudence, peut être quelquefois de l'exactitude pour de la rigueur : à mieux apprécier les choſes, vous m'euſſiez vu tout à-fait vuide de talent, mais plein d'un amour de vous plaire que je conſerverai toujours.

La ſeconde branche des élections, mes freres, regarde les officiers de la loge ; les deux premiers après le maître ſont les ſurveillants. Je ne dois point vous laiſſer ignorer qu'en Angleterre, centre de la maçonnerie, & dans les loges où l'on ſuit les pratiques & les uſages de Londres, telles qu'en Hollande, en Ruſſie, en Pruſſe, en Suede, en Danemark, & dans preſque toute l'Allemagne, l'uſage eſt que le maître nomme ſon premier & ſon ſecond ſurveillant : ces deux officiers étant les principaux reſſorts qui font mouvoir le mécaniſme de la loge, dont tout l'enſemble roule ſur eux & le maître, il paroît aſſez naturel que celui qui préſide, devant connoître plus en détail le mérite d'un chacun, choiſiſſe lui-même des ſujets propres à le

bien ſeconder ; mais à cet égard, comme en toute autre choſe, je ne vous invite point à innover. L'organiſation intérieure de chaque loge dépend ſouvent des lieux où elle eſt ſituée ; en France l'habitude eſt devenue une loi, & je ſais que, particuliérement dans notre loge, depuis près de quarante années, on a coutume de nommer les ſurveillants par la voie du ſcrutin. Une ſeule regle que je vous ſupplie de ſtatuer invariablement pour l'avenir, à dater de ce jour, c'eſt que le ſecond ſurveillant de l'année actuelle, paſſe de droit l'année enſuite & ſans ſcrutin à la place du premier, à moins qu'il n'ait démérité de la loge, ce qui ne ſe préſume jamais : par ce moyen l'on n'aura plus à élire chaque année qu'un ſecond ſurveillant : on ne les continue pas tous deux, c'eſt une précaution Angloiſe très-ſage, qui peut avoir été ignorée en France, peut-être omiſe à défaut d'un aſſez grand nombre de ſujets dans chaque loge, & que l'on ne peut guere obſerver lorſqu'une loge débute & ſe releve ; mais elle eſt utile, & il en réſulte le meilleur

effet, parce qu'un ancien officier restant toujours en place, avec le nouveau que l'on y met, le service en est incomparablement plus exact, l'instruction plus correcte, & le maintien de l'ordre plus sûr.

Le troisieme objet des élections, est la charge de trésorier : celui qui a la manutention de la caisse & des deniers de la loge, doit être un homme qui lui plaise & qu'elle se choisisse. Les mandats du maître & les quittances possibles à fournir, sont les pieces justificatives du compte qu'il doit à la fin de l'année aux seuls commissaires de la loge pardevant le maître, lesquels commissaires nés sont un ou plusieurs passe-maîtres s'ils y consentent, les surveillants, l'orateur, le secrétaire & le frere le plus ancien de chaque grade, autant que cela se peut. Le visa des commissaires doit être présenté en loge pour l'apurement desdits comptes au jour de St. Jean : les autres freres de la loge, qui chacun à leur tour, en avançant en grade & en office, deviendront commissaires, ne peuvent exi-

ger d'autres détails, la raiſon eſt bien ſimple. Les comptes contiennent preſque toujours pluſieurs emplois & articles de débourſés faits pour loge de grades ſupérieurs, & il eſt impoſſible que l'on en faſſe paſſer la ſpécification devant ceux qui ne les ont point encore. Par une ſuite de cette raiſon, pour être en regle dans une loge, le choix des grands officiers qui menent au commiſſariat, ne peut tomber que ſur des freres qui aient déjà tous les grades que l'on confere dans cette loge. J'ajouterai, mes freres, une obſervation eſſentielle dans vos élections, qu'elles ne peuvent jamais regarder que des freres libres de leur temps, de leur volonté, & domiciliés fixement dans le lieu de la loge, pour qu'il n'y ait point de fréquentes lacunes aux fonctions, attendu que les ſubſtituts que le maître nomme à ſon gré pour chaque emploi, ne ſont ſenſés devoir remplacer que pour abſence momentanée, cas de maladie, affaires ſurvenantes, ou autres empêchements accidentels.

La place de ſecrétaire peut & devroit

même être inamovible, sauf malversation, cas inoui parmi des freres : quoique cet emploi soit flatteur & même agréable pour l'esprit, le travail, pour être bien fait, en est trop onéreux, pour que le poste soit beaucoup brigué, ni qu'il inspire à personne l'envie de faire intervertir la regle que l'on suit communément à cet égard.

L'orateur est à la nomination du maître, c'est un grand office que les loges ont de tout temps laissé à sa disposition ; afin qu'il puisse, aussitôt qu'il est promu, faire le premier acte d'autorité gracieuse en faveur d'un sujet qu'il en juge capable, sauf à lui, comme l'emploi demande de l'application & du détail, à le diviser & occuper à la fois deux personnes, l'une comme orateur de la loge, l'autre comme orateur des grades supérieurs.

Tous les autres offices passent au scrutin de la loge, tels sont les deux Stuarts, les deux infirmiers, le préparateur, le frere terrible, le thuilleur ou dessinateur, les architectes, les experts, l'économe appellé en quelques loges maître d'hôtel,

en Angleterre dépensier, chargé du détail des banquets & de toutes les emplettes pour décoration, ou autres que le maître juge convenables, nécessaires, à charge par ce frere détailleur de fournir au trésorier qui délivre l'argent sur mandat du maître, les quittances de ses déboursés au moins pour les gros articles, sur lesquels il peut s'en procurer.

Tel est, mes vénérables freres, le plan un & vrai du procédé qu'une loge doit suivre dans ses élections; point de brigue, point de cabale, ces manœuvres sont le lot du profane; les Maçons, en décorant leur nom de l'épithete de Francs, annoncent que dans tous les cas ils sont voués à la vérité, & que la sincérité & la droiture doivent être leurs premieres vertus. Il ne me reste plus qu'à joindre mes suffrages aux vôtres pour couronner ceux que vous aviez désigné, j'applaudis d'avance à votre choix. Que l'ordre regne dans la maniere de voter; que chacun, seul & sans témoins, aille librement au bureau du scrutin, déposer dans la boîte le jugement équitable qu'il prononcera

ſans doute, s'il ſe ſouvient de ſes devoirs, & ſonde ſon propre cœur ; le nouveau maître & ſes officiers feront enſuite les différentes réceptions que la loge fait devoir nous occuper en ce jour ; dans un inſtant ma miſſion va être tout à fait remplie : puiſſé-je la terminer par des témoignages éclatants de mon attachement pour l'art royal, & de l'affection vraiment fraternelle que j'ai pour tous les freres qui compoſent cette reſpectable loge, auxquels je ſouhaite joie, ſalut & proſpérité.

N. B. Ce diſcours eut l'effet qu'aura toujours le langage de l'honnêteté, il diſſipa quelques petites factions, fit régner l'harmonie ; & le maître, dont l'ame étoit aſſez pure, aſſez naïve pour annoncer la vérité ſans fanatiſme, ſans orgueil & ſans foibleſſe, fut unanimement jugé digne d'en reſter l'interprete : la loge le continua, il préſide encore.





Discours prononcé dans une loge de province, à la solemnité de saint Louis 1765, & pour la réception de Son Excellence M. le Comte de ...., qui se fit le même jour.

MON FRERE,

C'EST le titre que l'ordre m'autorise à vous donner aujourd'hui, c'est le fruit de vos recherches, le prix de vos travaux, le symbole de nos liens, la tendre expression de nos sentiments, & vous concevez que je suis trop flatté de l'employer vis-à-vis de quelqu'un tel que vous, pour ne pas me hâter d'en faire usage: c'est au temps & à vos progrès dans la *maçonnerie*, à vous en développer toutes les prérogatives, c'est à nous à vous en faire éprouver les douceurs, c'est à votre cœur à réaliser les espérances qu'il nous donne, & je serai sa caution. Il est des cas où, sans amour propre, on peut juger d'après soi; la noblesse du sang

n'eſt point un préſent inutile, celui qui coule dans vos veines, naturellement conſacré pour l'honneur, eſt le plus beau gage, le garant le plus ſolide de vos promeſſes. Inſtruit par une raiſonnable éducation à vaincre les préjugés, guidé par un mentor éclairé, dans les routes de la ſageſſe, accoutumé à marcher ſur les traces de votre chef, auſſi rapidement dans celles-ci, que dans les ſentiers de la gloire, je ne m'étonne pas que vous ſoyez avancé d'un pas ferme vers le ſanctuaire des Maçons : puiſſé-je, au berceau de l'art royal où vous êtes encore, imprimer aſſez fortement dans votre ame, les vérités eſſentielles de l'ordre, pour vous faire applaudir de les avoir cherchées, vous faire déſirer, *mon cher frere*, de les connoître toujours mieux, de les approfondir davantage, d'en ſcruter les maximes & les préceptes, d'en chérir les loix, & de les pratiquer ſans relâche dans toutes les circonſtances de votre vie, oiſives ou glorieuſes, vous ne connoîtrez jamais que ces dernieres.

Si l'orgueil pouvoit avoir quelque priſe

ſur un Maçon, peut-être en vous initiant, *mon cher frere*, en vous inſtruiſant autant que votre grade me permet de le faire, peut être aurois-je ſuccombé au piege de ce ſentiment; j'y en ſubſtitue un plus vrai, plus digne de vous & de moi, c'eſt celui de la joie que toute la loge éprouve en admettant un ſujet auſſi digne que vous.

J'apperçois que ces crayons vous occupent, qu'ils excitent votre curioſité, il eſt juſte, après vous avoir ſoumis à nos uſages, de vous expliquer vos emblêmes; mais avant je vous dois la partie hiſtorique de notre origine, telle que je puis vous la communiquer en ce jour, c'eſt celle de notre établiſſement en Europe, ſelon que la tradition fidelle & non interrompue nous l'a tranſmiſe de bouche en bouche.

Au temps des premieres croiſades, pluſieurs héros chrétiens s'étant ligués ſous la conduite du pieux prince qui les conduiſoit, pour conquérir ſur les Sarrazins la Paleſtine & les lieux ſaints, formerent une aſſociation ſous le nom de

Maçons libres, par relation avec ces ouvriers habiles qui avoient conſtruit le temple de Jéruſalem, & dont ils devenoient en quelque ſorte les imitateurs dans le projet de ſa reſtauration, but apparent de tous les croiſés. Si je parlois ſimplement à votre eſprit, *mon cher frere*, je pourrois, en ſuivant la carriere équivoque des recherches hiſtoriques, charger de l'étalage d'une froide érudition, l'origine antique & primitive de la maçonnerie ; j'eſſaierois d'oppoſer aux fables que le vulgaire débite à cette occaſion, d'heureuſes antitheſes, dont le ſens obſcur & difficile ſe perdroit dans la nuit des temps; mais je parle à votre cœur, *mon cher frere*; la vérité ſans nuage peut ſeule le toucher, c'eſt elle que je vous préſente.

La guerre ſainte a donné l'être à la ſociété des Francs-Maçons, une ſource auſſi pieuſe n'a dû produire que l'amour général de la vertu ; elle nous anime, & c'eſt ſon temple que nous érigeons aujourd'hui dans nos cœurs : la deſcription imparfaite de celui que le plus ſage des rois éleva dans la cité ſainte, au ſuprême Architecte

Architecte de l'univers, & dont l'ordre adopte l'esquisse & les symboles, ne fournit que d'ingénieuses allégories qui nous font goûter la plus saine morale, & nous invitent à la pratiquer. En conservant des Maçons croisés, les rits, les mots, les cérémonies & les initiations mystiques, dont ils étoient convenus entr'eux pour se distinguer en pays ennemis, nous avons rendu leurs usages plus propres à nos mœurs, peut-être même plus utiles à l'humanité.

Vous n'ignorez pas, *mes freres*, que le succès des croisades fût infiniment inférieur à l'espoir de ceux qui les avoient entrepris : la dispersion générale entraîna celle de la société des Maçons, plusieurs attachés par préférence & par état à certains chefs des croisés, les suivirent à leur retour en Europe : je pourrois singuliérement vous en citer un nombre qui passerent en Angleterre à la suite de Richard, Cœur de Lion, sous le regne duquel ils eurent le privilege de continuer leurs mystérieuses assemblées, & jouirent des prérogatives les plus éminentes, ainsi

qu'en font foi les chartres des parlements. De là, diverses familles qui depuis se sont établies en différentes parties de l'Europe, ont promulgué les principes de l'art royal, & c'est par ce canal qu'il est parvenu en France, sans altération, dans toute sa pureté, tel enfin que j'ai l'avantage de vous le développer aujourd'hui, *mes freres.*

Je passe légérement sur toutes les révolutions que l'ordre a éprouvé ; il suffit, qu'égal dans son objet, un dans son mode, invariable dans ses formes, je puisse vous communiquer ses maximes & ses loix telles qu'elles étoient dans leur origine. L'amour de l'humanité en général, le désir des secours réciproques, la convenance des humeurs, la conformité des opinions, le rapport des besoins & des moyens, fut de tout temps le premier lien des hommes, & j'ose vous assurer, *mon frere*, que personne jamais ne les a mieux connus que les Francs-Maçons. De là, cette théorie habituelle des vertus qui les caractérisent, spéculation vuide pour le vulgaire, habitude généreuse &

constante pour nous ; de là sur-tout cette égalité si parfaitement établie, qui nous met tous au même niveau, qui dissipe le prestige des rangs, qui détruit les jeux du hasard, & qui nous ramene sans dégoût & sans difficulté à la simple qualité d'homme, la seule précieuse, & souvent trop négligée. Tout autre à ma place, *mon frere*, commettroit peut-être une imprudence, en insistant si fortement sur cette égalité qui nous honore & nous distingue ; le langage de la vérité peut paroître suspect, quand celui qui le tient semble avoir intérêt de la faire valoir : je ne puis en être soupçonné ; fait pour savoir apprécier ce que vaut le plus ou moins de naissance, vous devez m'en croire, lorsque, oubliant moi-même ces prétentions frivoles, je vous invite à l'égalité précieuse, ciment solide de notre union & base inébranlable de tout l'édifice. N'appréhendez jamais que hors du cercle des loges, un Maçon quelconque cherche à s'en prévaloir : son talent est sur-tout de savoir distinguer les mérites réels & celui de convention, son usage

est de les honorer, & jamais *un bon frere* ne s'en écarte.

Un bon frere.... Concevez, de grace, toute l'étendue de ce mot, il peint à la fois le patriote, le sujet fidele, le citoyen honnête, l'ami zélé, l'homme religieux. Des vertus aussi douces, qui doivent vous être aussi familieres, vous rapprochoient nécessairement, mon frere, de la société où l'on sache réduire en action des principes qui, chez le reste du monde, ne sont qu'un récit froid & des axiomes stériles.

Tel est, *mes freres*, l'abrégé de notre morale, tout concourt à son maintien, tout chez vous y est analogue ; vous en jugerez aisément à l'explication des emblêmes qui sont sous vos yeux. *(Le maître fit vraisemblablement ici l'explication du tableau.)* Vous ai-je tenu parole, *mon frere?* & d'après cette légere analyse, ne trouvez-vous pas que le siecle de la maçonnerie seroit en effet l'âge d'or, si tous les hommes pouvoient y participer? mais telle est la fatalité, que l'usage des meilleures choses rendu trop commun

& trop général, en dégrade l'essence, en atténue la valeur; renfermés dans les bornes étroites d'un nombre choisi, le dépôt des Maçons s'est conservé jusqu'à nous à l'ombre du secret & du mystere. dans des temps plus heureux nos freres en ont senti la nécessité, puisqu'ainsi que je vous l'ai dit, lors des croisades, ils formerent une espece de corps à part, & déguiserent soigneusement leur institut sous des surfaces symboliques. Je regrette sincérement d'être obligé de proportionner le développement de nos usages au volume de connoissances qu'il m'est permis de vous départir en ce jour : sans cela, *mon frere*, parcourant avec vous toute l'histoire de la guerre sainte, vous connoîtriez bientôt tous nos progrès, & passant successivement d'une croisade à l'autre, je me garderois bien d'omettre celle où le plus saint héros de la France, un de ses plus dignes monarques, se montra notre plus ardent protecteur. Aux traits qui m'échappent, *mes freres*, vous avez déjà sans doute deviné le nom de *saint Louis*. Qu'il est flatteur pour nous

de pouvoir, en célébrant aujourd'hui la mémoire révérée, fainte & glorieufe de ce pieux fouverain, folemnifer en même temps l'augufte nom du pere des François ! Des rapports heureux, une parité fenfible de vertus, d'héroïfme, de piété, m'engageroient involontairement aux détails du parallele, fi les bornes de ce difcours pouvoient le permettre. Comme François, mon amour eft jufte ; comme citoyen, mon dévouement eft parfait ; comme Maçon, je double ce fentiment & l'éprouve avec plus d'activité ; vous le partagez tous, *mes freres*, j'en fuis fûr, & cette *refpectable loge*, dont depuis long-temps je connois la façon de penfer, n'a de vrai patron que fon roi. Je la trouve bienheureufe d'avoir à ce moment pour témoins de fa joie, des fujets diftingués, dont le mérite reconnu du prince, eft marqué par les rangs qu'ils occupent, & par des emplois qu'ils honorent. Rien n'eût manqué fans doute à notre fatisfaction, fi celui qui, dans cette province, repréfente fi dignement ce monarque, & qui joint aux plus belles qualités civiles,

celle éminente d'être Maçon, avoit pu assister à nos fêtes, sa présence les eût embellies, j'aurois particuliérement désiré qu'il pût unir son suffrage aux acclamations que la loge prononcera toujours avec transport au nom de Louis le Bien Aimé : *vivat*, *vivat*, *vivat*.

N. B. Ce discours eût été déplacé dans la bouche d'un homme sans naissance, vis-à-vis d'un homme qui en avoit; il est à présumer que le maître & le récipiendaire étoient à peu près but à but à cet égard. Cette maniere délicate de prêcher l'égalité, ne persuaderoit pas absolument que ce fût une chose si merveilleuse, on y perdroit trop : la finesse du tact, & la noblesse des idées ne va guere qu'avec celle du sang & de l'éducation : il regne, au surplus, dans ce discours, un ton de bonne foi qui fait honneur au maître, c'est un homme de probité qui n'amuse point le candidat par des fables; il lui dit tout d'un coup l'origine probable, & sur le but possible il leve adroitement le coin du rideau.



Discours prononcé à la réception de plusieurs Apprentis, à la Loge du Prince de S. S. à Naples, en 1745.

MES FRERES,

IL m'eſt très-flatteur de pouvoir vous donner ce titre, & je ſerai charmé de vous développer âvec le temps toutes les glorieuſes prérogatives qui y ſont attachées. Admis par votre propre déſir, & par un ſuffrage que vos qualités perſonnelles vous aſſuroient, dans notre reſpectable ſociété, après avoir bravé les préjugés du ſiecle, les opinions du profane, après avoir franchi par une conſtance décidée, les différentes épreuves qui vous ont conduit dans le ſanctuaire auguſte de la maçonnerie, il eſt juſte enfin que je vous faſſe part de la lumiere que vous avez cherchée avec tant de ſoin, & que non content d'avoir frappé vos yeux par le vif éclat de ſes rayons, j'échauffe votre cœur, je l'anime, j'éclaire votre ame & votre eſprit, en

vous dévoilant les mysteres de nos loges, en vous faisant connoître l'objet véritable de nos travaux, le but essentiel de notre association, les regles de notre conduite, & les principes de notre morale. Tout ce que nous faisons est relatif à la vertu, c'est son temple que nous bâtissons, & les instruments simples & grossiers dont nous faisons usage, ne sont que des symboles de l'architecture spirituelle qui nous occupe. Vous verrez, mes freres, en avançant dans les grades de l'ordre, que votre zele vous méritera sans doute, combien l'allégorie en est ingénieusement soutenue : je ne puis, quant à présent, vous développer de nos secrets, que ceux auxquels l'état d'*apprenti*, vous permet d'être initiés : je ne vous tracerai point la partie historique de notre origine, consultez les livres saints vous en trouverez l'époque à celle de cette superbe bâtisse, qui consacra par la sagesse du plus grand des rois, un monument magnifique à la gloire & au culte de l'Eternel : par cette légere ébauche vous concevez aisément, *mes freres*, quelle fut la noblesse & l'ob-

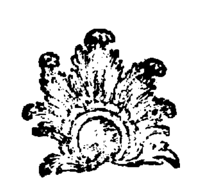
jet de notre aſſociation primitive : le même eſprit nous anime toujours, & quoique reſſerrés aujourd'hui dans les bornes étroites d'un travail purement ſpéculatif, nous uſons encore des mêmes moyens, des mêmes mots, des mêmes cérémonies. C'eſt ici le moment de vous expliquer celles de votre réception. . . .

Cette courte explication, mes freres, diſſipe le preſtige qui a pu vous préoccuper avant de nous connoître : vous voilà enfin à portée de nous rendre juſtice, nous ne vous en impoſons ni ſur nos principes ni ſur nos ſentiments : réunis pour le même but, remplis du même zele nous ſommes tous freres, & nous en faiſons gloire ; ouvrages pareils d'une même providence, nous ſommes tous égaux, la naiſſance, les rangs & la fortune, ne nous ſortent point de ce juſte niveau, qui devroit, à ce que je crois, réduire tous les hommes à leur valeur intrinſéque : la vertu ſeule & les ſeuls talents nons diſtinguent plus ou moins, & la baſſe jalouſie n'occupe jamais chez nous la place de la noble émulation. En-

fin, *mes freres*, nous ſommes des hommes droits, ſimples, fideles, vrais; modeſtes dans nos plaiſirs, décents dans nos mœurs, eſſentiels dans notre amitié, fermes dans nos engagements, ſoumis à nos regles, exacts à nos devoirs, ſinceres dans nos promeſſes. Je vous peint d'un ſeul trait, *mes freres*, nos obligations & nos qualités : il ne vous ſera pas difficile de vous accoutumer aux unes, puiſque je ſerois caution que vous poſſédez déja les autres. Mais ſur-tout, *mes freres*, n'aviliſſons pas nos myſteres en les communiquant aux profanes ; des vertus que nous devons pratiquer auſterement, aucune n'eſt plus néceſſaire que la diſcrétion : les meilleures choſes ceſſent de l'être, en devenant trop communes, & les hommes ordinaires dont le cœur eſt blaſé, n'y gagnent rien ; je ne puis trop vous inviter au ſecret, mes freres nouveaux reçus, & je crois qu'il ſuffit de rappeller ces beaux vers d'un de nos modernes :

La chûte bien ſouvent des plus puiſſants états,
Ne vient que d'un ſecret que l'on ne garde pas.

N. B. Le fanatiſme & la préſomption ſemblent avoir compoſé cette harangue; il eſt plus honnête de montrer à un candidat, les Francs - Maçons tels qu'ils devroient être, que de les éloger ſi fort ſur ce qu'ils ſont, quand ce n'eſt pas choſe tout-à fait prouvée. Un grand orateur dit un jour, & ce n'étoit pas le plus mauvais endroit de ſon diſcours, d'autant que la penſée étoit vive : » Nous ne ve- » nons point en loge pour nous remer- » cier de ce que nous ſommes vertueux, » mais pour nous exciter à le devenir » encore davantage. »





Discours prononcé à la Loge S. T. à Pétersbourg, le premier mars 1760, vieux style, à un travail d'Apprenti.

MES FRERES,

LE bandeau de l'erreur est donc enfin tombé ; un jour nouveau vient de luire pour vous : la participation à nos mysteres que votre constance vous a méritée, dissipe absolument les préjugés, les fausses opinions que l'ignorant vulgaire nous avoit inspirés peut être, & que peut-être aussi vous aviez adopté faute de nous connoître. Vous ne voyez plus dans notre société cet assemblage monstrueux d'hommes impies, voluptueux, intrigants ou rebelles, titres odieux que les profanes nous do nent communément, & dont les inductions, si la perversité réussissoit à les accréditer, feroient encore plus funeste pour nous en ce pays que dans tout autre; tandis que notre ordre au contraire

ne respire que la vertu; ne connoît que ses maximes, ne nous prescrit que ses préceptes, ne cherche qu'à la faire germer dans nos cœurs. Vous serez aisément convincu de cette vérité, *mon cher frere*, en suivant la maçonnerie dans tous ses points, vous verrez qu'elle est relative à cet objet.

Le premier de nos devoirs est l'hommage légitime de respect, le juste tribut de reconnoissance que l'homme ne peut refuser à l'Etre suprême.

La seconde de nos obligations, est l'attachement inviolable au souverain, le zele & l'amour que tout sujet doit à son légitime maître.

Notre troisieme regle enfin, nous astreint aux devoirs réciproques de la société. Voilà, si je puis me servir de cette expression, les trois colonnes fondamentales de notre union. Il en résulte les plus heureuses conséquences pour le bon ordre, & cette harmonie générale sans laquelle aucune société ne peut se soutenir. De là cette défense expresse d'élever jamais en loge aucune question sur la re-

ligion, d'agiter les matieres de politique, ou d'égayer la converſation aux dépens du prochain : ces ſortes de propos occaſionent toujours de l'aigreur, & finiſſent par laiſſer ſouvent dans l'ame de celui qui ſuccombe à la diſpute, de l'animoſité contre ſon vainqueur.

N'imaginez pas, *mes freres*, que pour cela nos converſations en ſoient plus ſtériles ou moins amuſantes : la liberté qui nous caractériſe, la liberté, vrai attribut d'un *Franc-Maçon*, deviſe, ame, objet de notre ſociété, préſide à nos aſſemblées ; elle aſſaiſonne notre joie, embellit nos myſteres, elle eſt la ſource de nos plaiſirs : mais toujours honnête, toujours décente, toujours modérée, elle ne nous permet que cette volupté ſage, qui ſans excès, fait jouir des biens dont nos ſens aiment le délicat uſage, & le remords, enfant de la débauche, n'empoiſonne jamais nos amuſements.

Croiriez-vous, *mes freres*, qu'une morale auſſi ſévere en apparence, ſi flatteuſe en effet, put mériter la cenſure, le blâme, je dirois preſque le mépris d'un tas d'a-

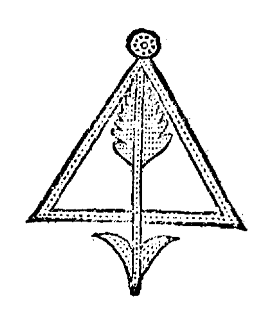
veugles, c'eſt le mot, & je l'ai bien trouvé, qui la condamnent ſans la connoître ? Que ne pouvons-nous, pour le bien de l'humanité, communiquer à tous les mortels nos leçons & nos aimables pratiques ! mais par un ſort bizarre de l'eſprit humain, les bonnes choſes dégénerent preſque toujours en ſe généraliſant. Peu de cœurs ſont aſſez droits, peu d'eſprits aſſez juſtes, peu d'ames aſſez épurées, pour goûter le prix de nos myſteres, & s'accoutumer à nos travaux. Réduits, crainte de profanation à les couvrir toujours d'un voile & d'un ſecret impénétrable, nous ſommes expoſés à des ſoupçons qui nous aviliſſent : & qu'importe après tout, l'opinion de ceux qui nous ſont étrangers ? jaloux ſeulement de l'eſtime de nos freres, contentons-nous de forcer le public à nous reſpecter par des actes extérieurs de vertu qui le faſſent rougir de ne pouvoir nous imiter. La maçonnerie elle-même nous en indique les moyens, puiſque ſon principal motif eſt l'exercice continu d'une charité tendre & généreuſe. Nous ne devons pas bor-

ner à nos freres ſeuls, ce précieux ſentiment; qu'il s'étende juſqu'à ceux mêmes qui nous oppriment & qui nous décrient: c'eſt toujours par les bienfaits que l'on ramene les injuſtes, ou que l'on confond les ingrats. D'ailleurs, *mes freres*, il ne faut pas perdre de vue que les hommes paîtris du même limon, ſont tous égaux: notre ſcience développe plus particuliérement cet axiome raiſonnable, il eſt général, & les corollaires qui en réſultent, s'appliquent même hors de la loge au ſoulagement du prochain. Les faveurs de la fortune, les préſents du haſard, les diſtinctions du ſort, n'alterent pas le niveau qui ſubſiſte parmi nous; & remarquez, je vous prie, cette ſageſſe ſiguliere de notre inſtitution, qui en nous réduiſant tous à un tau égal, ne permet de nous faire valoir que par plus de vertus, ou de mérite réel. De là cette émulation ſans jalouſie, honneurs que l'on envie point, grades que l'on s'efforce de mériter, prérogatives qui n'excitent jamais qu'un déſir d'imitation. Que nous ſommes heureux, *mes freres*, d'être aſſez

éclairés pour connoître les routes qui menent à ces précieux avantages ! Que nous sommes heureux d'être les ouvriers d'un temple spirituel que nos cœurs s'efforcent d'élever à la vertu, allégorie du chef-d'œuvre que le roi le plus sage fit ériger à l'Eternel ! à son exemple, entreprenons avec courage, exécutons avec sagesse, embellissons nos ouvrages, mais sur-tout point de médiocrité ; un *Maçon* ne doit rien vouloir d'imparfait.

Dérobons aux profanes nos moyens, nos méthodes, nos loix ; qu'un secret profond les cache à son cœur dépravé, c'est ce que je ne puis trop vous recommander, mes freres nouveaux reçus ; il faut être discrets jusqu'au fanatisme, vous ne devez pas même dire où s'est tenue la loge, ni nommer ceux qui y ont assisté : souvenez-vous toujours de vos engagements, soyez zélés, soumis, discrets, fideles, vous serez bons Maçons & nous nous applaudirons de vous avoir admis parmi nous, si votre conduite soutenue vous en rend aussi digne que votre physionomie l'annonce.

N. B. Ceci m'a bien l'air d'un ouvrage de pieces de rapport, c'eſt peut être un bien; les tableaux moſaïques durent plus que les autres. Le travail de celui qui réchauffe de vieilles idées, reſſemble aſſez à celui d'un manœuvre qui recrépit un vieux mur: mais comment ne ſe pas répéter ſur des images qui ne doivent pas eſſentiellement varier davantage que les mots, les attouchements & les ſignes? Paut-être en parcourant les grades trouverons-nous quelque choſe de neuf, je le déſire.





Discours de réception pour un homme de qualité, le 16 septembre 1764, loge d'Apprenti.

MON CHER FRERE,

PUISSIEZ-VOUS sentir aussi vivement que moi tout le prix de ce titre flatteur que l'ordre vous accorde en ce jour, comme la premiere récompense de la ferveur & de la résolution avec laquelle vous avez cherché de l'obtenir : j'espere en vous montrant les prérogatives, vous convaincre qu'il n'est point chez nous un mot frivole ; vous faire goûter nos maximes & nos préceptes, & vous prouver d'une maniere invincible que la maçonnerie dont le but est de faire des hommes vertueux, a su, à un objet si noble, assortir ingénieusement jusqu'aux cérémonies même de votre réception, dont le sens vous sera expliqué.

A la théorie des sentiments agréables,

dont le monde le plus poli n'eſt ſouvent qu'une école imparfaite, vous verrez, mon frere, que nous ſavons allier la pratique des vertus les plus douces, orner les liens de la ſociété des guirlandes du plaiſir, ſemer les fleurs ſur les ſentiers de la ſageſſe, remettre l'homme dans ſa ſphere, & ſavoir ſans l'avilir le ramener aux ſimples prétentions de la nature, en écartant toutes les nuances que le haſard & le caprice des conventions voudroient faire paſſer pour des droits; on annoblit ſon être en lui faiſant connoître ſa valeur eſſentielle, c'eſt le ſecret de la maçonnerie, c'eſt le triomphe de l'ordre, c'eſt celui de l'humanité. L'égalité établie entre nous, ce niveau équitable qui place l'homme de cour à côté du ſimple citoyen, le général ſur la même ligne que le patriote ignoré, le magiſtrat d'un ordre ſupérieur ſans aucune diſtinction près du modeſte cultivateur ou de l'artiſan honnête, les rend membres d'un même corps, unis pour le même but, occupés du même objet, ils ſont aſſujettis aux mêmes regles, le

mérite seul peut introduire ou autoriser des différences. Ne pensez pas, *mon cher frere*, que nous ignorions les égards qu'un sang illustre détermine en général dans la société, ou que rebelles aux usages reçus, les Maçons s'écartent jamais de la légitime portion de déférence due à ceux qui, comme vous, portent un nom respectable & respecté : plus ils sembleront en oublier le prestige, plus nous affecterons de nous en souvenir. Les honneurs que nous rendons à nos freres nous relevent, c'est un reflet qui nous fait valoir, nous gagnons à leur éclat, & il est sans exemple que hors de la loge, un Maçon abusant du ton familier qui regne dans nos assemblées, ait perdu de vue ce qu'il se doit à lui-même dans la personne des autres. La partie de notre histoire que je puis vous communiquer à présent, vous prouvera cette vérité ; vous y verrez par là la vénération que l'ordre a pour les personnages illustres qui sont consacrés dans ses fastes, que nous savons apprécier ce qui mérite de l'être, & vous convien-

drez peut-être avec moi, que le nom du premier baron chrétien, dont le vôtre perpétuera la gloire, n'eſt pas déplacé dans la liſte brillante de ceux dont les croiſades font mention. C'eſt à cette époque préciſe qu'il faut fixer celle de notre établiſſement en Europe, &c.

Que le vulgaire, fécond en idées fabuleuſes, prête à la maçonnerie une ſource différente, il lui convient de ſe tromper ſur ce que nous ſommes : que quelques auteurs Maçons amis des ſurfaces & de tout ce qui porte l'empreinte du prodige & du myſtérieux, ait appuyé ces allégations par des recherches priſes d'antitheſes obſcures, de chroniques équivoques, dont les rapports guindés par des allégories bizarres, ont pu éblouir des eſprits peu ſoucieux de la vérité, c'eſt l'effet du fanatiſme, malheureuſement il eſt de tous les états; mais vous, *mon frere*, vous dont le cœur & l'eſprit ne ſont certainement deſtinés qu'aux choſes vraiment raiſonnables, j'ai dû vous préſenter ſans nuage le tableau ſincere de notre origine; j'aurois pu comme un

autre la perdre dans une antiquité reculée; mais l'ordre n'en feroit pas plus refpectable qu'il l'eft en effet; il fuffit de favoir que jufqu'à ce jour, il s'eft maintenu malgré les attaques du profane, à l'abri du titre augufte de la fraternité, qui nous retraçant fans ceffe nos obligations ne nous a pas permis de nous en écarter. Semblables au faifceau d'Efope, c'eft notre union, l'harmonie, le concert qui nous ont foutenu; le fecret inviolablement prefcrit, folemnellement promis, invinciblement gardé, a confervé nos pratiques dans leur pureté. Amis de la vertu, toujours appliqués à la faire fleurir parmi nous, elle occupe nos loifirs, comble nos vœux & fait tout notre bien. L'allégorie de nos ufages prend fa fource dans la néceffité des précautions, & le danger d'avilir en communiquant à la foule, des maximes qui ne font précieufes que pour le petit nombre d'hommes choifis, que leur cœur réellement honnêtes, rend capables de les bien goûter. Nos crayons n'offriroient à l'homme ordinaire qu'un fpectacle

ſpectacle fade, une ſurface minutieuſe, ils ſont pour nous des objets continuels de méditations profondes, de combinaiſons ſavantes, de leçons ſages, d'exemples puiſſants qui, par des images & des ſymboles, amalgament, pour ainſi dire, notre ame & notre eſprit avec les préceptes de la plus ſaine morale. Ce ſeroit preſque ici le moment de vous les expliquer tous, mais je ne dois point anticiper, je ne dois point vous ôter le plaiſir ſucceſſif de parvenir par les différents grades de l'ordre aux connoiſſances ſublimes des myſteres qu'il vous réſerve, & je n'ai garde de me priver moi-même de la ſatisfaction de vous les départir par degrés, ſi votre ſéjour dans cette ville vous met à portée de les recevoir dans cette reſpectable loge, qui ne ſera pas moins empreſſée, *mon cher frere*, de vous les accorder, que vous de les mériter par l'exactitude à nos travaux, votre zele pour nos pratiques, & l'exercice ſenſible des vertus dont je vous ai fait l'apologie, & que j'irois rechercher dans votre propre cœur, ſi le germe en étoit

perdu, tant je suis persuadé qu'elles y sont naturelles & analogues. La place que j'occupe par le suffrage & l'indulgence de tous mes freres, me vaut aujourd'hui le plaisir, en vous initiant, d'acquérir un sujet distingué à l'ordre, un relief à la loge, un protecteur aux Maçons, un frere qui les honore, un ami qui leur en donnera des marques : jaloux singuliérement de ce dernier titre, qui contient en soi l'expression complete des sentiments que nous désirons, je chercherai toujours à le mériter de votre part.

N. B. Il est permis de donner des leçons, & tout homme en est susceptible, lorsqu'elles sont amenées avec art, & touchées avec une sorte de délicatesse qui décele autant la noblesse de celui qui parle, que celle de celui que l'on instruit. Si la flatterie est supportable, c'est sans doute dans le cas où elle semble destinée à faire goûter des maximes & des vérités utiles.



Dernier discours pour travail d'Apprenti, à la réception d'un homme du commun, le 15 janvier 1766.

MON CHER FRERE,

TROIS mots que le hasard n'a point assemblé, mais qu'une juste combinaison a réuni depuis l'existence de l'ordre, pour exprimer le sentiment qui nous anime, sont aujourd'hui le titre dont la société vous honore, & dont elle récompense la soumission & la constance que vous avez fait paroître; vous êtes à nous, vous nous devenez cher, nous vous regardons comms notre frere, efforcez-vous d'apprécier tous les avantages qui résultent du lien que vous venez de contracter, & dont les agréments & la douceur dépendront toujours de votre conduite & de vos bonnes quailtés. Avant votre initiation l'on vous a prévenu que la maçonnerie n'exigeoit & ne proposoit

rien de contraire à la religion, à la fidélité que l'on doit au prince, à l'état, aux bonnes mœurs ; les termes de l'engagement ont dû vous en convaincre ; mais n'oubliez jamais, *mon frere*, qu'il eſt indiſſoluble, que la mort ſeule peut le rompre, & que l'ordre vous preſcrit une obéiſſance parfaite, une fidélité inviolable, une diſcrétion à toute épreuve. Vous êtes à nous, c'eſt-à-dire, qu'après avoir rempli les obligations de l'état dans lequel la providence vous a placé, le premier devoir d'un bon Maçon, vous vous devez tout entier à la ſociété dont vous voilà membre ; que vos talents lui ſont acquis, & font partie dès ce moment même, du fonds public & commun ſur lequel elle aſſeoit le ſuccès de ſes travaux, & vous lui ſerez cher à proportion des efforts que vous ferez pour la ſeconder. Les ouvrages auxquels elle s'occupe n'ont rien de difficile, les ſymboles du temple de Salomon auquel remonte l'origine de l'ordre, ne ſont que l'image du temple de la vertu que nous cherchons à élever dans nos cœurs ; nous eſpérons trouver

dans le vôtre des matériaux propres à construire ce sublime édifice, dont la base est l'honnêteté & l'amour du bien, dont les colonnes principales sont la charité & l'amitié. Vous avez acquis un droit incontestable à ce double sentiment que nous ne négligeons jamais de mettre en pratique : c'est la devise essentielle des freres, ce nom précieux vous rapproche de nous, il comble tous les vuides qui nous séparoient, & rétablit l'égalité, le premier vœu de la nature ; nous y déférons sans gêne & sans regret, mais sans nous avilir ; soyez-en flatté, mon frere, mais sans en concevoir aucun orgueil ; plus des hommes supérieurs oublieront la distance, plus il vous convient de vous en souvenir, si vous voulez en effet qu'elle soit effacée : un des motifs qui vous a conduit ici, pouvoit bien être le désir de vous lier avec des gens auxquels sans cela peut-être vous seriez resté inconnu ; cette envie est louable, & vous ne serez point trompé ni sur la protection que cela peut vous valoir, ni sur les secours que vous êtes fondé d'en attendre, ni

ſur le ton d'aménité dont ils uſeront avec vous, ſi de votre côté, fidele au caractere que vous annoncez, & qui en général eſt celui de l'honnêteté & des bonnes mœurs, vous ne vous écartez jamais de nos préceptes. Un vain déſir de curioſité nous a ſouvent amené bien des recrues, l'eſpoir de rencontrer des choſes ſurnaturelles ou merveilleuſes, eſt l'aiguillon d'un eſprit faux & inconſéquent; mais la jouiſſance des précieux avantages qui ſuivent la pratique de la vertu; l'exercice conſtant des droits de l'humanité; & le maintien de ſes privileges, voilà le tréſor du ſage, celui d'une ame droite, le moyen qui nous rapproche & ce que nous vous promettons. La charité eſt notre apanage, mais nous en modérons le zele, & diſtinguant avec juſteſſe les beſoins dont la fortune a ſeule le tort, d'avec ceux auxquels la fainéantiſe, l'indolence ou l'inconduite expoſe, notre bourſe eſt ouverte aux premiers, notre cœur eſt ſourd aux cris indécents de l'autre, parce qu'un acte vertueux ne peut jamais autoriſer un vice, ou le récom-

penſer. Admis à nos travaux, *mon cher frere*, vous goûterez le noble ſérieux de la morale qui nous occupe, l'explication de nos ſignes, de nos mots, de nos figures, des cérémonies même de votre réception, tout y répond : par-tout vous verrez la vertu, ſon temple, le culte que nous lui rendons. Admis à nos plaiſirs, à nos jeux, à nos banquets, vous la verrez encore préſider à ces petites fêtes, où la modération, la tempérance, & l'honnêteté fait, ſans rien refuſer aux beſoins de la nature, aux choſes même qui flattent le goût, défendre les excès qui aviliſſent l'homme, dégradent la raiſon & font rougir la décence. Le profane, c'eſt ainſi que nous appellons quiconque n'eſt pas Maçon, peut bien ſuivre le torrent impétueux des paſſions qui l'entraînent, il n'a pas les mêmes freins que nous, & c'eſt en quoi notre ſociété donne tacitement au public des leçons utiles qui n'ont jamais l'air du pédantiſme, & qui ne conſiſtent que dans le mérite du bon exemple. Nous ſommes diſcrets ſur nos uſages, mais la conduite

extérieure des Maçons doit toujours décéler leurs principes, c'est un amour propre permis : quant au régime essentiel de l'ordre, vous apprendrez bientôt à le connoître, mon cher frere, il consiste sur-tout en une entiere subordination aux chefs dans l'ordre, & à ceux que des grades supérieurs, prix du travail & de l'assiduité, établissent comme juges entre nous : il faut encore y ajouter une discrétion à toute épreuve, je ne puis trop vous la recommander, mon cher frere, l'ordre ne s'est soutenu que par-là : dire aux profanes nos secrets & nos rits, ne feroit pas les rendre meilleurs, mais les exposer à profanation : contents du bonheur qui nous est réservé, attendons, sans en mésuser, que l'on vienne nous demander d'y participer, & sur-tout examinons bien si l'on en est digne. Nous espérons, *mon frere*, ne pas nous être trompé à cet égard sur votre compte, & cette bonne opinion sera sans doute pour vous un motif de plus à continuer de la mériter. Prenez place.

N. B. Si dans toutes les occasions de

là vie, on proportionnoit l'inſtruction, elle ſeroit plus utile. Ici tout ſemble prévu, & ſans humilier le candidat, il n'eſt pas hors d'œuvre de lui faire ſentir que la familiarité engendre le mépris; c'eſt le défaut favori des gens nés de peu de choſe, ils en abuſent, c'eſt ce que l'on doit prévoir, on ne l'a pas toujours prévu en Maçonnerie; de là le mauvais ton de certaines loges, j'en ai ſouvent été rebuté. Il y a dans le monde maçonnique une foule d'animaux qu'il eſt dangereux d'apprivoiſer; dès le premier quart-d'heure ils ſont à l'aiſe; au ſecond, ils vous mangeroient dans la main: on peut bien être frere ſans cela.





LOGE DE COMPAGNON.

Discours pour une réception de ce grade, du 17 novembre 1765.

MES CHERS FRERES,

SANS affecter de vous faire valoir comme une grace particuliere, celle que la loge vous accorde aujourd'hui, en vous faisant passer si rapidement à la seconde classe des ouvriers du temple; je ne dois point vous laisser ignorer que dans les temps primitifs, il falloit cinq années d'apprentissage, pour obtenir le grade de compagnon : l'usage d'abréger ces interstices, a prévalu depuis que nos travaux sont réduits à des spéculations : cependant nous ne les épargnons pas totalement à tous les sujets; & ceux qui comme vous, *mes freres*, en sont exemptés, doivent le regarder comme une faveur, qui tacitement les invite à s'en ren-

dre dignes : peut-être au premier coup d'œil n'aurez-vous pas saisi les différences de cette seconde réception : une décoration pareille, rien de nouveau dans ce cérémonial, peu de chose ajouté au tableau, un signe, un mot de plus, ne semblent pas vous annoncer des objets bien essentiels : cependant ce grade vous en offre, *mes chers freres*, qui méritent la plus profonde méditation, & vous allez en convenir. En troquant le pierre brute, symbole de l'état d'apprenti pour la pierre cubique à pointe, attribut des compagnons, vous devez concevoir d'abord que ce second grade suppose déjà plus de connoissances, plus d'aptitude au travail : vous portiez les pierres pour l'édifice, vous êtes déjà destiné à leur recoupe : aiguisez vos outils en conséquence, mais souvenez vous que ce langage figuré ne parle qu'à votre cœur, qu'il soit votre premier maître. Jetez maintenant les yeux sur le tableau, sept marches que vous avez régulièremnt montées vous ont conduit au portique ; arrêtez-vous sur le dernier degré, *mes chers*

freres, pour vous fouvenir fans ceffe des chofes que ce fymbole renferme. Les fept jours que le grand architecte emploie à conftruire le monde, votre cœur fe tourne néceffairement vers l'Etre fuprême, vous vous rappellez la grandeur des fes œuvres, le refpect fuit l'admiration, la reconnoiffance & l'amour en font la conféquence infaillible.

Les fept années que Salomon emploie à conftruire le temple : cette merveille ne s'acheve, malgré la fageffe & la profufion du monarque, qu'après un fi longtemps ; vous en devez conclure que la conftance, le zele & l'affiduité au travail, font les feuls mobiles de la perfection.

Les fept vertus que tout bon Maçon doit pratiquer fans relâche. A cette explication vous obfervez fans doute qu'un édifice dont le portail eft orné de chiffres auffi magnifiques, doit être l'afile de la fageffe, le temple du bonheur, & que vous deftinant à en devenir ouvrier, vous ne pouvez y parvenir que par l'efcalier myftique des vertus qu'il recommande, en les adoptant tellement qu'el-

les ſe maſſent, pour ainſi dire, dans votre cœur, pour ſe développer dans chacune de vos actions.

Les ſept vices capitaux que tout Maçon doit fouler aux pieds : cette définition reproduit à la fois les obligations religieuſes du chrétien, & les devoirs de l'honnête homme : orgueil, avarice, luxure, colere, gourmandiſe, envie, oiſiveté, vices honteux dont l'exiſtence n'accrédite que trop la fable de Pandore, vous n'aurez jamais de priſe ſur le cœur des *Maçons*, vous aviliriez le vulgaire, il nous mépriſe ; nous faiſons mieux, nous oſons vous braver.

Les ſept arts libéraux auxquels les Maçons doivent s'appliquer particuliérement, & dont la cinquieme, qui nous eſt le plus recommandé s'annonce par la lettre initiale qui occupe le centre de l'étoile. A ce précepte ſéduiſant pour l'eſprit d'un candidat, il démêle bien vîte que nos loges ne ſont pas des ſéances frivoles, où l'on ſe borne à une doctrine ſéche & à des cérémonies burleſques & découſues : non content d'épurer l'ame, l'ordre veut

encore l'embellir par des connoiſſances utiles, qui ſoient avantageuſes dans toutes les poſitions de la vie, & qui nous ſortent de cette eſpece de végétation, dans laquelle on ne languit que trop ſouvent, faute d'exercer la portion des talents que chacun a reçu de la nature, & dont il doit compte à la ſociété. Voilà les vrais morceaux d'architecture qui nous plaiſent & qui nous conviennent ; il eſt permis, il eſt beau, il eſt de précepte que l'on s'eſſaie ſur tout ce qui peut concourir au bien être, ou à l'inſtruction de l'humanité ; c'eſt aux ſervices qu'on lui rend en effet, que ſe reconnoît un bon compagnon, c'eſt à ce titre & dans cet eſpoir, *mes chers freres*, que je m'applaudis de vous avoir en ce jour reçu comme tels.

N. B. On n'avoit peut-être jamais imaginé de pérorer ſur le grade de compagnon, parce que par un abus criant on le confere en même jour après l'apprentiſſage, & que le candidat encore ébloui des premieres cérémonies, n'y apperçoit point d'accroiſſement de lumieres ; cepen-

dant en ſe donnant la peine d'en aſſortir les allégories, on peut avec adreſſe en tirer les ſymboles utiles qui viennent d'être déduits, & qui ne ſont pas ſans quelque mérite : je crois que l'étude d'un *vénérable* devroit toujours être d'amuſer l'eſprit, & de nourrir le cœur par d'ingénieuſes applications ; mais il faudroit un peu de choix dans les chefs : ceux qui ne voient rien au-delà des grimaces pectorales, gutturales ou pedeſtres, ſont proprement des automates qui prêchent à des machines.





TRAVAIL DE MAITRE.

Discours prononcé à une réception de ce grade, le 16 septembre 1764.

MES CHERS FRERES,

LE grade de *maître*, que l'ordre par dispense a bien voulu vous conférer aujourd'hui, ajouteroit peu de choses aux connoissances premieres de la maçonnerie, si bornant vos réflexions au seul spectacle que cet appareil lugubre vous présente, je ne vous aidois à en développer l'allégorie. Vous avez appris à votre initiation, que notre ordre avoit pour objet dans son institution primitive, la reconstruction du temple de Salomon; que dans la continuation de nos pratiques mystérieuses nous nous en occupons encore dans un sens moral, & dé à vous avez connu le but, le plan, les princi-

pes & l'étude des Maçons, le ſurplus n'eſt préciſément qu'une marche ſymbolique, néceſſaire pour filer avec agrément & variété, la ſage morale que contient eſſentiellement notre doctrine. Chaque grade auquel vous parviendrez, ſera en effet un plus grand degré de ſagacité, un plus grand développement d'idées, un mode nouveau, qui rendra notre ſyſtême plus lumineux.

Aujourd'hui l'ordre par des vues raiſonnables & prudentes, occupe vos regards d'une décoration funebre, tout y eſt relatif : le vêtement des freres, leur maintien, les lumieres du tableau, les crayons qu'il préſente, la cérémonie de votre réception, les ſignes que je vous ai appris, le mot même que je vous ai conféré, tout enfin dans ce moment doit retracer une époque douloureuſe, quoiqu'elle ne ſoit pas conſignée dans l'hiſtoire ; la tradition qui lui équivaut ſouvent, en a tellement perpétué le ſouvenir, qu'aucun Maçon n'héſite de donner des larmes ſinceres à la perte de leur chef.

Celui que l'ordre regarde comme tel, périt ſous les coups géminés des traîtres qui l'aſſaſſinent, l'ambition aiguiſe leur poignard, l'avarice préſide au complot, & la perfidie guide leur main ſacrilege. Le pere de la maçonnerie dont la mort même ne peut ébranler la conſtance, expire avec ſon ſecret, victime de la trahiſon & de ſa propre fidélité. Tel eſt le précis du grade que vous venez d'acquérir, précis ſec, froid, monotone, & qui n'auroit pas de quoi vous ſatisfaire, *mes chers freres*, ſi vous n'en ſuiviez l'allégorie dans tous ſes points.

La perte du maître de l'ordre mérite ſans doute tous nos regrets, mais enfin le temps paſſe l'éponge ſur les événements les plus triſtes, & ſi nous n'avions pas un point de vue plus réel, une commémoration ſérieuſe ſuffiroit aux cendres du pere des *Maçons*. Mais en examinant pied à pied les circonſtances malheureuſes de cette mort tragique, nous y trouvons des exemples trop frappants, des leçons trop utiles, pour n'en pas faire

l'objet d'une méditation profonde. Ici le tableau des excès auxquels se livre tout homme qui écoute les penchants vicieux de la nature : là ce que peut sur une ame pénétrée de ses devoirs, la force de ses engagements & de ses promesses. Tel est succinctement le résultat moral des considérations que présente ici l'ordre dans l'historique de ce grade. Rien de plus affligeant pour nous, *mes freres*, que d'avoir à penser que des Maçons ont pu être auteurs d'une telle énormité : rien de plus de triste que de voir de nos jours se renouveller des scenes aussi effroyables. Le secret de l'ordre, voilà le véritable *Hiram*, l'indiscrétion des freres qui le divulgueroient ou l'exposeroient à profanation, voilà le meurtre, voilà les assassins ; l'ambition, l'avarice, furent le pivot d'un premier crime, elles peuvent l'être encore. Un troisieme mobile non moins dangereux, prépare peut-être de nouvelles atrocités : l'amour n'est pas à son coup d'essai pour causer des désordres; on sait les foiblesses qu'il autorise. Je me

hâte d'écarter ces funeſtes images, les préceptes ſont ſuperflus, où les précautions ne ſont pas néceſſaires, où les explications ne peuvent trouver place : les ſentiments de ceux qui compoſent cette reſpectable loge, les mettent infiniment au-deſſus du beſoin d'inſtruction à cet égard ; les vôtres, mes freres nouveaux reçus, dont nous avons pour gage, naiſſance, nom, éducation, état, eſprit, m'auroient ſuffiſamment diſpenſé d'un ſi long détail, ſi je n'avois cru par ma place, en vous ouvrant le ſanctuaire de la vérité, être obligé de vous la découvrir ſans aucun voile : c'eſt par cette route peu frayée du vulgaire, que la maçonnerie conſervera toujours l'eſtime qu'elle mérite ; la dignité de *maître* à laquelle vous venez d'être élevés, eſt le prix du rapport de vos ſentiments aux nôtres, il exige qu'à l'avenir nous communiquions avec vous de la façon la plus intime, la plus complete, la plus ingénue : c'eſt ainſi, que marchant à la ſuite, de grade en grade, juſqu'au dernier but

de notre association, vous y reconnoîtrez toujours cette morale sage & solide, qui présentant d'un côté, sous les surfaces de nos allégories, tous les monstrueux abus que le caprice, l'indiscrétion, l'avidité, l'orgueil, l'ambition, l'amour & la haine peuvent enfanter, fournissent de l'autre un antitode sûr, contenu dans les sages maximes de l'ordre, dans les vertus qu'il inspire, dont cette respectable loge vous donnera des exemples constants, & qui conviennent, on ne peut mieux, *mes chers freres*, à la beauté de votre ame, & à ce caractere que nous aimons en vous.

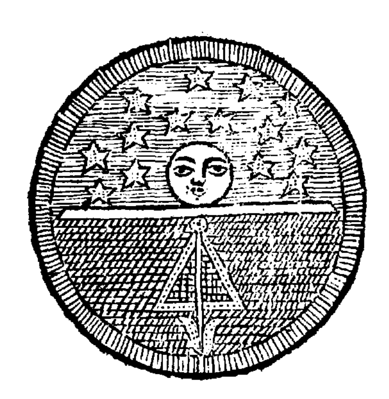
N. B. Il est bon de savoir tirer parti de tout. Les apologues sont la meilleure de toutes les leçons, on ne peut ranger une hypothese dans la même classe que les fables : en ce cas, celle de la mort du chef que les *Maçons* ont admise, deviendra une invention utile, si l'on sait en prendre occasion d'admonester le vice & de prêcher la vertu : j'approuve l'entreprise, mais je voudrois qu'un maître

fût ſoigneux de ne pas haſarder des paradoxes : par exemple, *les penchants vicieux de la nature*, cette phraſe n'eſt pas ſupportable, les bons philoſophes ne peuvent la protéger. Juſtifie t-on des enfants criminels, en déshonorant leurs meres ? Les vices ne ſont point dans la nature, ils ſortent au contraire de l'ordre & du cercle qu'elle-même a circonſcrit ; nous ne tenons pas d'elle le goût & l'aptitude aux atrocités, mais l'abus des droits naturels nous y conduiſent quelquefois. Tout homme naît pour le bien, ſuppoſer le contraire, c'eſt accréditer un blaſphême : celui qui créa tout, fit deux lots ; à droite, il plaça les vertus ; à gauche, la fatale boîte aux crimes : il dit à l'homme : Tu es libre, choiſis : les arguments civils ne toucherent point au petit tréſor, ils ajouterent beaucoup au grand coffre de la perverſité, l'homme y puiſa de préférence, eſt-ce la faute de la nature ?

OBSERVATION.

La foule des grades qui ſuit immédiatement les trois premiers, produit également un tas de diſcours analogues aux rêveries qui ſont l'eſſence de ces modernes inventions; on ſe diſpenſe d'en donner aucun de cette eſpece, parce qu'il ſeroit indécent de dialoguer ſur des objets, dont on croit d'ailleurs avoir aſſez montré l'abſurdité ou le ridicule : au ſurplus, comme ces grades n'ont pas une forme fixe, & qu'ils varient ſuivant la chaleur d'imagination ou l'intérêt particulier de ceux qui les adminiſtrent, & qu'en général hors de la France, ils ont un très-petit crédit, les diſcours prononcés en conſéquence ne peuvent intéreſſer ni inſtruire. La *maçonnerie* ſemble être parvenue à ſon *nec plus ultrà*, lorſqu'on arrive à l'*écoſſiſme*, moyennant que par une juſte eſtimation, l'on rejette vingt-cinq chimeres qui portent ce nom, pour s'attacher au ſeul grade qui le mérite, & qui eſt connu de peu de perſonnes.

Comme il est assez simple que chacun soit de son pays, l'on croit devoir donner la préférence à *l'écossisme d'Ecosse*, intitulé de *saint André*; les choses sérieuses & raisonnables qu'il contient, vaudroient bien, si cela se pouvoit, une dissertation particuliere & lumineuse; mais l'on se bornera aux prérogatives & privileges acquis aux Maçons qui ont obtenu ce grade, cette ébauche suffira pour en donner une idée avantageuse.



Discours

Discours prononcé en loge Ecossoise, par le F. D. H. *Orateur, le* 8 *mars* 1765, *jour de S. Jean-de-Dieu.*

S. L. M. VÉNÉRABLES FRERES ÉCOSSOIS.

J'AI l'avantage de parler devant des *Ecossois*, c'est aussi des *Ecossois* dont je vais les entretenir : leur rang, leurs privileges, leur autorité, leur primatie sur les *Maçons* : voilà les objets que je me propose de discuter ; non en m'appuyant sur des fables & des suppositions, mais en cherchant dans l'histoire des faits & des monuments incontestables.

Je commence par annoncer, *mes vénérables freres*, que je n'entends point renfermer, sous le nom d'*Ecossois*, les *Maçons* qui se disent tels, *Ecossois purificateur*, *apprenti*, *compagnon*, *maître*

Ecossois, Ecossois d'Alcidony, lévite Ecossois martyr, Ecossois d'Hiram, sublime Ecossois, Ecossois de Prusse, académie d'Ecosse, Ecossois trinitaire, Ecossois des freres ainés, Ecossois des fils ainés, grand Ecossois, Ecossois de la quarantaine, Ecossois de Jacques VI, Ecossois des trois J. J. J., parfait Ecossois, Ecossois Anglois, Ecossois d'Angers, Ecossois de Messine, Ecossois des petits appartements, Ecossois d'Anjou, Ecossois de Paris, Ecossois de Clermont, Ecossois de Montpellier, &c. Quel sens une pareille dénomination présente-t-elle à l'esprit ? Une idée ridicule, une image fantastique. Que diroit-on d'un homme qui prendroit le titre d'Allemand de Verdun, ou d'un autre qui s'appelleroit Portugais de Luxembourg, Chinois d'Amsterdam ? De pareilles expressions seroient folles, pour ne rien dire de plus.

Que tous les *Ecossois* de cette fabrique regnent sur les fables qui les soutiennent, & qu'ils ne songent pas à sortir des froides hypotheses qui les environnent. Venons aux véritables *Ecossois* qui compo-

ſent cette honorable compagnie : quatre choſes leur donnent la prééminence ſur tous les *Francs-Maçons.*

L'ancienneté,

La ſcience,

La fidélité,

Les ſervices importants.

J'ouvre les livres ſaints, & j'y apperçois une mention formelle du quatrieme grade de la maçonnerie que nous pratiquons ſous le nom d'*Ecoſſois* : nous y ſommes déſignés ſous le titre de conducteurs des ouvrages, c'eſt-à-dire, des architectes : ils reçoivent immédiatement les ordres d'Hiram, dont les Maçons modernes ont ſi défiguré la vie & les actions.

Le temple fini, les architectes ſubſiſtent autant que lui, ils en avoient l'intendance, le ſoin, la manutention : ce qui ne doit pas étonner, puiſqu'il y a des architectes attachés à la conſervation des grands édifices. Ceux du temple de Salomon ne ſont pas licenciés, le reſte des Maçons eſt payé & renvoyé. Ils demeurent près du roi à la porte même

du temple ; les ouvriers retournent chacun chez eux, il ſubſiſte un corps nombreux & régulier ; cette foule de conſtructeurs & d'artiſtes eſt diſſipée. Qui me conteſtera une poſſeſſion auſſi conſtante ? Il y a plus.

Le temple eſt détruit par les Aſſyriens, les architectes demeurent en corps : un nouveau temple s'éleve, ils en prennent la direction : ce ſecond édifice périt ſous Titus ; les architectes reſtent inconnus, mais unis. Les croiſades annoncent de nouveaux travaux ; ils combattent pour l'intérêt de la religion ; les guerres ſaintes ne réuſſiſſent pas ; ils forment des établiſſements utiles, des aſſociations vertueuſes.

Y a-t-il un peuple, une nation, un ordre, une compagnie qui puiſſe ſe vanter d'une ancienneté plus vénérable, d'une durée auſſi inébranlable, confirmée par la ſucceſſion des ſiecles & des années ? Par-tout les Ecoſſois brillent, à la cour, à l'armée, dans le conſeil des rois, dans le ſanctuaire de la juſtice : par-tout les Ecoſſois ſe diſtinguent & ne font rien

que d'eſtimable ; la raiſon en eſt facile à donner : après la vertu, c'eſt la ſcience qui éleve les hommes.

J'entends par ſcience tout ce qui contribue à rendre l'homme plus parfait ou plus heureux, plus ſociable ou plus humain : ſcience des mœurs, ſcience du gouvernement, voilà la ſcience des Ecoſſois : c'eſt par là que ſe diſtinguoient les Uldarics, les Morus & les Stuarts : c'eſt par là qu'ils régiſſoient les peuples & triomphoient de leurs ennemis ; c'eſt par là qu'ils honoroient le ſceptre, la tiare & la pourpre ; c'eſt par là qu'ils ſoutinrent notre inſtitut & conſerverent nos maximes.

L'homme ſans connoiſſances & ſans talents ſera-t-il d'un grand ſecours dans une occaſion inſtante, délicate & périlleuſe, où il faut joindre l'expérience à l'art de manier les eſprits, où il faut prendre un parti ſans bleſſer les loix ; où il faut entamer & ſoutenir une négociation importante dont dépend le ſalut de l'état, où il faut donner des regles & civiliſer un peuple, où il s'agit de

commander une troupe de braves, diriger leur courage, ménager leur ſang ? Que ſais je enfin, quand & où ne faut-il pas être inſtrit ? Nos Ecoſſois rempliſſent toutes les dignités & tous les poſtes avec le plus grand ſuccès. Chéris des rois, eſtimés des grands, adorés des peuples, eſt-ce le lot des hommes du commun ? Les vertus domeſtiques & privées nous font aimer de nos amis ; les grands emplois, la faveur du monarque, le bonheur des peuples demandent un homme inſtruit, un Ecoſſois. Dans le nombre des ſciences qui leur conviennent, mes freres, je n'ai pas préciſément articulé ces combinaiſons occultes, dont faute de bons principes, il eſt réſulté quelquefois la ruine de ceux qui n'avoient pour guide qu'un ſordide intérêt, tandis que les vrais philoſophes n'ont au contraire pour but que le bonheur de l'humanité : cette partie eſt eſſentiellement dévolue aux Ecoſſois, parce que le ſage qui mépriſe l'or & les richeſſes dont le prix n'eſt que de convention, doit être néanmoins ſtudieux d'imiter la na-

ture, de la perfectionner même, & de découvrir la source de ses trésors pour en faire part au reste des hommes : armé à cet égard d'une patience que rien n'altere, il travaille constamment, sa vertu ne contracte point une rouille comme les métaux, elle ne diminue pas au feu des calamités.

Mais quelque sagacité qu'un sujet puisse avoir, de quelque étendue de génie qu'il soit doué, s'il n'est fidele, son habileté n'est que perfidie, sa science que trahison.

Chaque peuple a son caractere particulier, une disposition marquée pour telle ou telle chose, une inclination formelle pour une profession plutôt que pour une autre. Il semble que la nature qui a différencié l'extérieur & la physionomie, ait voulu donner des cœurs dissemblables aux nations diverses. Le courage indomptable appartient aux unes, la finesse aux autres ; celle-ci se fait estimer par son habileté, celle-là n'a pas son égale pour la grandeur d'ame & le désintéressement : mais l'Ecossois est

fidele ; le nommer, c'eſt dire l'équivalent de ſerviteur fidele, de ſoldat dévoué. Où trouverois-je plus d'union que parmi les Ecoſſois ? Toutes les familles ſe tiennent, pour ainſi dire, par la main, tous les chefs ſont freres, & tous les ſentiments pareils. Vous le ſavez, mes vénérables freres, c'eſt en Ecoſſe que l'on trouve cette aſſociation jadis en uſage chez les anciens Romains. Une famille du peuple s'attache à un ſeigneur, elle prend ſon nom, elle ſe lie à lui par la foi des ſerments, elle lui demeure dévouée pour jamais, elle marche avec lui, ſubit les mêmes révolutions, les mêmes viciſſitudes.

Liaiſon plus puiſſante que la parenté, intimité plus forte que l'amitié, lien plus précieux que l'alliance la plus ſolemnelle, confraternité plus durable que les contrats les plus authentiques, pacte plus ſolide & auſſi ſacré que la ſanction des loix : par-là le ſimple citadin s'unit au gentilhomme qui lui ſert d'appui ; le cultivateur au guerrier qui défend ſes moiſſons ; le commerçant à l'homme de

loix qui soutient ses intérêts & protege son négoce : tous les ordres concourent au bien public, à faire fleurir les vertus, à honorer l'humanité.

Rome, long temps maîtresse du monde, dût la meilleure partie de sa gloire à cette heureuse association que je ne me lasse point d'admirer en Ecosse. Vous vous rappellez, mes vénérables freres, cette illustre & nombreuse famille Fabienne, qui entreprit de sauver la république, & qui prodigua tellement sa vie, que de trois cents qu'ils étoient, il ne resta qu'un jeune enfant à la mamelle. Tels sont les Ecossois, le particulier n'est rien; tout est pour le prince & pour l'état.

La fidélité Ecossoise s'éleve aux postes les plus distingués; St. Louis partant pour la Terre-Sainte, fait choix d'un certain nombre de vaillants Ecossois, pour combattre près de sa personne; il en forme la premiere garde de nos rois. C'est avec des Ecossois qu'il veut conquérir les lieux saints, & fonder un nouvel empire; ce sage prince, juste

appréciateur du mérite, connoissoit les Ecossois depuis long-temps, & vouloit honorer leurs vertus. Depuis ce temps, les monarques François n'ont pu se passer du service des Ecossois : & l'on voit encore actuellement à leur suite la compagnie des gardes Ecossoises. Ceux que St. Louis rassembla connurent les secrets des Maçons, ceux-ci prirent le nom d'Ecossois, & formerent des établissements de tous côtés : notre ordre s'étendit ; la Suede, l'Ecosse, l'Angleterre, furent les théatres de leur valeur & de leur fidélité : on vouloit s'appeller Ecossois & pratiquer leurs vertus ; les princes accueilloient tous les valeureux personnages que le retour des guerres saintes ramenerent en Europe ; de là les loges Ecossoises ; les colleges Ecossois.

Je ne veux point vous rappeller ici mille faits avantageux pour les Ecossois : comment ils furent les appuis de l'état, le soutien de l'innocence, les vengeurs du crime, les colonnes des empires, les fléaux des méchants, les barrieres de l'impiété : bornons-nous à certains points

plus renfermés dans notre objet & plus analogues à la fraternité maçonnique.

Je n'appellerai point ici en témoignage quelques hommes renfermés dans le cercle de leur famille, des nations entieres, des rois, des conquérants, des héros, des armées ; voilà mes garants : la France, l'Italie, l'Angleterre, la Suede, la Paleſtine, la Syrie, l'Egypte ; voilà mes témoins. L'on peut ſuborner des particuliers & leur faire dire ce qui importe à nos intérêts, mais perſonne ne ſe vantera de pouvoir faſciner les yeux de l'univers entier.

La France me ſera témoin de l'union des chefs de la premiere croiſade, Baudouin, Euſtache, Robert, Godefroi, Hugues, Raymond, leurs deſſeins ſont connus, leur valeur éprouvée, leur mérite tranſcendant, unis aux anciens Ecoſſois, qui étoient venus les chercher, ils partent pour les champs où l'on voit naître le palmier.

La Syrie me ſera témoin des exploits périlleux de Bohemond dans la ſurpriſe

d'Antioche, sa capitale, lorsqu'aidé de Godefroi il enleve cette métropole à l'Arabe insolent : Bohemon en fit le siege de sa principauté ; nos coutumes y fleurirent, & les ruines de cette grande ville montrent encore aux voyageurs le signe respectable des princes croisés.

L'Egypte me sera témoin de la constance héroïque de tous les guerriers Ecossois ; la ville de Damiette fut le boulevard de leurs travaux, le théatre de leur vaillance, le monument de leur courage. Les déserts même déposeront du savoir profond des Ecossois, de leur étude, de leur application particuliere, & les renseignements philosophiques que nous pourrions encore produire dans les respectables écrits du savant *Morienus*, en feront foi.

La Palestine & Jérusalem me seront témoins de l'entrée de Louis IX. Ces lieux vénérables ont vu le soldat désarmé, couvert d'un cilice, arroser de ses larmes une terre consacrée par la présence de tant d'illustres & saints personnages.

L'Angleterre me ſera témoin de toutes ces inſtitutions adminirables qui honorent la vertu, déracinent le vice & annoncent la vérité; de ces loges primitives que Guillaume le conquérant éleva chez un peuple qu'il venoit de ſubjuguer, & qui furent les plus grands fondements de ſon autorité royale.

La Suede me ſera témoin du dépôt ſacré qu'elle conſerve encore; les vertus d'Uldaric, celles des chevaliers de ſon temps, la protection éclatante des rois, tant d'illuſtres compagnies raſſemblées ſous les auſpices de la croix.

Les morts même, les tombeaux ſeront encore mes témoins; combien de guerriers croiſés portent encore ſur eux dans la pouſſiere du cercueil, les marques de leur confédération: tous les monuments funebres, tous les mauſolées, toutes les armoiries ſont chargées de croix diverſifiées à l'infini; car ne vous y trompez point, toutes ces marques d'honneur qui décorent les familles, ont pris leur origine dans les guerres ſaintes, & toutes ces croix ſont autant de reſ-

pectables vestiges de la valeur de nos ancêtres.

Les ténebres de la nuit, les rochers, les antres sauvages seront encore mes témoins : Louis VII, abandonné de son armée, seul sur un rocher escarpé, se défend encore, les traits volent sur lui, sa tête va tomber, l'instant approche, le monarque ne sera bientôt plus : deux soldats se précipitent à travers les dangers, leurs efforts sont victorieux, le prince est en sûreté. Qui étoient ces deux guerriers ? Deux Ecossois. Périr pour son roi, sauver son prince, expirer à ses yeux, c'est la gloire des Ecossois. Ils marchent les égaux des potentats, les amis des souverains, les favoris du trône : tout est pour eux : les rois leur donnent leurs armes, leurs couleurs & leurs livrées ; oui, mes freres, & je n'avancent ici rien que je ne puisse prouver ; la cathédrale de cette ville renferme des tombeaux respectables décorés de l'écusson François, tel que le porte le monarque. C'est la récompense, le gage précieux de la valeur invincible qui affermit

les empires, délivre les rois & venge la patrie.

Sera-t-il nécessaire de pousser plus loin le détail intéressant des services Ecossois? Faudra-t-il employer des preuves encore plus incontestables? Toutes les histoires, toutes les annales n'ont qu'une voix, toutes les traditions qu'un cri, tous les hommes qu'un sentiment. Je m'arrête, vénérables freres; vous resteroit-il quelque doute sur les témoignages que je viens de produire? En ai-je assez dit sur nos privileges, notre autorité & notre légitime primatie? Voyez quels nous avons été, quels nous sommes aujourd'hui; nous subsistons à l'ombre des vertus, nous vivons avec nos amis, nos concitoyens & nos freres.

Les guerres saintes ont donné lieu à quantité d'associations hospitalieres que l'on méconnoît aujourd'hui: ces grands corps ne sont plus que de foibles images de ce qu'ils étoient jadis; c'est le sort des établissements humains de décliner insensiblement, & de tendre à leur destruction, à mesure que la révolution des

ſiecles les perpétue & les conſume ; les doigts du temps s'impriment également ſur les ordres & ſur les métaux. La tranquillité & la paix relâchent les cœurs les plus vertueux, amolliſſent les ames les plus fermes, énervent les courages les plus décidés ; tel s'eſt montré un héros dans un inſtant d'orage, qui dans le calme devient quelquefois la honte de ſon état.

Eloignons ces triſtes images, mes chers freres, vivez heureux, non par la poſſeſſion des biens, non par les richeſſes, mais par le témoignage intérieur de la conſcience. Vivez heureux, non par l'illuſtration des dignités, ni l'éclat de la naiſſance, mais par vos mœurs & votre probité : le cœur, enfin le cœur fidele, le cœur Ecoſſois, voilà notre tréſor.

Un malheureux ſe préſente, il implore votre pitié, votre ſecours ; votre cœur ſe ferme, vous n'êtes plus Ecoſſois. Ce n'étoit plus la conduite du ſaint perſonnage dont la ſolemnité nous raſſemble. Né pauvre, il prodigua ſes ſervices aux indigents ; ſans parents, ſon zele lui donna

des freres ; ſans amis, ſa vertu lui fit des imitateurs ; ſans appui, la charité l'éleve au rang de bienfaiteur de l'humanité ; ſans retraite pour lui-même, il raſſemble tous les ſecours utiles aux malheureux. Quoi donc ! un homme inconnu égale en généroſité les grands de la terre ! Un ſimple ſerviteur ſurpaſſe les conquérants ; les fléaux de l'humanité ne ſont rien. Détruire les hommes, quelle fureur ! conſerver la vie d'un mortel expirant, quelle gloire !

Tel eſt, vénérables freres, cet homme que toutes les nations, toutes les religions n'héſiteront point d'honorer ; de l'orient au couchant, ſa mémoire ſera en vénération ; l'on racontera les actions des grands hommes ; on les gravera ſur l'airain, ſur le marbre ; on les publiera d'âge en âge ; mais l'on ne dira qu'un mot de notre illuſtre patron : *il aima ſes freres.*

N. B. L'auteur de ce diſcours eſt un garçon rempli de ce que l'on peut appeller le vrai mérite. Egalement pourvu des qualités du cœur & de l'eſprit, la nobleſſe,

qui n'eſt pour les gens ſans fortune qu'un malheur de plus, n'eſt point avilie de ſa part dans la triſte médiocrité à laquelle il eſt réduit ; ſes mœurs, analogues à ſon ame, ſont parſaitement pures, ſes procédés ſont honnêtes comme ſon cœur ; ſa converſation, agréable comme ſon eſprit, plaît, inſtruit, amuſe ; ſa tête eſt une bibliotheque vivante, où toutes les connoiſſances utiles & agréables ſont claſſées dans un ordre clair & méthodique ; à tous ces avantages, il ajoute celui d'être ami ſincere, *Maçon* zélé dans la même ſignification du mot : puiſſé-je, ſans chagriner ſa modeſtie, le faire connoître d'une façon plus particuliere. Voilà l'homme que la fortune oublie, & qu'elle laiſſe végéter au fond d'une province. tandis que l'ignorance & l'improbité gagne des rangs, amaſſe des biens, acquiert des honneurs. Lorſqu'aigri par l'adverſité, qui depuis quelques années ſemble s'être cramponée ſur moi, il me prend envie de murmurer & de me plaindre ; je penſe au frere B. du H.... Cette comparaiſon me calme ; le parallele eſt tout à ſon

avantage, & je dis à la fortune : j'excuſe tes tors à mon égard, répare-les ſeulement en faveur de mon ami !



*Explication ſenſible de l'*ETOILE FLAMBOYANTE. *Diſcours d'inſtruction pour un comité Ecoſſois, prononcé en 1766, par le Frere* T. H. T. B.

TRÈS-RESPECTABLES FRERES,

S'IL eſt permis de faire un choix dans la foule des vérités obſcures & des hypotheſes douteuſes qui environnent le berceau de toutes les ſociétés, ſur-tout lorſque l'époque de l'origine reporte à des temps antérieurs dont les veſtiges ſont preſque effacés ; ſans doute il faut ſaiſir les objets qui s'approchent le mieux de la probabilité, & dont les combinaiſons ſemblent le plus analogues à un but raiſonnable, parce que dans tous les âges, à quelques modifications près, les hommes ont dû avoir les mêmes idées ſur les

choſes d'utilité & de ſentiment. Celui qui créa notre être, n'employa qu'un ſeul limon; le ſouffle divin qui anima cette pâte, la dota, pour tous les ſiecles, des mêmes facultés dont le nôtre ſe prévaut. Un philoſophe conçoit bien un temps d'erreur & le regne de l'opinion, mais il n'admettra jamais un moment d'ignorance abſolue, ni le regne total de l'aveuglement & de la folie. Nous ſeroit-il réſervé, mes chers freres, de prouver une vérité ſi fatale ?

Si nous n'enviſageons la Maçonnerie que comme une aſſociation minutieuſe qui n'auroit pour point fixe que l'uſage frivole de quelques mots, de quelques geſtes; pour renſeignements, que les meſures ſuperflues d'un viel édifice qui a ſubi ſon ſort; pour principe, une égalité dangereuſe & hors de l'ordre, ou une liberté & une indépendance orgueilleuſe, qui détacheroit certaines parties du grand tout; pour point de vue enfin, une liaiſon d'intimité aſſortie par l'humeur, le goût & le plaiſir; froids apologiſtes des mêmes vertus, qui ſont celles de tous les

hommes, nous accoutumerons-nous à penser que sous des aspects aussi vagues, notre confédération puisse avoir une source antique & respectable, qu'elle doive produire de grands effets, puisse se soutenir long-temps? Non, ce paradoxe est insoutenable: petits génies qui voyez mal, esprits audacieux qui voyez trop loin, automates grossiers qui ne voyez rien du tout, amusez-vous des fables que l'intérêt a forgé, que l'amour-propre protege, & auxquelles l'imprudence se livre. Le fil du raisonnement a guidé mes freres dans ce dédale: en reformant leur peloton, en retournant sur leurs pas, ils seront au point de stabilité, ils resteront dans le cercle. Errez, Maçons ordinaires, sur la circonférence; l'*étoile flamboyante* brille au centre; mais ses rayons ne peuvent encore vous atteindre. Un seul frere en avoit apperçu la lumiere & distingué l'éclat même avant d'être parvenu au grade sublime qui nous occupe. Le T. R. F. G., maître autrefois d'une loge ancienne & estimée, à laquelle depuis peu il vient, par un suffrage juste

& unanime, de ſuccéder comme chef, par la retraite volontaire de celui qui en avoit été le reſtaurateur, raſſembla, il y a quelques mois, neuf ou dix freres & amis intimes, j'étois du nombre; il leur communiqua, dans une diſſertation digne de la vivacité de ſon eſprit & de l'élégance de ſa plume, les différentes idées qu'il s'étoit faites ſur le but poſſible & probable de l'ordre; les feux lumineux de l'*Etoile* ſembloient éclairer & parer ſon ouvrage; chacun applaudit à la ſaillie des recherches, perſonne ne ſentit la vérité; ſeul j'oſa' la voir; mais crainte d'éblouir des yeux trop foibles, & de profaner l'art, j'affectai de combattre l'opinion du F. G. & laiſſai tout l'auditoire dans le préjugé qui me ſembloit lui convenir, me réſervant au ſurplus, lorſque le F. G. ſeroit initié à notre grade, de le confirmer dans ſon principe, ſi ſon eſprit, aidé des clartés de l'écoſſiſme, continuoit à ſuivre la même direction. J'attends encore cette ſatisfaction de ſa part, & je la déſire; j'ai droit de l'eſpérer de la vôtre, mes véné-

rables freres, j'en jugerai par votre attention.

La maçonnerie, quelle que soit sa date, fut un systême dans son début. Des hommes dévoués à la recherche des vérités naturelles, sentirent le besoin de secours, & celui de l'amitié; mais ils sentirent encore plus la nécessité de cacher leur travail sous des emblêmes, dont les relations extérieures n'offrant que des idées religieuses & vénérables, servissent d'essais au genre d'esprit, de capacité & d'aptitude, dont il falloit que les enfants de la science fussent véritablement pourvus. Nos auteurs adopterent pour pere, l'homme le plus versé dans la partie occulte, & dans les spéculations physiques. La plan du temple qu'il avoit érigé, & dont la description aux livres saints n'indique pas précisément une merveille, devint le plan de leurs travaux : cette surface attira des curieux, les vertus réelles & les biens solides qui résultoient de cette alliance déciderent les zélateurs. La guerre sainte réveilla le souvenir de Jérusalem & de sa grande

église ; un moine hardi échauffa quelques téméraires, tout ce qui sembloit tenir à l'édifice que l'on vouloit rebâtir devint précieux, & le nom de *Maçon*, fut bientôt un titre de gloire, sous lequel les ouvriers du temple auguste de la nature, se mêlerent aux croisés enthousiastes. Une circonstance peu essentielle accrédite souvent un objet important ; quelques *Ecossois* s'étant particuliérement distingués dans cette rencontre, leur nom devint une marque d'honneur, & les Maçons se l'approprierent comme le type de leur union particuliere. Telle est la marche exacte de nos commencements. Et pourquoi, si l'on accorde un lustre à la maçonnerie, renouvellée sous une dénomination étrangere, dont les travaux ne vaillent que par le mérite du chef & les qualités des membres ; pourquoi refuseroit-on un caractere également respectable à la maçonnerie ancienne & originaire, fixée sous la dénomination naturelle, historique & raisonnable *d'Ecossois d'Ecosse*, qui, sur toutes les autres branches de l'ordre, a l'avantage d'être

d'être peu répandue, bornée à un petit nombre, par conséquent encore pure, & dont la doctrine, le mode, & les formes consacrent de plus en plus la noblesse de notre destination, l'utilité de notre travail, les charmes & le bonheur d'un lien qui fait rentrer les hommes dans leur véritable état, & semble constituer en leur faveur un fonds public & commun de connoissances agréables & de ressources solides.

Tout ce qui finit une chose quelconque, est bon, louable, utile : la chose des Maçons est l'amitié, l'égalité, les secours mutuels, l'honnêteté & l'étude : la chose de la société générale est la conformité au culte, l'obéissance au souverain, le respect des loix, la bienveillance pour tous les hommes. Quelqu'un a dit que le vice & la vertu sont de convention ; mais à coup sûr les égards relatifs qui font détester l'un & honorer l'autre, & d'où dérive tout ce qui vient d'être détaillé, sont des vérités de principe ; aucune n'implique contradiction,

toutes s'étaient, toutes se secondent, & en les amalgamant, le grand œuvre sera pour nous cette perfection de cœur qui ne dépend jamais, ni de la contrainte, ni de l'autorité, ni de la crainte des punitions, mais du goût que l'on prend à l'ensemble, & des avantages qu'il procure. La *maçonnerie ainsi sous-divisée* en quatre gradations, apprenti, compagnon, maître, Ecossois de Saint-André d'Ecosse, rend au juste l'idée d'un carré, figure exacte, dont tous les côtés sont égaux. Celle du triangle vaudroit peut-être mieux; mais comment, après un long usage, obtenir la suppression d'une des faces, d'un des côtés de ce carré, sur lequel, comme sur celui de l'hypothénuse, la folie des prétentions a élevé une quantité immense de lignes, d'angles, de trapezes, de scalenes indéfinissables & ridicules. Vous sentez assez, mes chers Freres, sur quoi porte ma réflexion; mais je l'ai toujours dit, il faut dans un banquet des aliments pour tous les goûts, les estomacs ne veulent pas

tous une ſubſtance délicate, une nourriture ſimple, ſavoureuſe & légere. Carré, cercle ou triangle, il n'importe, au milieu de l'un comme de l'autre, étincelle également ce feu céleſte & vivificateur, cette Etoile flamboyante, décorée du nom de l'Eternel, parce qu'il eſt l'eſprit univerſel, le premier des eſprits. Aux rayons de cette Etoile, nos cœurs s'échauffent, notre Intelligence s'anime, notre raiſon s'éclaire : amis de l'humanité, nous nous occupons des moyens de lui être utiles, en conſultant la nature, en concourant avec elle, en l'imitant peut-être un jour. C'eſt ainſi que les lambris de notre temple ſeront revêtus de lames d'or, que les colonnes qui le ſoutiennent auront cet éclat riche & précieux, que l'on vante ſi fort dans la bâtiſſe du roi des Juifs, & qui ne ſont au vrai que des ſymboles, des hyéroglifes, dont la clef eſt dans les mains du ſage, figurée par celle des loges qu'un *Ecoſſois* obtient à ſon adminiſtration.

L'hiſtoire de notre établiſſement en Europe, telle que ce grade la déduit, n'a rien d'abſurde ni d'inconſéquent; les initiations myſtérieuſes des premieres claſſes ne peuvent même s'expliquer que par là; c'eſt une chaîne inviſible pour le gros des Maçons, mais très-bien apperçue par ceux que la vérité guide & conſeille. Une belle morale eſt louable, mais ce n'eſt qu'une ſpéculation, & lorſque l'on peint les attraits de la vertu, » l'on ne décide à l'admiration qu'en » invitant à ſon culte par le motif preſ» ſant de l'intérêt perſonnel, qu'en fai» ſant voir que les ſuccès du vice ne » peuvent jamais compenſer la perte » de la paix de l'ame, compagne sûre » de l'innocence, des intentions droites » & légitimes. » L'idée d'une république univerſelle répugne aux notions reçues; elle a fait des Comwel, & quelques perſonnes ont cru que de ſon temps elle fit auſſi des Maçons : l'idée d'une liaiſon univerſelle entre tous les hommes, aſſortit aux loix de tous les lieux; elle

ſera des héros, des peres de la patrie, c'eſt l'idée des Maçons ; elle fait des citoyens, des freres, des amis. Comme *Ecoſſois*, la vertu nous parle ſans ceſſe, nous ſommes plus intimément unis, parce que nous ſavons que la nation qui ſe nomme ainſi, eſt une des plus fidelles à ſes maîtres & à ſes engagements, & que pluſieurs des traits fameux qui les caractériſent, reviennent à notre mémoire. » Un exemple eſt un tableau où » la vertu repréſentée devient, pour ainſi » dire, palpable, & frappe nos ſens » de cette idée délicieuſe, dont Platon » affirme n'avoir jamais été véritable- » ment ſaiſi, que lorſqu'il l'a vue dé- » pouillée des frivoles ornements de » l'art. » On en met trop à nous la montrer dans la maçonnerie ordinaire, & nos actes vertueux ſe bornent à des éloges ſtériles que la partie ſuit rarement ; les Ecoſſois au contraire réduiront cette théorie en action, s'ils regardent leur modele, s'ils ſuivent le point de vue, & conſultent leur propre avantage. Je

dis plus, & j'ose assurer que la réforme si nécessaire dans l'ordre, dépend peut-être des seuls Ecossois, & de la formation de plusieurs colleges, qui réunis inviolablement de but, de forme & de principe, combineront les moyens infaillibles de séparer l'ivraie du bon grain, & de nettoyer absolument le champ vaste du laborieux cultivateur, qui ne doit semer son grain particulier que pour coopérer à la récolte générale. Ce mot, mes Freres, vous indique déjà la régie essentielle, dont la forme est prescrite aux réglements. Une masse où chacun auroit des droits, & pourroit trouver des ressources contre les revers, tel fut le premier vœu des hommes qui s'associerent, & les mystiques confédérations que l'adresse du froc a su introduire, n'ont point eu dans l'origine de prétexte plus spécieux. Nous pouvons aisément faire revivre cette primitive organisation; alors le titre de corps, celui d'ordre conviendra à des gens liés par l'utilité réciproque, d'accord avec la con-

formité d'opinions & la parité de sentiments ; c'est le vrai moyen de rapprocher les esprits, sans nuire aux établissements honorables & gracieux qu'une autre branche du système fait valoir, que je respecte, mais qui ne pourroit produire les mêmes fruits ; parce que les objets qui s'y traitent sont trop répandus, trop connus, trop à la portée d'un chacun. La maçonnerie est peut-être au moment des convulsions & des secousses violentes qu'il est bon de prévoir ; la faction se fortifie, un homme obscur & las d'être ignoré doit être le chef d'un nouveau tribunal maçonnique ; les timbres, les patentes, les sceaux se gravent pareils à ceux des législateurs avoués ; déjà les lettres s'impriment & vont semer dans la province les libelles & la révolte ; déjà l'on annonce la délivrance des constitutions nouvelles, on les promet *gratis*, grand appât : assez d'ignorants, de dupes ou de mauvais sujets se pourvoiront à ce bureau d'iniquité, qui dresse autel contre autel, oppose loix à loix, & rompt

l'accord & l'harmonie : il faut ſapper le mal dans ſa racine, ce ſeroit l'ouvrage des Ecoſſois, & des différents colleges correſpondants, dépoſitaires, incorruptibles de la vérité : ſi le mal fait des progrès, que le remede ſoit vif ; qu'il émane à la fois de tous les colleges une proſcription générale contre tout Maçon qui ne ſera pas avoué d'eux ; alors la cabale demeure iſolée, & les vrais, bons & honnêtes freres qui s'attachent au gros de l'arbre rameneront la ſeve dans les ſeuls canaux où elle puiſſe filtrer avec décence & utilité. Cette opération ne peut être que bruſquée ; il faut la ménager avec art : ſans quoi nous reſtreignant alors à la partie qui nous concerne, pour n'être diſciples, ni de *Cephas*, ni d'*Apollo*, nous bornerons nos travaux à l'enceinte de la maiſon des Lords, laiſſant le ſurplus, comme dit un ancien, *ad populum phaleras*. Il y a long-temps qu'il faudroit extirper des loges les viperes qui rongent le ſein de leur mere, écarter le lion rugiſſant qui rodant ſans ceſſe autour

de notre temple ; *circuit quærens quem devoret.* Il y a long-temps qu'il faut en rayer sur ces imaginations multipliées, frauduleuses, déshonorantes, & réduire la populace maçonnique au très-petit nombre de personnes qui sont vraiment dignes d'en porter le nom : moins de gens s'en enorgueilliroient, moins d'autres en rougiroient ; le surplus en général seroit Maçon de meilleure foi.

N. B. Il est très-apparent que celui qui a fait ce très-long discours, ne connoissoit rien de supérieur en maçonnerie aux lumieres Ecossoises dont il fait l'apologie, rien au-delà dans l'ordre des dignités maçonniques ; sans quoi l'on présume qu'ardent, comme il le semble de toucher au but, il n'auroit pas donné, comme un principal, ce qui n'est qu'un accessoire. L'ordre de la Palestine annonce une souche différente, un point de vue plus vaste, & la partie physique ne paroît occuper que subsidiairement. Je ne suis point comptable de mes con-

noiſſances particulieres à cet égard ; & le développement, tel qu'il vient d'être fait dans le diſcours, a du moins le mérite de ramener les Maçons à des ſpéculations utiles & raiſonnables, & de coudre avec quelque probabilité des parties éparſes qui ſembloient étrangeres entre elles. Relativement au ſyſtême qui vient d'être eſquiſſé, ce ſeroit peut-être ici la place de la diſſertation que j'ai promiſe ſur la ſublime philoſophie des Maçons, conſtituant un grade formel de chimie diviſé en apprenti, compagnon & maître, & que je crois contenir à peu-près tous les articles de détails qui ſont le thême de l'art royal ; je compte en préſenter le tableau & les catéchiſmes ou inſtructions pour l'apprenti philoſophe ſeulement, cet ouvrage ne me permettant pas une plus grande extenſion à ce ſujet, & le complément du reſte pouvant devenir à la ſuite la matiere d'un volume entier. Je ſens moi même qu'à ce moment où les idées des diſcours ſur l'*Etoile flamboyante* ſont encore

fraîches, cet *appendix* en vaudroit davantage; mais esclave de ma parole, ainsi qu'il sied à un bon Maçon, je ne sauterai point à pieds joints sur mes engagements, & il me souvient que je dois avant tout achever le recueil des discours, en joignant à ceux que j'ai déjà produits, quelques morceaux de morale & d'instruction, & quelques-uns des discours pour loge de table, dans lesquels l'adresse des orateurs fait marier le sérieux & le plaisir, la décence & la gaieté, & dont ordinairement une chanson peut devenir le texte.





Discours d'instruction, prononcé en comité, le 2 novembre 1764, par le T. R. F. C. D. L., *Orateur de la loge du* Triangle lumineux.

T. VÉNÉRABLE MAÎTRE OFF. MEMBRES DIGN. AP. COMP. MAÎTRES DE CETTE R. L. MES CHERS FRERES,

DEPUIS l'instant flatteur auquel vos suffrages m'ont appellé à la place brillante que j'occupe, & pour laquelle le zele & l'envie d'être utile à mes freres, sont au vrai le seul mérite dont je puisse me prévaloir : rassuré par votre indulgence, j'ai plusieurs fois essayé de peindre notre ordre, nos liens & la noblesse de nos travaux avec les couleurs vives & simples, qui seules ont droit de présenter la vérité, & de fournir les teintes précieuses qui la conservent & la consacrent ; cet utile tableau destiné également à frapper le cœur & l'esprit, aura sans doute fait

ſur les vôtres, mes chers freres, l'impreſſion qu'il mérite : permettez-moi de vous le préſenter encore ſans changer les ſituations, mais en y ajoutant quelques traits eſſentiels qui ont pu m'échapper, & dont le développement dépend de l'explication exacte des figures tracées au carré de la loge ; cet objet me paroît digne de remplir le but qui nous raſſemble en ce jour ; il s'agit de notre inſtruction particuliere ; la ſcience de nos mots, de nos uſages ſeroit froide & vuide, ſi nous négligions d'y joindre la parfaite intelligence des emblêmes, des ſymboles que nos crayons expriment. L'habile artiſte qui dreſſe aux portes de Memphis ce fameux obéliſque chargé de ſignes hiéroglyfiques & myſtérieux, veut moins étonner les citoyens qui l'admirent, que leur enſeigner par d'ingénieuſes allégories que le temps ne doit point effacer, les vertus, le patrimoine & les vérités de principe qui ſont la baſe du bon gouvernement, de la conduite raiſonnée & du bonheur ſolide.

L'ordre, pour premier objet, préſente à nos yeux l'image informe d'un édifice

fameux, & dont les fastes historiques ont perpétué le souvenir; son intention n'est pas de nous donner par ce croquis l'idée juste de la perfection de l'ouvrage, de l'habileté des ouvriers, de la magnificence & de la sagesse du monarque qui en jeta les premiers fondements; mais pour nous faire comprendre que, comme ce temple fut un chef d'œuvre en son genre, le travail des Maçons ne souffre aucune médiocrité; qu'ils doivent également butter à la perfection, & qu'ils ont un moyen sûr d'y atteindre, si ramenant l'idée d'une bâtisse pratique, qui n'est plus de leur ressort, à celle d'une architecture spéculative, qui consiste à élever dans leur cœur un sanctuaire à la vertu, ils s'occupent sérieusement d'en embellir le temple, d'en orner le portique, d'en décorer les contours & les parois, & d'en appuyer la construction sur des colonnes inébranlables, qui dans ce cas ne sont autre chose que la charité, la discrétion & l'amitié, en liant les pierres symboliques de ce chef-d'œuvre du ciment de l'union & de la parfaite harmonie: plus éclairés sur les principes

philoſophiques que la maçonnerie adopte & contient, peut-être appercevrions-nous des rapports très intimes entre la forme extérieure, la diſtribution interne du temple de Salomon, & celle indiquée pour le laboratoire de la vraie ſcience, dont l'étude difficile, mais noble & avantageuſe, eſt réſervée aux élus de la perfection. Sept degrés conduiſent au portique, nombre myſtique & reſpectable, force & beauté ſoutiennent la face du bâtiment; & ce n'eſt qu'après avoir dépaſſé les premieres enceintes, que l'on apperçoit enfin les rayons de l'étoile flamboyante qui occupe le centre, & qui nous rappelle le feu qui brûloit ſans ceſſe devant le Saint des ſaints, pour exciter cette piété fervente qui doit toujours animer nos cœurs pour le culte de l'Eternel.

La lettre G, comme initiale du mot géométrie, eſt un reſſouvenir des ſciences qui nous conviennent, & du ſoin avec lequel un Maçon doit fuir l'oiſiveté, & s'appliquer ſans relâche à des objets utiles. Cette même lettre comme

initiale du nom ſacré de l'Etre ſuprême nous ramene néceſſairement à l'hommage qui lui eſt dû, & n'ayant cette valeur préciſe que dans la dialecte d'un pays auquel nous attribuons en Europe l'établiſſement de nos uſages, elle devient pour nous un ſymbole chronologique, qui préſerve d'oublier l'époque de notre origine, dans la partie du globe que nous habitons.

Le ſoleil & la lune occupent la partie ſupérieure du tableau, & le candidat auquel on n'expliqueroit la poſition de ces deux aſtres, que ſous l'idée de deux grandes lumieres éclairant le monde, comme le maître éclaire la loge, pourroit les trouver déplacés. Nos analogies n'ont pas cette ridicule ſécherеſſe. Le ſoleil eſt le pere de la nature, il vivifie tout, rien ne fructifie qu'à la chaleur de ſes rayons bienfaiſants : la maçonnerie eſt la mere de toutes les vertus ; le zele qu'elle inſpire vivifie toutes nos actions ; nos ſentiments qu'elle échauffe produiſent les fruits de bienfaiſance & de cordialité, dont chacun de nous s'applau-

dit : le ſoleil éclaire à la fois tout l'orbe qu'il parcourt ; rien n'échappe à l'éclat du jour que ſon flambeau répand ſur tout ce qui exiſte : ſongeons donc à ne rien faire qui ne puiſſe ſoutenir cet éclat, qui ne puiſſe paroître au grand jour, nous ſerons hommes, Maçons & vertueux. La lune qui ſemble nous payer l'intérêt du fonds de clarté que le pere du jour lui prête, n'emploie ſon flambeau qu'à adoucir le deuil général que les crêpes de la nuit ſément ſur l'univers : Hécate guide nos pas chancelants dans des ténebres, mais elle indique en même-temps qu'il n'en eſt jamais d'aſſez épaiſſes pour dérober le crime à l'œil perçant d'un Dieu juſte & vengeur.

Quant aux attributs mécaniques, qui meublent, pour ainſi dire, l'enceinte de nos myſteres, ſans doute ils ſervent à témoigner la ſimplicité de notre état, & à prouver que dans le fait nous ſommes, ou devons être des ouvriers d'architecture ; mais ces inſtruments ont chacun un ſens moral, parce que notre ame & nos mœurs ſont les vrais chantiers de nos

travaux : ici le compas, emblême de l'exactitude & de la droiture, pronostique celle de nos vices & de nos démarches ; là une perpendiculaire élevée sur sa base, indique la rectitude de nos jugements que le vrai seul peut décider, que la brigue, la cabale, les affections personnelles & particulieres ne peuvent jamais détourner : un niveau, symbole de l'égalité, répete continuellement à nos cœurs le premier vœu de la nature, le sort de l'humanité, la folie des prétentions, le prix de l'ensemble & de l'union ; cette derniere est encore mieux caractérisée par le cordon qui s'entrelace & qui, faisant bordure au tableau pour exhorter au secret qui doit encadrer nos mysteres & nos pratiques, n'élargit ses gances & les anneaux de la chaîne, que pour laisser lire sur chacune des faces le nom des limites de l'univers, seules bornes du regne de la vertu, de l'empire de la maçonnerie, que le monde entier ne forme ou ne démontre visiblement qu'une loge par la parité de sentiments & de principes, & que la voûte azurée, figurée

par le dais bleu céleſte parſemé d'étoiles d'or, eſt l'unique coupole qui abrite nos myſteres. Pierre brute, pierre cubique à pointe, planche à tracer, ciſeau, maillet, marteau, objets de travail, outils de travailleurs, vous n'auriez pas une explication moins ſenſible & moins raiſonnable pour qui voudroit vous méditer : tout, mes chers freres, tout dans nos pratiques fournit, ſous des ſurfaces groſſieres, un texte aux plus utiles réflexions; les cérémonies même de l'initiation ſont ſymboliques & judicieuſes. Enfermé dans un cabinet ſombre, le candidat eſt livré ſeul à ſes penſées, parce que tout homme qui va embraſſer un nouvel état, ne peut trop longtemps réfléchir ſur les ſuites de l'engagement, & qu'il doit dans le ſilence ſonder ſon propre cœur : la réſolution priſe, le frere préparateur, après l'avoir prévenu que l'ordre n'impoſe rien de contraire à la foi, aux loix, aux mœurs, exige un dépouillement de tous métaux & minéraux : cet uſage renferme trois ſens; d'abord c'eſt pour préparer le réci-

piendaire à un total dépouillement de lui-même, à un abandon de tout préjugé ; lui faire quitter le vieil homme, l'homme du fiecle, pour le revêtir de l'homme nouveau, de l'homme Maçon ; c'eft le fens myftique & moral. On lui explique après que lors de la conftruction du temple de Jérufalem, tous les matériaux étoient tellement difpofés, les bois coupés & préparés d'avance fur le Liban, que l'on n'entendit aucun coup d'inftrument de fer ; c'eft le fens hiftorique : enfin, on eft dans le cas de lui dire, que buttant à faire revivre entre nous l'âge d'or, nous devons écarter tout ce qui tient à ces pernicieux métaux qui font aujourd'hui l'objet de la cupidité des hommes, & dont on ignoroit alors l'ufage ; c'eft le fens allégorique.

Lorfqu'après ce préliminaire, on lui découvre le bras & la mamelle gauche, il peut déjà deviner que fa premiere obligation fera de dévouer fon bras à l'ordre, & fon cœur à fes freres : le genouil dépouillé, le pied en pantoufle, eft une marque de refpect. Ote tes fandales, dit

une voix terrible à Moyſe, le lieu où tu pénetre eſt ſaint. Un bandeau vient enfin, du conſentement du récipiendaire, fermer ſes yeux au jour, & lui cacher la route qui mene au temple du bonheur, image ſenſible des ténebres de l'erreur, des préjugés du ſiecle, & du beſoin qu'auroit tout profane de venir chercher la lumiere parmi nous : le voyage commence, & il eſt long, il eſt répété, parce que les ſentiers de la vertu ſont étroits, laborieux, difficiles, & qu'il faut marcher avec conſtance pour parvenir au bien. Trois grands coups annoncent l'arrivée du poſtulant, ils ont l'expreſſion muette de trois conſeils ſacrés & vénérables : *Frappez, on vous ouvrira; demandez, on vous donnera; cherchez, & vous trouverez;* & combien ces mots n'auroient-ils pas d'application ? Un calice amer ſuſpend la courſe du Néophyte, il le boit juſqu'à la lie, & cette ſalubre purification va régénérer ſon cœur, qui ne doit plus s'abreuver à l'avenir qu'à la ſource limpide & fraîche, des eaux de la vérité : le maître le preſſe, l'avertit,

l'intimide, l'exhorte, le prévient, l'interroge, essaye son ame, son courage, sa vocation, & laisse à sa liberté le choix de venir contracter parmi des hommes libres le vœu solemnel, de les aimer, d'en être aimé, de fuir le vice, de chérir la vertu, d'honorer l'humanité, de protéger l'innocence, d'employer utilement ses talents & son esprit, & d'être sans altération, meilleur citoyen, meilleur sujet, homme pieux, & bon ami.

Délicieux souvenir, dont chaque circonstance me retrace l'époque agréable de mon initiation, puissiez-vous toujours être présent à la mémoire de mes freres; vous peignez nos devoirs, vous montrez aussi les charmes du lien qui nous unit; l'ordre qui débute d'une façon si auguste & si ingénieuse, présage les plus beaux succès; vos soins infatigables les assureront sans doute, mes chers freres; jaloux d'y concourir, je le ferai toujours de vous imiter; mon augure est dans vos cœurs; voyez dans le mien tous les sentiments que je sais mal exprimer, mais

que je vous ai voué pour la vie, en vous ſouhaitant ſans ceſſe proſpérité, ſalut & bienveillance.

N. B. La gravure devient inutile, ſi la plume adroite ſait ſi bien imiter l'habileté du burin. Que manque-t-il ici au tableau d'apprenti ? J'en vois la loge toute tracée ; m'accuſera-t-on pour cela de faire, par la publication de ce diſcours, un ſupplément aux *Francs-Maçons* trahis ? Non, ſans doute, l'éloge de quelqu'un n'eſt jamais un grief contre le panégyriſte : ce petit morceau d'inſtruction en dit beaucoup, peut-être trop, vu la diſcrétion prodigieuſe de mes freres, qui n'eſt qu'un ſcrupule hors d'œuvre ; peut-être encore trop peu pour la juſtice qu'ils méritent, & que je voudrois leur obtenir. Des aſſemblées où l'eſprit s'exerce avec autant de préciſion & de ſagacité à nourrir le cœur d'inſtructions utiles, priſes des choſes mêmes qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles, ſeront-elles toujours enviſagées comme des conventicules dignes de l'animadverſion & du blâme public ?



Discours moral, prononcé en comité, le 23 août 1765, par le V. F. G. de V., Orateur de la loge des Amis réunis.

T. V. MAÎTRE, MES CHERS FRERES,

L'OBJET le plus digne d'un ordre quelconque, eſt de faire des heureux; l'aſſociation qui remplit le mieux ce but, ſemble s'élever au deſſus de l'humanité, & mériter la préférence ſur toutes les ſociétés qui dans l'enchaînement des liaiſons civiles, n'ont pour baſe que le déſœuvrement, l'ennui de la ſolitude, & le beſoin de ſe faire au moins des connoiſſances. La maçonnerie étend ſes ſoins bien au delà; ſa gloire, ſa récompenſe eſt dans la ſatisfaction de ceux qui adoptent ſes regles; elles ont la juſtice pour mobile, la verru pour point de vue, la paix, l'innocence & le plaiſir en applaniſſent toutes les difficultés: point de

de remords, point de craintes, de complots, de séditions ; les Maçons ignorent tout ce qui peut déranger l'harmonie ; l'amour de l'ordre lui ſoumet tous les cœurs, & cimente ſa puiſſance : tel eſt exactement, mes chers freres, la noble prérogative du lien qui nous unit ; l'intérêt qui diviſe le reſte des hommes, n'a point de priſe ſur des cœurs qui par état ſe vouent à l'amitié la plus ſincere, à la charité la plus active ; ſi j'ai bien connu nos préceptes, ils ſe réduiſent à ce double ſentiment que j'appellerois mieux l'exercice géminé d'une vertu qui ſe reproduit ſous mille formes agréables & avantageuſes.

Le ton du ſiecle a conſacré des mots reſpectables, qui journellement n'expriment aucune idée préciſe ; le nom d'ami devenu une épithete de convention, n'annonce ni la ſenſation que l'on éprouve, ni la façon de penſer que l'on déſire ; un véritable ami, cet être ſi rare, ſi précieux, & ſi conſolant, ne ſe trouve plus que chez ce petit nombre d'hommes vertueux que la corruption n'a pas encore

gagné, ou qui échappent à la contagion, en ſe réfugiant dans nos loges : tout y rappelle habituellement la valeur de ce terme, dont nous apprécions l'étendue, les devoirs & les douceurs. Soigneux d'écarter tout ce qui pourroit y porter atteinte, l'ordre a pris à cet égard les précautions les plus prudentes : l'excluſion du beau ſexe n'étoit peut être pas la moins néceſſaire. L'amour & l'amitié ſont difficilement d'accord, les prétentions de l'un nuiſent aux droits de l'autre ; par-tout où la rivalité commence, la bonne intelligence finit. L'amitié ne veut que des partiſans, l'amour ne cherche que des victimes. La raiſon, trop foible, garantit rarement des pieges qu'il fait tendre ; les jeux, les plaiſirs le précedent & maſquent au premier coup-d'œil les ſoins cuiſants, les regrets qui le ſuivent : en vain la plus auſtere morale déclame contre ce tyran, & retrace tous les maux qu'il a faits ſur la terre : notre aveuglement eſt tel que nous ne voulons nous inſtruire que par notre propre expérience, nous nous flattons tou-

jours d'être plus habiles ou plus heureux: telle est l'opinion des hommes ordinaires, dont la mesure est toujours le volume d'amour-propre dont chaque individu ose hardiment le caresser. Les Maçons, au contraire, qui voient tout de l'œil de la vérité, qui ne s'enorgueillissent jamais, qui ne s'en font accroire sur rien, n'ont pas assez présumé de leurs forces pour s'exposer aux dangers de l'occasion, & par une précaution prudente, ils ont écarté de l'enceinte respectable de leurs travaux, cette belle partie de l'univers, ce sexe agréable & terrible, dont la séduction pourroit exposer l'ame aux risques de l'indiscrétion, aux pieges de la curiosité, à la fougue des passions violentes, qui peut-être étoufferoient un sentiment plus tranquille, plus doux, celui de l'amitié, le seul que nous désirions, & qui nous conviennent: les fatales équivoques que la calomnie du profane a semé à ce sujet sur la conduite des freres, ne peuvent nous nuire ni nous affecter; la honte en retourne sur ses auteurs, & tandis que hors de loge nous rendrons

toujours à la reine d'Amathonte, le culte pur qui lui est dû ; tandis que le Maçon laborieux, actif & sage, multipliera ses offrandes, sans mêler jamais aux roses de l'amour des fleurs indignes d'être unies à ses guirlandes ; qu'il borne ses hommages, dans le temple de la vertu, à la déesse du sentiment ; que l'amitié seule y regne despotiquement pour sa gloire & son bonheur.

Soigneuse d'éloigner tout ce qui peut y porter atteinte, la Maçonnerie n'a rien oublié : nos conversations ont des bornes prescrites ; tout objet de contestation est proscrit, controverse politique, idiomes étrangers, dissertations profanes, germes funestes d'opinions, de schismes & de systêmes, nous vous laissons à des hommes dont le desir semble celui de ne ne s'accorder jamais : nous voulons être toujours à l'unisson. La médisance, cette fille chérie du siecle, qui depuis la naissance du monde paroît être le pis aller du désœuvrement, est absolument bannie de nos assemblées ; nous y respectons les absents, & nous n'y disons jamais

mal de perſonne : en cela, bien différents du profane, qui nous déchire, ſans nous connoître, nous ne nous échappons jamais ſur ſon compte, quoique nous le connoiſſions bien. L'ironie piquante, la ſaillie aiguë, la ſatire amere, ne repoſe jamais ſur les levres d'un vrai Maçon, parce qu'elle n'eſt jamais dans ſon cœur : l'envie de briller, d'amuſer ou de plaire, ne nous fait jamais égayer le propos aux dépens du prochain. Nous ſavons à merveille, qu'en attaquant la réputation ou les ridicules d'un tiers, on eſt preſque sûr d'être applaudi, & toujours écouté. On ne ſe refuſe guere au plaiſir d'entendre dégrader des gens dont quelquefois le mérite fait ombrage : celui qui ſe charge de cet emploi vil, fait adroitement ſa cour à ceux qui l'écoutent ; il les éleve, pour ainſi dire, en abaiſſant les autres. Mais dans ce cas, le diſcoureur eſt un lâche, l'auditeur un complaiſant indigne. Ce commerce de critique, de cenſure, de médiſance, ſouvent de calomnie, eſt le plus grand fléau de l'humanité. Ces monſtres odieux, guidés par l'envie,

ſoutenus par l'ignorance, foulent aux pieds l'innocence; & la vérité, triſte & abattue, ne peut jamais réparer entiérement le tort que lui font ces ennemis cruels. De leur bouche impure coule un fiel, qu'elle répand à ſon gré, & qui laiſſe toujours après lui quelques traces des impreſſions qu'il a faites: en vain pour légitimer cette méthode barbare oſe-t-on avancer que la charité elle-même exige que l'on corrige les hommes, & que le moyen le plus sûr eſt de leur faire appercevoir leurs torts, ſous l'enveloppe du badinage, de la plaiſanterie, & même de la ſatire. La charité des Maçons n'a pas ce caractere: elle eſt douce, compatiſſante, tranquille, patiente: elle éclaire ſes freres, les inſtruit, les corrige, mais ſans jamais les flétrir, les choquer, les aigrir; indulgente ſur leurs fautes, autant qu'attentive à leurs beſoins, ſon rôle eſt de ramener par la perſuaſion, & de ſecourir par une aſſiſtance ſecrete, honnête, généreuſe, qui n'humilie ni ne chagrine. A la nobleſſe de ces procédés, *mes chers freres*, pour-

roit-on méconnoître celle de notre inſtitution ? A la beauté de nos pratiques, à leur utilité, n'apperçoit-on pas le prix de l'union & de l'enſemble ? Aux charmes de notre morale, au ſérieux de nos travaux, ne devine-t-on pas facilement le but de notre aſſociation ? Il n'eſt énigme que pour ces génies lourds, eſclaves des ſurfaces, & malheureuſement fixés dans les limites que nos crayons ſemblent circonſcrire ; génies étroits qui jamais ne s'élancent hors de la ſphere des images que l'on met ſous leurs yeux ; mais qui même en s'y bornant, acquéreroient encore les qualités du cœur ſi précieuſes, qui nous diſtinguent & nous honorent : car tel eſt en effet, mes Freres, l'avantage réel de la Maçonnerie, que même en décompoſant ſon tout, pour le réduire aux ſimples notions qu'elle offre aux premiers grades, aux explications ſymboliques dont elle eſſaie ſes proſélytes ; il en réſulteroit toujours l'amour des vertus qu'elle preſcrit, qu'elle ſait faire aimer, & dont la pratique & l'habitude s'amalgame avec notre propre exiſtence. Peut-

être, *mes vénérables Freres*, dans ce foible essai vous ai-je mieux exprimé ce que l'ordre doit être, que ce qu'il est effectivement; mais condamneriez-vous la pureté d'une doctrine, d'un culte quelconque, d'après l'abus & les torts de quelques-uns de ses ministres : les erreurs particulieres de quelques Maçons qui nous avilissent peut-être, qu'il faudroit connoître, convaincre, ou expulser, ne nuisent point à l'ordre en général, ses principes n'en sont pas altérés, & j'ai la satisfaction particuliere de les voir maintenus avec pureté dans cette respectable loge. C'est sur la conduite de ceux qui la composent que j'ai calqué les préceptes de morale, que ce discours d'instruction m'a permis de vous détailler : puissiez vous, toujours fideles à des devoirs que vous connoissez & que vous remplissez si bien, ne jamais oublier le nom des trois principales colonnes qui soutiennent l'édifice. Entreprenons avec force tout ce qui conduit au bien; conduisons-nous avec *prudence & sagesse* dans toutes les actions de la vie

La beauté de notre ordre dépend de la perfection de notre œuvre. Daigne, ô grand Architecte ! protéger toujours les ouvriers de paix que je vois réunis pour la reconstruction de ton auguste temple ; répands sur eux la prospérité dont l'intarissable source est en toi. Fortifie leur zele, échauffe leur cœur, anime leur esprit, soutient leur courage, décide leur succès. Enfants de la mere commune, le limon qui les forma, fut paitri par tes mains bienfaisantes ; ouvre-les avec profusion en leur faveur, & sans jamais permettre qu'ils abusent de tes graces, dirige l'emploi des trésors que tu leur réserve, aux fins indiquées par ta sagesse infinie, pour ta gloire, pour le bien de l'humanité, pour leur bonheur particulier, & pour l'accroissement de l'empire de la vertu, dont ils renouvellent à ton nom & en ta présence le vœu solemnel, d'être sans relâche les plus zélés sectateurs, *houzé*, *houzé*, *houzé*.





Discours pour une loge de table, prononcé par le F. T., *à la Saint Jean d'hiver* 1764.

T. V. MAÎTRE, MES CHERS FRERES,

UN peu de treve au sérieux de la morale y ramene avec plus de plaisir : celui que l'ordre permet, & qui d'ordinaire succede à nos travaux, m'autorise à prendre pour texte du discours que le vénérable maître m'ordonne de faire à ce banquet, un cantique qui me paroît exprimer assez bien le genre de nos amusements, & dont la nouveauté pourra vous plaire. L'indulgence est la vertu favorite des Maçons, & le talent d'un frere, quelque foible qu'il soit, a des droits sûrs à cet égard.

CANTIQUE.

PAR nos chants, célébrons, mes Freres,
L'aménité de nos myſteres,
Il eſt midi. *bis.*
Si le profane nous écoute,
D'abord pour le mettre en déroute,
Qu'il ſoit minuit, } *refrein.*
Qu'il ſoit minuit, }

Lorſque pour les travaux du temple,
Un coup de maillet nous raſſemble,
Il eſt midi :
Un ſeul mot chez nous en uſage,
Indique la fin de l'ouvrage ;
Il eſt minuit.
Il eſt minuit.



Notre origine eſt reſpectable,
Ne la chargeons d'aucune fable,
C'eſt une nuit ;
La raiſon murmure & s'afflige,
Lorſqu'on maſque, par le preſtige,
Le jour qui luit,
Le jour qui luit.



La vertu n'eſt point un problême,
N'y jetons par aucun emblême
La moindre nuit :
Tout homme a droit de la connoître.
Le Maçon ſeul la fait paroître
En plein midi,
En plein midi.



Servir ſon roi, chérir ſon frere,
Profanes, ſans ce caractere,
Il eſt minuit :
Joignez-y pour l'Etre ſuprême,
Le culte d'un cœur qui l'aime,
Il eſt midi,
Il eſt midi.



Amitié, charme de la vie,
Ailleurs ſerois-tu mieux ſervie
Qu'en ce réduit ?
Des titres la froide chimere
Ici le cede au nom de frere,
Qui nous unit,
Qui nous unit.



Secourons-les, ce terme eſt vaſte,
Mais pour le bien faire & ſans faſte,
Qu'il ſoit minuit :

Un bienfait pur veut du silence,
Le cri de la reconnoissance,
Sonne midi,
Sonne midi.



Entre nous si quelqu'un fait brêche
Aux bonnes mœurs, qu'on se dépêche
De faire nuit :
Toujours à la vertu sublime,
Aux traits qui sont dignes d'estime,
Qu'il soit midi,
Qu'il soit midi.



Beau sexe qu'une loi sévere,
Ecarte de ce sanctuaire,
Il est minuit :
Le temps viendra pour votre éloge,
A notre cœur, c'est votre horloge,
Il est midi,
Il est midi.



Amour, ton flambeau se renverse,
Dans la liqueur que Bacchus verse
En plein midi :
Bientôt par les soins de Morphée,
Ta gloire sera décidée,
Mais à minuit,
Mais à minuit.



Seconde-moi, charmante troupe,
Et ne quittons plus notre coupe,
Jusqu'à minuit.
Des nœuds d'un tissu agréable,
Doivent se resserrer à table,
Il est midi,
Il est midi.

L'art royal, mes chers freres, en mettant sous vos yeux, pour premier objet, un plan tracé du plus beau temple de l'univers, n'emploie point cette esquisse pour vous donner une idée juste de la magnificence de l'édifice : en vous rappellant la chanson dont votre gaieté décente a avec complaisance répété les refrains, je n'ai pas prétendu par ce médiocre essai lyrique vous donner une idée juste des charmes de la poésie, ni de l'habileté de l'auteur; mais affectés, comme vous l'êtes peut-être, de l'adresse avec laquelle il a su, sous l'écorce & la frivole enveloppe du badinage, réunir en un seul point, malgré quelques négligences de style, le tableau exact de nos devoirs, j'ai cru pouvoir m'étayer des images qu'il présente, pour retracer nos obligations

avec le ton de l'amusement, que la paraphrase légere de chaque couplet n'altérera pas, suivant toute apparence.

Au premier, je trouve l'heure de nos travaux fixée, telle qu'elle l'est effectivement dans nos pratiques, & je vois en même temps le premier devoir des Maçons, qui doit soigner que la loge soit parfaitement couverte, & qu'aucun profane ne puisse pénétrer nos mysteres.

Au second, je me souviens de l'obéissance que les freres doivent en loge à celui que leurs suffrages unanimes ont une fois désigné pour chef. Le maillet du maître est le signe du pouvoir & de la subordination ; un coup rassemble les ouvriers, un coup les disperse ; un mot prescrit le travail ou le repos ; & cette déférence volontaire, qui ne gêne point la liberté, maintient le bon ordre & la regle.

3°. La date de nos travaux est ancienne ; c'est dans la vérité de l'histoire que nous devons rechercher celle de l'origine de l'ordre ; tout ce qui la défigure ou la surcharge est fabuleux, & inca-

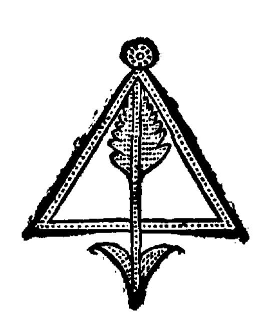
pable d'attacher des esprits dévoués aux choses lumineuses & proprement géométriques : ce mot seul écarte tout-à coup une foule d'innovations, de grades factices, de cérémonies sans liaison, qui caressent l'ambition & perpétuent l'ignorance & la mauvaise foi. La vertu n'est point un problême, c'est le quatrieme couplet : non, sans doute, mes Freres, la vertu est fixe, brillante, déterminée, & l'ordre qui n'a d'autre but que de lui dresser des autels, ne peut qu'être utile & saint, tout homme la connoît, mais très-peu la pratiquent ; s'il est réservé aux seuls Maçons de la faire paroître dans tout son éclat, voici les caracteres essentiels auxquels nous le remarquerons : piété fervente & religieuse, obéissance aux loix, fidélité pour le prince, amour tendre pour ses freres. L'Etoile flamboyante, dont le feu purifie nos cœurs, n'a pas d'autres rayons ; en elle tous nos vœux se concentrent, d'elle émanent toutes les bonnes qualités qui nous distinguent : modestie qui nous fait renoncer aux chimériques prétentions du

ſiecle ; équité qui nous ramene au vrai niveau que la nature a établi entre les hommes, & qui réduit tous nos titres à la ſeule gloire d'être le frere de nos amis, l'ami zélé de nos freres : charité, qui nous rend compatiſſants, actifs, ingénieux ſur les moyens d'aider les autres, ſans peſer à leur gratitude, & qui met la récompenſe dans le plaiſir vif d'obliger; en cachant autant qu'il ſe peut la ſource d'où partent des ſecours qui perdent toujours de leur prix, lorſqu'on les fait trop valoir : notre ame qui dans les loges eſt toute entiere aux devoirs de notre état, ſe partage au dehors pour remplir avec un zele égal ceux de la ſociété commune; accoutumés à ſentir vivement, nous apprécions mieux que le vulgaire les objets dignes de notre hommage, & le beau ſexe, qui n'a pu participer à nos myſteres, eſt payé avec uſure, lorſqu'ils ſont finis, d'une privation dont nous avons été les premieres victimes : ſon ſouvenir flatteur tient place dans nos cérémonies, & jamais un banquet ne s'acheve ſans célébrer, par des

nombres peut-être plus présomptueux que possibles, les graces, les charmes & la santé des sœurs aux pieds desquelles chacun de nous reporte un hommage légitime, dont il voudroit réitérer l'offrande en raison cubique de nos calculs les plus étendus. L'astre de l'amitié pâlit un temps le flambeau de l'amour, mais sans jamais l'éteindre ; & j'assurerois presque que la liqueur de l'amant d'Ariane, est un philosophe de plus pour tracer sur les lambris des alcoves de la volupté, les chiffres radieux des Maçons zélés, que l'un ou l'autre des deux freres introduisent dans leur temple. Le nôtre, mes chers Freres, est l'asile de l'innocence, nous quittons le sanctuaire pour passer dans le parvis à des banquets délicieux, où la frugalité & la prudence tempérent ce que le goût pourroit avoir de trop impétueux & de trop libre. Un exercice agréable y cadence avec méthode, les libations que nous faisons, & la maniere de célébrer les santés qui sont cheres à l'ordre, acquiert un mérite de plus par l'ensemble qui y regne, & le concert

d'applaudiſſements par lequel nous exprimons nos ſouhaits & notre joie. Les noms que nous employons pour caractériſer les meubles du feſtin, tiennent aux attributs militaires, parce que nulle claſſe dans l'orde civil n'eſt plus faite pour la précifion des temps, que celle d'une milice bien diſciplinée & bien conduite; le monarque a nos premiers vœux, le chef de l'ordre en France occupe le ſecond rang; nos maîtres, nos freres, nos amis, nos ſœurs, nous feroient épuiſer le cellier le plus abondant, ſi nous oſions meſurer nos forces à l'envie que nous avons de leur marquer l'intérêt le plus tendre; mais l'ivreſſe, ſuite funeſte des excès, eſt en horreur chez les Maçons, la crapule ne s'aſſied jamais à côté de la vertu, la décence ſeule a droit de remplir ſa coupe, les regrets ſont exilés, les Maçons ne les appréhendent jamais; adroits à lacer les guirlandes, les roſes du plaiſir avec les lys de la ſageſſe, nous ne dégénérons jamais; nos principes ſe retrouvent par tout, au fort du travail, au ſein des fêtes, au foyer des jeux,

le feu de l'amitié eſt le ſeul qui nous échauffe ; nous voyons la joie ; nous la ſaiſiſſons, mais nous voyons ſes bornes, nous ſavons les reſpecter : qu'il n'en ſoit jamais, mes freres nouveaux reçus, à votre zele, pour notre reſpectable aſſociation, nous n'en mettrons jamais aux ſentiments que vous devez attendre de notre part, & que je ſuis flatté de vous garantir. *Vivant, vivant, vivant.*





Idée générale de la Maçonnerie, considérée ſous un point de vue philoſophique, & déjà déſignée par pluſieurs anciens, ſous le nom de LA SOCIÉTÉ DES PHILOSOPHES INCONNUS.

LA théorie des vérités hermétiques a donné naiſſance à pluſieurs grades maçonniques, indiqués ſous les noms d'adepte, phénix, ſublime philoſophie, &c. Un examen ſérieux de tous les objets de détail morcelé dans les diverſes pratiques des Francs-Maçons, l'expoſé de la plupart de leurs emblêmes, & particuliérement de celui de l'Etoile flamboyante dont ils ſemblent faire tant de cas, pouvoit peut-être légitimer l'opinion que la ſcience d'Hermès ſoit l'origine & le but de la confédération vulgairement appellée Franche-Maçonnerie. La marche des premiers grades, la forme des loges, la diſtribution intérieure du temple, les calculs myſtérieux,

les vœux de l'aſſociation, les réglements généraux de l'ordre, la pratique de la vertu, & le ſecret ſi fort recommandé, concourent à faire ſoupçonner que les premiers hommes qui s'aſſemblerent ſous le prétexte de rebâtir le temple de Salomon, méditoient une œuvre plus analogue à la ſageſſe & à l'habileté de ce pieux monarque ſi verſé dans les combinaiſons occultes de la nature. Peut-être la ſociété des Maçons, qui s'eſt ſi prodigieuſement accrue, gagneroit-elle à juſtifier aux yeux du public cette idée qui lui ſeroit avantageuſe, & l'on eſtimeroit beaucoup plus des hommes que l'on ſauroit appliqués à des ſpéculations ſavantes, fuſſent-elles même fauſſes, que de les voir, comme ils le ſont en apparence, livrés à des cérémonies burleſques & découſues, qui n'annoncent aucun objet fixe, & font regarder les loges plutôt comme une aſſemblée de gens oiſifs, ou bizarrement joyeux, que comme un laboratoire reſpectable de citoyens utiles dévoués à la recherche des tréſors les plus conſolants pour l'humanité. On ne

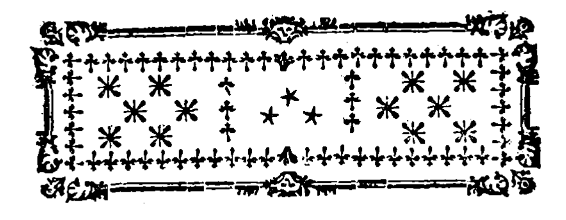
s'eſt point propoſé dans cet ouvrage de fixer inviolablement à cet égard les doutes raiſonnables du public, il ſuffit d'offrir un canevas à ſes méditations, & on va le lui procurer en mettant ſous ſes yeux la premiere partie des modes & connoiſſances qui font le point d'appui de la ſociété des *Philoſophes inconnus*, diviſée en trois grades capitaux, comme celle des Maçons; ſavoir, apprenti, compagnon & profès ou philoſophe. Il n'eſt ici queſtion que de l'apprenti, dont on joint le tableau & l'inſtruction, ou le catéchiſme de la maniere la plus étendue: ſi cet eſſai eſt accueilli, il ſera facile de ſuppléer aux curieux, par un volume détaché, les deux autres parties qui completent cette branche que j'oſerois preſque nommer le tronc, l'arbre eſſentiel de la maçonnerie.

Il y auroit trop d'amour-propre à citer ici ſon jugement particulier ſur cet objet: convaincu intimèment de la poſſibilité du grand œuvre, je ne dois point alléguer mes opinions, & je verrai volontiers venir ſur celle du public ou des amateurs à cet

égard. Pour mettre ce petit morceau à la porté de tout le monde, je l'ai dégagé autant qu'il est possible, des formes maçonniques, des questions qui ont un rapport direct aux formules de l'ordre, ménageant ainsi la délicate discrétion de mes freres, je n'ôte pas cependant au connoisseur profane, les moyens de promener son imagination sur tous les préceptes ou documents qui ressortissent à la *science*, & j'ambitionnerois singuliérement que quelqu'un, Maçon ou *non*, m'ouvrît d'autres idées, m'éclairât davantage, ou fortifiât mes principes. Les statuts des Philosophes, que Jean-Joachim d'Estingrel avoit déjà publié lui-même, sont trop relatifs à ceux des Maçons qui semblent calqués sur ceux-ci, pour avoir négligé de les rappeller en cette occasion, & j'ai cru devoir leur accorder la premiere place.



STATUTS



STATUTS
DES
PHILOSOPHES
INCONNUS.



ARTICLE PREMIER.

Les Associés peuvent être de tout pays.

CETTE compagnie ne doit pas être bornée par une contrée, une nation, un royaume, une province, en un mot, par un lieu particulier; mais elle doit se répandre par toute la terre habitable qu'une religion sainte éclaire, où la vertu est connue, où la raison est suivie : car

un bien univerſel ne doit pas être renfermé dans un petit lieu reſſerré ; au contraire, il doit être porté par tout où il ſe rencontre des ſujets propres à le recevoir.

Art. II. *Diviſions en corps particuliers.* Pour qu'il n'arrive pas de confuſion dans une ſi vaſte étendue de pays, nous avons trouvé bon de diviſer toute la compagnie en compagnies ou aſſemblées, & que ces corps particuliers ſoient tellement diſtribués, que chacun ait ſon lieu marqué, & ſa province déterminée. Par exemple, que chaque colonie ſe renferme dans un empire où il n'y ait qu'un ſeul chef; que chaque aſſemblée ſe borne à une ſeule province, & ne s'étende pas plus loin qu'un canton de pays limité. Si donc il arrive qu'il ſe préſente une perſonne pour être aſſocié avec nous, qui ne ſoit pas d'un pays ſtable, & que l'on connoiſſe ; qu'on l'oblige d'en choiſir un où il établiſſe ſon domicile, de peur qu'il ne ſe trouve en même temps attaché à deux colonies ou aſſemblées.

Art. III. *Le nombre des aſſociés.* Pour

ce qui eſt du nombre des aſſociés dans chaque colonie ou aſſemblée, il n'eſt ni facile ni utile de le preſcrire par les raiſons ci-après : la Providence y pourvoira, puiſqu'en effet c'eſt uniquement la gloire, le ſervice de Dieu, celui du prince & de l'état, qu'on s'eſt propoſé pour but dans toute cette inſtitution. Ce qu'on peut dire en général, c'eſt qu'il s'en faut rapporter là deſſus à la prudence de ceux qui aſſocieront, leſquels, ſelon le temps, le lieu & les néceſſités préſentes admettront plus ou moins de perſonnes dans leur corps. Ils ſe ſouviendront ſeulement que la véritable philoſophie ne s'accorde guere avec une multitude de perſonnes, & qu'ainſi il ſera toujours plus sûr de ſe retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque colonie, ou aſſemblée, aura chez lui le catalogue de tous les aſſociés, dans lequel ſeront les noms & le pays de ceux de ſon corps, avec l'ordre de leur réception pour les raiſons que nous dirons tantôt.

ART. IV. *Gens de toute condition &*

religion peuvent être admis. Il n'eſt aucunement néceſſaire que ceux que l'on recevra dans la compagnie ſoient tous d'une même condition, profeſſion ou religion. Il ſera requis en eux qu'ils ſoient au moins convaincus des myſteres ſaints de la religion chrétienne, qu'ils aiment la vertu, & qu'ils aient l'eſprit propre pour la philoſophie, de maniere que l'athée & l'idolâtre ne puiſſent être admis : ſeulement par une exception fondée ſur le reſpect pour la loi ancienne, le Juif pourra, quoique rarement, y participer, pourvu qu'il ſoit doué d'ailleurs des qualités d'un honnête homme; ainſi donc on aura aucun égard à l'extraction des perſonnes : car n'ayant point d'autre fin que d'aider les pauvres de la république chrétienne, & de donner du ſoulagement à tous les affligés du genre humain, en quelque lieu & de quelque condition qu'ils ſoient; les aſſociés d'une médiocre naiſſance y pourront auſſi bien réuſſir, que ceux d'une qualité plus relevée. Ce ſeroit donc au détriment de l'humanité qu'on les banniroit de notre

corps, vu principalement que ces ſortes de perſonnes ſont d'ordinaire plus portées à pratiquer les vertus morales que celles qui ſont le plus conſtituées en dignité. Le mélange de religions & de cultes ne peut en attaquer aucune, ni nuire à la véritable, ni élever conteſtation ou fomenter ſchiſme, par la loi qui ſera impoſée de ne jamais converſer ſur des matieres de ce genre, & n'étant pas au ſurplus probable que le grand Architecte accorde à des hommes quelconques la faveur de conduire à une heureuſe fin le grand ouvrage, dont notre philoſophie découvre les principes, s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes ſortes de mauvaiſes intentions : cependant l'ordre n'éclairera véritablement ſur les myſteres des philoſophes que ceux qui ceſſeront d'être aveugles ſur les myſteres de la foi.

ART. V. *On admettra difficilement les religieux.* Quoiqu'il ſoit indifférent, comme je viens de le dire, de quelle condition ſoient les aſſociés, il eſt à ſouhaiter pourtant qu'on n'en prenne point ou peu

parmi les religieux ou gens engagés dans des vœux monaſtiques, principalement de ces ordres qu'on appelle mendiants, ſi ce n'eſt dans une extrême diſette d'autres ſujets propres à notre inſtitut. Que la même loi ſoit pour les eſclaves, & toutes perſonnes qui ſont comme conſacrées aux ſervices & aux volontés des grands; car la philoſophie demande des perſonnes libres, maîtres d'elles mêmes, qui puiſſent travailler quand il leur plaira, & qui, ſans aucun empêchement, puiſſent employer leur temps & leurs biens pour enrichir la philoſophie de leur nouvelles découvertes.

ART. VI. *Rarement les ſouverains.* Or, entre les perſonnes libres les moins propres à cette ſorte de vacation, ce ſont les rois, les princes & autres ſouverains. On doit juger de même ſous un autre regard de certaines petites gens que la naiſſance a mis, à la vérité, un peu au deſſus du commun, mais que la fortune laiſſe dans un rang inférieur; car, ni les uns, ni les autres ne nous ſont guere propres, à moins que certaines vertus

distinguées, qui brillent dans toute leur conduite, tant en public qu'en particulier, ne les sauvent de cette exception. La raison de cela, c'est qu'il ne se peut guere faire que l'ambition ne soit la passion dominante de ces sortes d'états : or, par-tout où ce malheureux principe a lieu, on n'y agit plus par les motifs d'une charité & d'une affection générale pour le genre humain.

ART. VII. *Que l'on regarde sur-tout aux mœurs.* En général, que personne de quelqu'état ou condition qu'il puisse être, ne prétende point entrer dans cette compagnie, s'il n'est véritablement homme de bien; il seroit fort à souhaiter, comme il a été dit, qu'il fît profession du christianisme, & qu'il en pratiquât les vertus; qu'il eût une foi scrupuleuse, une ferme espérance, une ardente charité. Ce sont les trois principales colonnes de tout édifice solide; que ce fût un homme de bon commerce, honnête dans les conversations, égal dans l'adversité & dans la prospérité; enfin, dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination, de

peur que les perſonnes par leſquelles on prétendroit aider au bonheur des autres, ne ſerviſſent elles-mêmes à leur perte. Qu'on ſe garde par deſſus toute choſe de gens adonnés au vin ou aux femmes; car Harpocrates lui-même garderoit-il ſa liberté parmi les verres? Et quand ce ſeroit Hermès, ſeroit-il ſage au milieu des femmes? Or, quel déſordre, que ce qui doit faire la récompenſe de la plus haute vertu, devînt le prix d'une infame débauche.

ART. VIII. *Que ce ſoit gens qui aient de la curioſité naturelle.* Ce n'eſt pas aſſez que les mœurs ſoient irréprochables, il faut en outre dans nos proſélytes un véritable déſir de pénétrer dans les ſecrets de la chimie, & une curioſité qui paroiſſe venir du fond de l'ame; de ſavoir, non pas les fauſſes recettes des charlatans, mais les admirables opérations de la ſcience hermétique, de peur qu'ils ne viennent peu-à-peu à mépriſer un art, dont ils ne peuvent pas tout-à-coup connoître l'excellence. Ceci après tout ne doit pas s'entendre de cette maniere,

que dès qu'un homme est curieux, & autant que le sont la plupart des Alchimistes, il soit aussitôt censé avoir ce qu'il faut pour être aggrégé parmi nous ; jamais la curiosité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes, donnent dans les opérations d'une chimie sophistique ; d'ailleurs, il n'en fût jamais de plus incapables & de plus indignes d'entrer dans le sanctuaire de nos vérités.

ART. IX. *Le silence, condition essentielle.* Pour conclusion, qu'à toutes bonnes qualités on joigne un silence incorruptible, & égal à celui qu'Harpocrates savoit si bien garder ; car, si un homme ne sait se taire, & ne parler que quand il faut, jamais il n'aura le caractere d'un véritable & parfait philosophe.

ART. X. *Maniere de recevoir.* Quiconque une fois aura été admis au nombre de nos élus, il pourra lui-même à son tour en recevoir d'autres, & alors il deviendra leur patron. Qu'il garde, dans le choix qu'il en doit faire, les regles précédentes, & qu'il ne fasse rien sans

que le patron, par lequel il avoit été lui-même aggrégé, en soit averti, & sans qu'il y consente.

Art. XI. *Formulaire de réception.* Si donc quelqu'un, attiré par la réputation que s'acquerra cette compagnie, souhaitoit d'y être admis, & si, pour cet effet, il s'attachoit à quelqu'un de ceux qu'il soupçonneroit en être, celui-ci commencera par observer diligemment les mœurs & l'esprit de son postulant, & le tiendra durant quelque temps en suspens, sans l'assurer de rien, jusqu'à ce qu'il ait eu des preuves suffisantes de sa capacité, si ce n'est que sa réputation fût bien établie, qu'on n'eût aucun lieu de douter de sa vertu, & des autres qualités qui lui sont requises. En ce cas, l'associé proposera la chose à celui qui lui avoit à lui-même servi de patron; il lui exposera nettement, sans déguisement & sans faveur, ce qu'il aura reconnu de bien & de mal, dans celui qui demande; mais en lui cachant en même temps sa personne, sa famille, son nom propre, à moins que le postulant n'y

confente, & que même il ne vienne à le demander inftamment, inftruit qu'il aura été de la défenfe expreffe, qu'on a fans cela de le nommer dans la fociété; car c'eft une des conftitutions des plus fages de la compagnie, que tous ceux qui en feront, non-feulement foient inconnus aux étrangers, mais qu'ils ne fe connoiffent pas même entr'eux, d'où leur eft venu le nom de *philofophes inconnus*. En effet, s'ils en ufent de la forte, il arrivera que tous fe préferveront plus facilement des embûches & des pieges qu'on a coutume de dreffer aux véritables philofophes, & particuliérement à ceux qui auroient fait la pierre, lefquels, fans cette précaution, deviendroient peut-être, par l'inftinct du démon, en proie à leurs propres amis, & toute la fociété courroit rifque de fe voir ruinée en peu de temps; mais au contraire, en prenant ces mefures, quand il fe trouveroit parmi elle quelque traître, ou quelqu'un, qui, fans qu'il y eût de fa faute, fût affez malheureux pour avoir été découvert: comme les autres,

qui, par prudence font demeurés inconnus, ne pourront être déférés, ni accufés, ils ne pourront auffi avoir part au malheur de leur affocié, & continueront fans crainte leurs études & leurs exercices. Que fi après ces avis quelqu'un eft affez imprudent que de fe faire connoître, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même, s'il s'en trouve mal dans la fuite.

ART. XII. *Devoirs des patrons.* Afin que l'ancien patron, qui eft follicité par le patron futur de donner fon confentement pour l'immatriculation de fon nouveau profélyte, ne le faffe pas à la légere, il doit auparavant faire plufieurs queftions à l'affocié, qui lui en parle, & même, pour peu qu'il puiffe douter de fa fincérité, l'obliget par ferment de lui promettre de dire les chofes comme elles font. Qu'après cela on propofe la chofe à l'affemblée; c'eft-à-dire, à ceux de fes affociés qui lui feront connus, & qu'on fuive leurs avis là-deffus.

ART. XIII. *Privilege des chefs.* Le chef,

ou le plus ancien d'une colonie, sera dispensé de la loi susdite, aussi bien que de plusieurs autres choses de la même nature. Si cependant il arrivoit que le nombre des associés venant à diminuer, on fût obligé de ne plus faire qu'une assemblée de toute la colonie; alors le chef général perdra son privilege, en quoi l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Après sa mort aussi personne ne lui succédera, jusqu'à ce que la multitude des associés ait obligé de les subdiviser en plusieurs assemblées.

ART. XIV. *Réception.* Tout cela fait, & le consentement donné en ladite forme, le nouveau postulant sera reçu en la maniere que je vais dire.

Premiérement, on invoquera les lumieres de l'Eternel, en faisant célébrer à cette intention une fonction publique, religieuse & solemnelle, en un endroit consacré, suivant que le lieu & la religion de celui que l'on doit recevoir le permettent. Si la chose ne se peut faire en ce temps, qu'on la differe à un autre, selon qu'en ordonnera celui qui reçoit.

Ensuite, celui qu'on va recevoir promettra de garder inviolablement les statuts susdits, & sur toutes choses, qu'il s'engage à un secret inviolable, de quelque maniere que les choses puissent tourner, & quelqu'événement bon ou mauvais, qu'il en puisse arriver.

De plus, il promettra de conserver la fidélité aux loix & au souverain, également envers ses nouveaux freres associés; jurant d'aimer toujours tous ceux qu'il viendra à connoître tels, comme ses propres freres. Qu'enfin, s'il se voit jamais en possession de la pierre, il s'engagera, même par serment, si son patron l'exige ainsi, (sur quoi, comme dans toutes les autres loix de la réception, il faudra avoir égard à la qualité & au mérite de ceux qu'on recevra) qu'il en usera selon que le prescrivent les constitutions de la compagnie. Après cela, celui qui lui aura servi de patron, en recevant ses promesses, lui fera les siennes à son tour au nom de toute la société & de ses associés : il l'assurera de leur amitié, de leur fidélité, de leur

protection, & qu'ils garderont en sa faveur tous les statuts, comme il vient de promettre de les garder à leur égard; ce qui étant fini, il lui dira tout bas & à l'oreille les mots de l'ordre, & puis en langage des sages, le nom de la *Magnésie*; c'est-à-dire, de la vraie & unique matiere de laquelle se fait la pierre des philosophes. Il sera néanmoins plus à propos de lui en donner auparavant quelque description énigmatique, afin de l'engager adroitement de le déchifirer de lui-même; que s'il reconnoît qu'il désespere d'en venir à bout, le patron lui donnera courage, en lui aidant peu-à-peu, mais de telle maniere néanmoins, que ce soit de lui-même qu'il découvre le mystere.

ART. XV. *Du nom de l'associé.* Le nouveau frere associé prendra un nom cabalistique, &, si faire se peut commodément, tiré par anagramme de son propre nom, ou des noms de quelqu'un des anciens philosophes; il le déclarera à son patron, afin qu'il l'inscrive au plutôt dans le catalogue ou journal de

la ſociété ; ce qui ſera fait par quelqu'un des anciens, qui prendra ſoin de le faire ſavoir, tant au chef général de chaque colonie, qu'au chef particulier de chaque aſſemblée.

Art. XVI. *De l'écrit que le nouveau frere doit à ſon patron.* Outre ce qui a été dit, ſi le patron juge qu'il ſoit expédient, il exigera, pour engager plus étroitement le nouvel aſſocié, une cédule écrite de ſa main, & ſouſcrite de ſon nom cabaliſtique, qui fera foi de la maniere dont les choſes ſe ſont paſſées, & du ſerment qu'il a fait ; réciproquement le nouveau frere aſſocié pourra auſſi obliger ſon patron de lui donner pour valoir comme certificat, ſon ſigne & nom cabaliſte au bas d'un des exemplaires de ces ſtatuts, par lequel il témoignera à tous ceux de la compagnie qu'il l'a aſſocié dans leur nombre.

Art. XVII. *Ecrits néceſſaires que le nouvel aſſocié doit recevoir.* Quand le temps le permettra, on donnera la liberté au nouveau frere de tranſcrire les préſents ſtatuts, auſſi bien que le tableau

des ſignes & caracteres cabaliſtiques, qui ſervent à l'art, avec ſon interprétation, afin que quand par haſard il ſe rencontrera avec quelqu'un de la compagnie, il puiſſe le reconnoître & en être reconnu, en ſe faiſant les interrogations mutuelles ſur l'explication de ces caracteres. Enfin, il pourra prendre auſſi la liſte des noms cabaliſtiques des aggrégés, que ſon patron lui communiquera en lui cachant leurs noms propres, s'il les ſavoit.

Pour ce qui eſt de nos autres écrits particuliers que le patron pourroit avoir chez lui, ou à ſa diſpoſition par tout autre moyen, il ſera encore obligé de les faire voir & procurer à ſon nouveau frere, ou tous à la fois, ou par partie, ſelon qu'il le pourra, & jugera à propos; ſans jamais cependant y mêler rien de faux ou qui ſoit contraire à notre doctrine; car un philoſophe peut bien diſſimuler pour un temps, mais il ne lui eſt jamais permis de tromper. Le patron ne ſera point tenu de faire ces ſortes de communications ou plus amplement ou

plus vîte qu'il ne voudra ; davantage, il ne pourra même rien communiquer qu'il n'ait perçu du nouveau frere la taxe du tribut imposé pour entrer à la masse commune de la compaguie, & qu'il ne l'ait d'ailleurs éprouvé sur tous les points, & reconnu exact observateur des statuts, de peur que ce nouvel aggrégé ne vienne à se séparer du corps & découvrir des mysteres qui doivent être particuliers & cachés. Quant aux lumieres qu'un chacun aura puisé d'ailleurs, il lui sera libre ou de le cacher, ou d'en faire part à son choix.

ART. XVIII. *Devoirs du nouvel associé.* Il reste présentement à exhorter le nouvel associé de s'appliquer avec soin, soit à la lecture de nos livres, & de ceux des autres philosophes approuvés, ou seul en particulier ou en compagnie de quelqu'un de ses confreres ; soit à mettre lui-même la main à la pratique, sans laquelle toute la spéculation est incertaine.

Qu'il se donne garde sur-tout de l'ennui qui accompagne la longueur du travail,

& qu'une impatience d'avoir une chose qu'il attend depuis si long-temps, ne le prenne point. Il doit se consoler sur ce que tous les freres associés travaillent pour lui, comme lui-même doit aussi travailler pour eux, sans quoi il n'auroit point de part à leur découverte; fondé sur ce que le repos & la science parfaite sont la fin & la récompense du travail, comme la gloire l'est des combats quand le ciel veut bien nous être propice; & sur ce qu'enfin la paresse & la lâcheté ne sont suivies que d'ignorance & d'erreurs.

ART. XIX. *Anniversaire de la réception.* Tous les ans, à jour pareil de sa réception, à moins que l'on ne soit convenu d'un jour commun pour tous, chaque associé, s'il est catholique Romain, offrira à Dieu le saint sacrifice, en actions de graces & pour obtenir de l'Eternel le don de science & de lumieres. Tout chrétien en général ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être, fera la même chose à sa maniere : que si on s'oublioit pourtant de le faire, on ne doit pas en avoir de scrupule; car ce

réglement n'eſt que de conſeil & non pas de précepte.

ART. XX. *Qu'on ne ſe mêle point de ſophiſtications.* Qu'on s'abſtienne de toutes opérations ſophiſtiques ſur les métaux de quelques eſpeces qu'elles puiſſent être. Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les charlatans & donneurs de recettes ; car il n'y a rien de plus indigne d'un philoſophe chrétien qui recherche la vérité, & qui veut aider ſes freres, que de faire profeſſion d'un art qui ne va qu'à tromper.

ART. XXI. *On peut travailler à la chimie commune.* Il ſera permis à ceux qui n'ont point encore l'expérience des choſes qui ſe font par le feu, & qui ignorent par conſéquent l'art de diſtiller, de s'occuper à faire ces opérations ſur les minéraux, les végétaux & les animaux, & d'entreprendre même de purger les métaux, puiſque c'eſt une choſe qui nous eſt quelquefois néceſſaire ; mais que jamais on ne ſe méle de les allier les uns aux autres, encore moins de ſe ſervir de cet alliage ; parce que

c'eſt choſe mauvaiſe, & que nous défendons principalement à nos freres & aſſociés.

ART. XXII. *On peut détromper ceux qui ſeroient dans une mauvaiſe voie.* On pourra quelquefois aller dans les laboratoires de la chimie vulgaire, pourvu que ceux qui y travaillent ne ſoient pas en mauvaiſe réputation ; comme auſſi ſe trouver dans les aſſemblées de ces mêmes gens, raiſonner avec eux, & ſi l'on juge qu'ils ſoient dans l'erreur, s'efforcer de la leur faire appercevoir, au moins par des arguments négatifs tirés de nos écrits ; & le tout, s'il ſe peut, par un pur eſprit de charité, & avec modeſtie, afin qu'il ne ſe faſſe plus de folles dépenſes ; mais en ces occaſions, qu'on ſe ſouvienne de ne point trop parler ; car il ſuffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le précipice, & de le remettre dans le bon chemin ; on n'eſt pas obligé de lui ſervir de guide dans la ſuite : loin de cela, ce ſeroit quelquefois mal faire, ſur-tout ſi l'on reconnoît que la lumiere de l'eſprit lui manque, & qu'il ne fait pas de cas de la vertu.

ART. XXIII. *On peut donner envie d'entrer dans la société.* Que si entre ceux qui se mêlent de la chimie, il se trouve quelque honnête homme, qui ait de la réputation, qui aime la sagesse & la probité, & qui s'attache à la science hermétique, par curiosité & non par avarice; il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choses qui se pratiquent dans notre société & des mœurs de nos plus illustres associés; afin que si quelqu'un étoit appellé du ciel & destiné pour cet emploi, il lui pût par telle occasion venir en pensée de se faire des nôtres, & remplir sa destinée. Dans ces entretiens, cependant, on ne se déclarera point associé, jusqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette personne les qualités dont nous avons parlé, & qu'on ait pris avis & consentement de son patron; car autrement ce seroit risquer de perdre le titre de philosophe inconnu; ce qui est contre nos statuts.

ART. XXIV. *Se voir de temps en temps.* Ceux des confreres qui se connoîtront, de quelque maniere que cela puisse être,

& de quelque colonie ou assemblée qu'ils soient, pourront se joindre & réunir ensemble, pour conférer, quand & autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours & lieux assignés. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la société : on y parlera des lectures particulieres qu'on aura faites, de ses méditations & opérations, afin d'apprendre les uns des autres, tant en cette matiere qu'en toute autre science. Le tout sera suivi, autant que faire se pourra, d'un repas en commun, à condition que rien ne s'y passera contre la sobriété, & que, vivant ensemble, soit dans les auberges, ou autres lieux où ils prendront leurs banquets, ils y laisseront toujours une grande estime d'eux & de leur conduite : or, quoique ces assemblées puissent être d'une grande utilité, on n'en impose cependant aucune obligation.

ART. XXV. *S'entretenir par lettres.* Il sera aussi permis d'avoir commerce par lettres les uns avec les autres, à la maniere ordinaire ; pourvu que jamais on n'y mette par écrit le nom & la nature,

de la chose essentielle qui doit être cachée. Les associés ne souscriront point ces lettres autrement que par leurs noms cabalistiques ; pour le dessus il faudra y mettre le même, & ensuite ajouter une enveloppe sur laquelle on écrira l'adresse, en se servant du nom propre de celui à qui l'on écrit. Si l'on craint que ces lettres soient interceptées, on se servira de chiffres, ou de caracteres hiéroglyphiques, ou de mots allégoriques. Ce commerce de lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des associés qui seroient dans les lieux les plus éloignés du monde, en se servant pour cela de leurs patrons, jusqu'à ce qu'on ait reçu les éclaircissements dont on peut avoir besoin, sur les difficultés qui naissent dans nos recherches philosophiques.

ART. XXVI. *Maniere de s'entrecorriger.* Si l'on vient à remarquer que quelqu'un des associés ne garde pas les regles que nous venons de prescrire, ou que ses mœurs ne soient pas aussi irréprochables que nous le souhaitons, le premier associé, & sur tout son patron, l'avertira

avec

avec modestie & charité ; & celui qui sera ainsi averti, sera obligé d'écouter ces avis de bonne grace & avec beaucoup de docilité : s'il n'en use pas ainsi, il ne faut pas tout d'un coup lui interdire tout commerce avec les autres ; mais seulement on le dénoncera à tous les freres que l'on connoîtra de son assemblée ou colonie, afin qu'à l'avenir on soit sur la réserve avec lui, & qu'on n'ait pas la même ouverture qu'auparavant. Il faut néanmoins s'y conduire avec sagesse, de peur que venant à s'appercevoir qu'on le veut bannir, il ne nuise aux autres : mais que jamais on ne lui fasse part de la pierre.

ART. XXVII. *Celui qui aura fait l'œuvre en donnera avis.* Si quelqu'un des freres est assez heureux pour conduire l'œuvre à sa perfection, d'abord il en donnera avis, non pas de la maniere que nous avons prescrit les lettres ci-dessus, mais par une lettre sans jour & sans date, & s'il se peut, écrire d'une main déguisée qu'il adressera à tous les chefs & anciens des colonies, afin que ceux qui ne pour-

ront voir cet aſſocié fortuné, ſoient excités par l'eſpérance d'un bonheur ſemblable, & animés par-là à ne pas ſe dégoûter du travail qu'ils auront entrepris. Il ſera libre à celui qui poſſédera ce grand tréſor, de choiſir parmi les aſſociés, tant connus, qu'inconnus, ceux auxquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert : autrement il ſe verroit obligé de le donner à tous, même à ceux auxquels la ſociété n'a point encore l'obligation ; en quoi il s'expoſeroit, ainſi que toute la compagnie, à de très-grands périls.

Art. XXVIII. *Il en ſera part à ceux qui le viendront trouver.* On obligera ſurtout cet heureux aſſocié par un décret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à ſon propre patron, à moins qu'il n'en ſoit indigne, enſuite à tous les autres confreres connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pouvu qu'ils faſſent connoître qu'ils ont gardé exactement tous les réglements ; qu'ils ont travaillé ſans relâche ; qu'ils ſont gens ſecrets, & incapables de faire

jamais aucun mauvais uſage de la grace qu'on leur accordera. En effet, comme il ſeroit injuſte que chacun conſpirât à l'utilité publique, ſi chaque particulier n'en marquoit en temps & lieu ſa reconnoiſſance; auſſi ſeroit-il tout-à-fait déraiſonnable de rendre participants d'un ſi grand bonheur les traîtres, les lâches, & ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre.

ART. XXIX. *Maniere de faire cette communication.* La méthode pour communiquer ce ſecret, ſera laiſſée entiérement à la diſpoſition de celui qui le poſſede; de ſorte qu'il lui ſera libre, ou de donner une petite portion de la poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement ſon procédé, ou ſeulement d'aider par ſes conſeils ceux de ſes compagnons qu'il ſaura travailler à la faire. Le plus expédient ſera de ſe ſervir de cette derniere méthode; afin qu'autant qu'il ſe pourra, chacun ne ſoit redevable qu'à lui-même, & à ſa propre induſtrie, d'un ſi grand tréſor. Quant à ceux qui, par une ſemblable voie, s'en trouveroient enrichis,

ils n'auront pas le pouvoir d'en uſer de la ſorte à l'égard de leurs autres confreres, non pas même de leur propre patron, s'ils n'en ont du moins demandé la permiſſion auparavant à celui de qui ils auront été inſtruits; car le ſecret eſt la moindre reconnoiſſance qu'ils lui doivent, & celui-ci même ne le permettra pas aiſément, mais ſeulement à ceux qu'il en trouvera dignes.

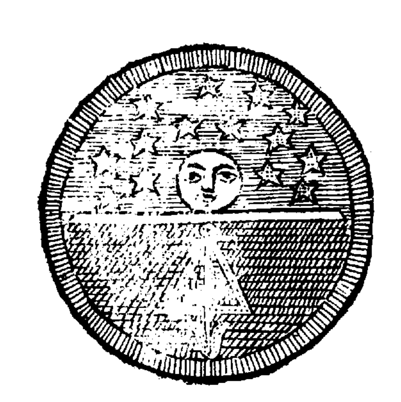
Art. XXX. *De l'emploi qui en doit être fait.* Enfin, l'uſage & l'emploi d'un ſi précieux tréſor doit être réglé de la maniere qui ſuit, un tiers ſera conſacré à l'Eternel à bâtir de nouvelles égliſes, à réparer les anciennes, à faire des fondations publiques, & autres œuvres pies. Un autre tiers ſera diſtribué aux pauvres, aux perſonnes opprimées & aux affligées de quelque maniere qu'elles le ſoient; enfin, la derniere partie reſtera au poſſeſſeur, de laquelle il pourra faire ſes libéralités, en aider ſes parents & ſes amis, mais de telle ſorte qu'il ne contribue point à nourrir leur ambition, mais ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire

pour qu'ils glorifient le grand Architecte de l'univers, qu'ils le servent, & leur patrie, & qu'ils fassent en paix leur salut. Qu'on se souvienne que dans un soudain changement de fortune, rarement on sait garder de la modération; & même que jusque dans les aumônes qu'on fait aux pauvres, si on ne les fait que par vanité, l'on peut trouver occasion de se perdre.

Fin des statuts & regles de la société cabalistique des Philosophes inconnus.

N. B. Il seroit très-facile, en rapprochant chacun des articles de cette confédération avec ceux qui sont contenus aux réglemens généraux de la Franc-Maçonnerie, de faire voir la parité la plus suivie; & de prouver qu'en effet, comme il a été dit, les statuts des Maçons semblent avoir été calqués sur ceux des Philosophes, d'où l'on concluroit avec assez de vraisemblance, que le but physique est peut-être l'objet essentiel de notre association premiere; mais cette vérité est une de

celles qu'il faut ſeulement laiſſer appercevoir au lecteur ſans préjugé ; auſſi ne ferons-nous aucuns efforts pour y donner du crédit, & nous paſſerons ſans intervalle au catéchiſme inſtructif des Philoſophes, tel qu'il a été annoncé à l'introduction.





Catéchiſme ou inſtruction pour le grade d'adepte ou apprenti Philoſophe ſublime & inconnu.

D. QUELLE eſt la premiere étude d'un Philoſophe?

R. C'eſt la recherche des opérations de la nature.

D. Quel eſt le terme de la nature?

R. Dieu, comme il en eſt le principe.

D. D'où proviennent toutes les choſes?

R De la ſeule & unique nature.

D. En combien de régions la nature eſt elle diviſée?

R. En quatre principales.

D. Quelles ſont-elles?

R. Le ſec, l'humide, le chaud, le froid, qui ſont les quatre qualités élémentaires, d'où toutes choſes dérivent.

D. En quoi ſe change la nature?

R. En mâle & femelle.

D. A quoi eſt elle comparée?

R. Au mercure.

D. Quelle idée me donnerez-vous de la nature ?

R. Elle n'eſt point viſible, quoiqu'elle agiſſe viſiblement, car ce n'eſt qu'un eſprit volatil, qui fait ſon office dans les corps, & qui eſt animé par l'*eſprit* univerſel, que nous connoiſſons en maçonnerie vulgaire, ſous le reſpectable emblême de l'*Etoile flamboyante*.

D. *Que repréſente-t-elle poſitivement ?*

R. Le ſouffle divin, le feu central & univerſel, qui vivifie tout ce qui exiſte.

D. Quelles qualités doivent avoir les ſcrutateurs de la nature ?

R. Ils doivent être tels que la nature elle-même, c'eſt-à-dire, vrais, ſimples, patients & conſtants; ce ſont les caracteres eſſentiels, qui diſtinguent les bons Maçons, & lorſque l'on inſpire déjà ces ſentiments aux candidats dans les premieres initiatlons, on les prépare d'avance à l'acquit des qualités néceſſaires pour la claſſe philoſophique.

D. Quelle attention doivent-ils avoir enſuite ?

R. Les Philoſophes doivent conſidérer exactement ſi ce qu'ils ſe propoſent eſt ſelon la nature, s'il eſt poſſible & faiſable ; car s'ils veulent faire quelque choſe comme le fait la nature, ils doivent la ſuivre en tout point.

D. Quelle route faudroit-il tenir pour opérer quelque choſe de plus excellent que la nature ne l'a fait ?

R. On doit regarder en quoi & par quoi elle s'améliore ; & on trouvera que c'eſt toujours avec ſon ſemblable : par exemple, ſi l'on veut étendre la vertu intrinſeque de quelque métal plus outre que la nature, il faut alors ſaiſir la nature métallique elle-même, & ſavoir diſtinguer le mâle & la femelle en ladite nature.

D. Où contient elle ſes ſemences ?

R. Dans les quatre éléments.

D. Avec quoi le Philoſophe peut-il produire quelque choſe ?

R. Avec le germe de ladite choſe, qui en eſt l'élixir, ou la quinteſſence beaucoup meilleure, & plus utile à l'artiſte que la nature même ; ainſi, d'abord

que le Philosophe aura obtenu cette semence ou ce germe, la nature pour le seconder sera prête à faire son devoir.

D. Qu'est ce que le germe ou la semence de chaque chose ?

R. C'est la plus accomplie & la plus parfaite décoction & digestion de la chose même, ou plutôt c'est le baume du soufre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux.

D. Qui engendre cette semence ou ce germe ?

R. Les quatre éléments, par la volonté de l'Etre suprême, & l'imagination de la nature.

D. Comment opérent les quatre éléments ?

R. Par un mouvement infatigable, & continu, chacun d'eux selon sa qualité, jetant leur semence au centre de la terre, où elle est recuite & digérée, ensuite repoussée au dehors par les loix du mouvement.

D. Qu'entendent les Philosophes par le centre de la terre ?

R. Un certain lieu vuide qu'ils conçoivent, & où rien ne peut reposer.

D. Où les quatre éléments jettent-ils & reposent-ils donc leurs qualités ou semences ?

R. Dans l'ex-centre, ou la marge & circonférence du centre, qui, après qu'il en a pris une due portion, rejette le surplus au dehors, d'ou se forment les excréments, les scories, les feux & même les pierres de la nature, de cette pierre brute, emblême du premier état maçonnique.

D. Expliquez-moi cette doctrine par un exemple ?

R. Soit donnée une table bien unie, & sur icelle, en son milieu, duement assis & posé un vase quelconque, rempli d'eau ; que dans son contour on place ensuite plusieurs choses de diverses couleurs, entr'autres qu'il y ait particuliérement du sel, en observant que chacune de ces choses soient bien divisées & mises séparément, puis après que l'on verse l'eau au milieu, on la verra couler de çà & de là : ce petit ruisseau venant à ren-

contrer la couleur rouge, prendra la teinte rouge; l'autre paſſant par le ſel, contractera de la ſalaiſon; car il eſt certain que l'eau ne change point les lieux, mais la diverſité des lieux change la nature de l'eau; de même la ſemence, jetée par les quatre éléments au centre de la terre, contracte différentes modifications; parce qu'elle paſſe par différents lieux, rameaux, canaux ou conduits; en ſorte que chaque choſe naît ſelon la diverſité des lieux, & la ſemence de la choſe parvenant à tel endroit, on rencontreroit la terre & l'eau pure, il en réſultera une choſe pure, ainſi du contraire.

D. Comment & en quelle façon les éléments engendrent-ils cette ſemence?

R. Pour bien comprendre cette doctrine, il faut noter que deux éléments ſont graves & peſants, & les deux autres légers, deux ſecs & deux humides, toutefois l'un extrêmement ſec & l'autre extrêmement humide, & en outre ſont maſculin & féminin: or, chacun d'eux

eſt très-prompt à produire choſes ſemblables à ſoi en ſa ſphere : ces quatre éléments ne repoſent jamais, mais ils agiſſent continuellement l'un & l'autre, & chacun pouſſe de ſoi & par ſoi ce qu'il a de plus ſubtil ; ils ont leur rendez-vous général au centre, & dans ce centre même de l'*Archée*, ce ſerviteur de la nature, où venant à y mêler leurs ſemences, ils les agitent & les jettent enſuite au-dehors. On pourra voir ce procédé de la nature, & le connoître beaucoup plus diſtinctement dans les grades ſublimes qui ſuivent celui-ci.

D. Quelle eſt la vraie & premiere matiere des métaux ?

R. La premiere matiere proprement dite eſt de double eſſence, ou double par elle-même ; néanmoins l'une ſans le concours de l'autre ne crée point un métal ; la premiere & la principale eſt une humidité de l'air, mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau graſſe, adhérente à chaque choſe, pour pure ou impure qu'elle ſoit.

D. Comment les Philosophes ont ils nommé cette humidité ?

R. Mercure.

D. Par qui est-il gouverné ?

R. Par les rayons du Soleil & de la Lune.

D. Quelle est la seconde matiere ?

R. C'est la chaleur de la terre, c'est-à dire, une chaleur seche que les Philosophes appellent soufre.

D. Tout le corps de la matiere se convertit-il en semence ?

R. Non, mais seulement la huit-centieme partie qui repose au centre du même corps, ainsi que l'on peut le voir dans l'exemple d'un grain de froment.

D. De quoi sert le corps de la matiere, relativement à la semence ?

R. Pour la préserver de toute excessive chaleur, froideur, humidité ou sécheresse, & généralement toute intempérie nuisible, contre lesquelles la matiere lui sert d'enveloppe.

D. L'artiste qui prétendroit réduire tout le corps de la matiere en semence,

en ſuppoſant qu'il pût y réuſſir, y trouveroit-il en effet quelqu'avantage?

R. Aucun, au contraire ſon travail alors deviendroit abſolument inutile, parce que l'on ne peut rien faire de bien, ſitôt que l'on s'écarte du procédé de la nature.

D. Que faut il donc qu'il faſſe?

R. Il faut qu'il dégage la matiere de toutes ſes impuretés : car il n'y a point de métal, ſi pur qu'il ſoit, qu'il n'ait ſes impuretés, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

D. *Comment figurons-nous dans la maçonnerie la néceſſité abſolue & préparatoire de cette dépuration ou purification.*

R. *Lors de la premiere initiation du candidat au grade d'apprenti, quand on le dépouille de tous métaux & minéraux, & que d'une façon décente on lui ôte une partie de ſes vêtements, ce qui eſt analogue aux ſuperfluités, ſurfaces ou ſcories, dont il faut dépouiller la matiere pour trouver la ſemence.*

D. À quoi le Philoſophe doit-il faire le plus d'attention ?

R. Au point de la nature, & ce point il ne doit pas le chercher dans les métaux vulgaires, parce qu'étant déjà ſortis des mains de la formatrice, il n'eſt plus en eux.

D. Quelle en eſt la raiſon préciſe ?

R. C'eſt parce que les métaux du vulgaire, principalement l'or, ſont abſolument morts, au lieu que les nôtres au contraire ſont abſolument vifs, & ont eſprit.

D. Quelle eſt la vie des métaux ?

R. Elle n'eſt autre choſe que le feu, lorſqu'ils ſont encore couchés dans leurs mines.

D. Quelle eſt leur mort ?

R. Leur mort & leur vie ſont un même principe, puiſqu'ils meurent également par le feu, mais un feu de fuſion.

D. De quelle façon les métaux ſont-ils engendrés dans les entrailles de la terre ?

R. Après que les quatre éléments ont produit leur force ou leur vertu dans le centre de la terre, & qu'ils y ont déposé leur ſemence; l'*archée* de la nature, en les diſtillant, les ſublimiſe à la ſuperficie par la chaleur & l'action d'un mouvement perpétuel.

D. Le *vent*, en ſe diſtillant par les pores de la terre, en quoi ſe réſout-il ?

R. Il ſe réſout en *eau* de laquelle naiſſent toutes choſes, & ce n'eſt plus alors qu'une vapeur humide, de laquelle vapeur ſe forme enſuite le principe principié de chaque choſe, & qui ſert de premiere matiere aux Philoſophes.

D. Quel eſt donc ce principe principié, ſervant de premiere matiere aux enfants de la ſcience dans l'œuvre philoſophique ?

R. Ce ſera cette même matiere, laquelle auſſi-tôt qu'elle eſt conçue, ne peut abſolument plus changer de forme.

D. Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, le Soleil, la Lune, &c. ont-ils chacun des ſemences différentes ?

R. Ils ont tous une même ſemence ; mais le lieu de leur naiſſance a été la cauſe de cette différence, encore bien que la nature ait bien plutôt achevé ſon œuvre en la procréation de l'argent qu'en celle de l'or, ainſi des autres.

D. Comment ſe forme l'or dans les entrailles de la terre ?

R. Quand cette vapeur que nous avons dit, eſt ſublimiſée au centre de la terre, & qu'elle paſſe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graiſſe de ſoufre adhere aux parois, alors cette vapeur que les Philoſophes ont appellé leur mercure, s'accommode & ſe joint à cette graiſſe, qu'elle ſublimiſe après avec ſoi ; & de ce mêlange réſulte une certaine onctuoſité, qui laiſſant ce nom de vapeur, prend alors celui de graiſſe, & venant puis après à ſe ſublimiſer en d'autres lieux, qui ont été nettoyés par la vapeur précédente, & auxquels la terre eſt plus ſubtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette terre, ſe joint à elle, & c'eſt alors ce qui produit l'or.

D. Comment s'engendre Saturne ?

R. Quand cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux totalement impurs & froids.

D. *Comment cette définition se trouve-t-elle au noviciat ?*

R. Par l'explication du mot Profane, qui supplée au nom de Saturne, mais que nous appliquons effectivement à tout ce qui réside en lieu impur & froid, ce qui est marqué par l'allégorie du monde, du siecle & de ses imperfections.

D. Comment désignons-nous l'œuvre & l'or ?

R. Par l'image d'un chef-d'œuvre d'architecture, dont au détail nous peignons la magnificence toute éclatante d'or & de métaux précieux.

D. Comment s'engendre Vénus ?

R. Elle s'engendre alors que la terre est pure, mais mêlée de soufre impur.

D. Quel pouvoir a cette vapeur au centre de la terre ?

R. De subtiliser toujours par son continuel progrès, tout ce qui est cru &

impur, attirant successivement avec soi ce qui est pur.

D. Quelle est la semence de la premiere matiere de toutes choses ?

R. La premiere matiere des choses, c'est-à-dire, la matiere des principes principiants, naît par la nature sans le secours d'aucune semence, c'est-à-dire, que la nature reçoit la matiere des éléments, de laquelle elle engendre ensuite la semence.

D. Quelle est donc absolument parlant la semence des choses ?

R. La semence en un corps n'est autre qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est résoute par une vapeur chaude, devient tout-à-fait inutile.

D. Comment la génération de la semence se renferme-t-elle dans le regne métallique ?

R. Par l'artifice de l'*archée*, les quatre éléments en la premiere génération de la nature, distillent au centre de la terre une vapeur d'eau pondereuse, qui est la semence des métaux, & s'appelle

mercure, non à cauſe de ſon eſſence, mais à cauſe de ſa fluidité & facile adhérence à chaque choſe.

D. Pourquoi cette vapeur eſt-elle comparée au ſoufre ?

R. A cauſe de ſa chaleur interne.

D. Que devient la ſemence, après la congellation ?

R. Elle devient l'humide radical de la matiere.

D. De quel mercure doit-on entendre que les métaux ſont compoſés ?

R. Cela s'entend abſolument du mercure des Philoſophes, & aucunement du mercure commun ou vulgaire, qui ne peut être une ſemence, ayant lui-même en ſoi ſa ſemence comme les autres métaux.

D. Que faut il donc prendre préciſément pour le ſujet de notre matiere ?

R. On doit prendre la ſemence ſeule ou grain fixe, & non pas le corps entier, qui eſt diſtingué en mâle vif, c'eſt-à-dire, ſoufre ; & femelle vive, c'eſt-à-dire, mercure.

D. Quelle opération faut il faire ensuite ?

R. On doit les conjoindre ensemble, afin qu'ils puissent former un germe, d'où ensuite ils arrivent à procréer un fruit de leur nature.

D. Qu'entend donc de faire l'artiste dans cette opération ?

R. L'artiste n'entend faire autre chose, sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais.

D. A quoi se réduit conséquemment toute la combinaison philosophique ?

R. Elle se réduit à faire d'un deux & de deux un, & rien de plus.

D. *Y a t-il dans la maçonnerie quelque analogie qui indique cette opération?*

R. Elle est suffisamment sensible à tout esprit qui voudra réfléchir, en s'arrêtant au nombre mystérieux de trois, sur lequel roule essentiellement toute la science maçonnique.

D. Où se trouve la semence & la vie des métaux & minéraux ?

R. La semence des minéraux est pro-

prement l'eau qui ſe trouve au centre & au cœur du minéral.

D. Comment la nature opere-t-elle par le ſecours de l'art ?

R. Toute ſemence, quelle qu'elle ſoit, eſt de nulle valeur, ſi par l'art ou par la nature elle n'eſt miſe en une matrice convenable, où elle reçoit ſa vie en faiſant pourrir le germe, & cauſant la congellation du point pur ou grain fixe.

D. Comment la ſemence eſt-elle enſuite nourrie & conſervée ?

R. Par la chaleur de ſon corps.

D. Que fait donc l'artiſte dans le regne minéral ?

R. Il acheve ce que la nature ne peut finir, à cauſe de la crudité de l'air, qui par ſa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la terre, mais dans ſa ſuperficie.

D. Quelle correſpondance ont les métaux entr'eux ?

R. Pour bien entendre cette correſpondance, il faut conſidérer la poſition

des planetes, & faire attention que Saturne est le plus haut de tous, auquel succede Jupiter, puis Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, & enfin la Lune. Il faut observer que les vertus des planetes ne montent pas, mais qu'elles descendent, & l'expérience nous apprend que Mars se convertit facilement en Vénus, & non pas Vénus en Mars, comme étant plus basse d'une sphere : ainsi Jupiter se transmue aisément en Mercure ; parce que Jupiter est plus haut que Mercure, celui là est le second après le firmament, celui-ci est le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut ; la Lune la plus basse : le Soleil se mêle avec tous, mais il n'est jamais amélioré par les inférieurs. On voit clairement qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil ; mais à tous ces changements, le Philosophe doit tâcher d'administrer du Soleil.

D. Quand les Philosophes parlent de l'or ou de l'argent, d'où ils extraient leur

leur matiere, entendent ils parler de l'or ou de l'argent vulgaire ?

R. Non : parce que l'or & l'argent vulgaire ſont morts, tandis que ceux des Philoſophes ſont pleins de vie.

D. *Quel eſt l'objet de la recherche des Maçons ?*

R. *C'eſt la connoiſſance de l'art de perfectionner ce que la nature a laiſſé imparfait dans le genre humain, & d'arriver au tréſor de la vraie morale.*

D. Quel eſt l'objet de là recherche des Philoſophes ?

R. C'eſt la connoiſſance de l'art de perfectionner ce que la nature a laiſſé imparfait dans le genre minéral, & d'arriver au tréſor de la pierre philoſophale.

D. Qu'eſt-ce que cette pierre ?

R. La pierre philoſophale n'eſt autre choſe que l'humide radical des éléments, parfaitement purifiés & amenés à une ſouveraine fixité, ce qui fait qu'elle opere de ſi grandes choſes pour la ſanté, la vie, réſidant uniquement dans l'humide radical.

D. En quoi consiste le secret de faire cet admirable œuvre ?

R. Ce secret consiste à savoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de nature renfermé dans le centre de l'humide radical.

D. Quelles sont les précautions qu'il faut prendre pour ne pas manquer l'œuvre ?

R. Il faut avoir grand soin d'ôter les excréments à la matiere, & ne songer qu'à avoir le noyau, ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

D. Pourquoi cette médecine guérit-elle toutes sortes de maux ?

R. Cette médecine a la vertu de guérir toutes sortes de maux, non pas à raison de ses différentes qualités, mais en tant seulement qu'elle fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remedes l'irritent par un mouvement trop violent.

D. Comment me prouverez-vous la vérité de l'art à l'égard de la teinture ?

R. Cette vérité est fondée premiére-

ment ſur ce que la poudre phyſique étant faite de la même matiere, dont ſont formés les métaux, à ſavoir, l'argent vif; elle a la faculté de ſe mêler avec eux dans la fuſion, une nature embraſſant aiſément une autre nature, qui lui eſt ſemblable; ſecondement, ſur ce que les métaux imparfaits n'étant tels, que parce que leur argent vif eſt crud, la poudre phyſique, qui eſt un argent vif mur & cuit, & proprement un pur feu, leur peut aiſément communiquer la maturité, & les tranſmuer en ſa nature, après avoir fait attraction de leur humide crud; c'eſt-à dire, de leur argent vif, qui eſt la ſeule ſubſtance qui ſe tranſmue, le reſte n'étant que des ſcories & des excréments, qui ſont rejetés dans la projection.

D. Quelle route doit ſuivre le Philoſophe pour parvenir à la connoiſſance & à l'exécution de l'œuvre phyſique?

R. La même route que le grand Architecte de l'univers employa à la création du monde, en obſervant comment le chaos fut débrouillé.

D. Quelle étoit la matiere du chaos ?

R. Ce ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances créées, qui se terminent par un terme étranger, & qui soit un véritable sujet pour recevoir les formes.

D. Donnez-moi un exemple de ce que vous venez de dire ?

R. Cet exemple peut se prendre des productions particulieres des mixtes, dont les semences commencent toujours par se résoudre en une certaine humeur, qui est le chaos particulier, duquel ensuite se tire comme par irradiation toute la forme de la plante. D'ailleurs, il faut observer que l'écriture ne fait mention en aucun endroit, que de l'eau pour sujet matériel, sur lequel l'esprit de Dieu étoit porté, & la lumiere pour forme universelle.

D. Quel avantage le Philosophe peut-il tirer de cette réflexion, & que doit-il particuliérement remarquer dans la maniere dont l'Etre suprême créa le monde ?

R. D'abord, il observera la matiere

dont le monde a été créé, il verra que de cette masse confuse, le souverain Artiste commença par faire l'extraction de la lumiere, qui dans le même instant dissipa les ténebres qui couvroient la surface de la terre, pour servir de forme universelle à la matiere. Il concevra ensuite facilement que dans la génération de tous les mixtes, il se fait une espece d'irradiation, & une séparation de la lumiere d'avec les ténebres, en quoi la nature est perpétuellement imitatrice de son créateur. Le Philosophe comprendra pareillement comme par l'action de cette lumiere se fit l'étendue, ou autrement le firmament séparateur des eaux d'avec les eaux : le ciel fut ensuite orné de corps lumineux ; mais les choses supérieures étant trop éloignées des inférieures, il fut besoin de créer la lune, comme flambeau intermédiaire entre le haut & le bas, laquelle après avoir reçu les influences célestes, les communique à la terre ; le Créateur rassemblant ensuite les eaux, fit apparoir le sec.

D. Combien y a-t-il de cieux ?

R. Il n'y en a proprement qu'un ; à ſavoir, le firmament ſéparateur des eaux d'avec les eaux ; cependant, on en admet trois. Le premier, qui eſt depuis le deſſus des nues, où les eaux raréfiées s'arrêtent, & retombent juſqu'aux étoiles fixes, & dans cet eſpace ſont les planetes & les étoiles errantes. Le ſecond, qui eſt le lieu même des étoiles fixes. Le troiſieme, qui eſt le lieu des eaux ſurcéleſtes.

D. Pourquoi la raréfaction des eaux ſe termine-t-elle au premier ciel ; & ne monte t-elle pas au delà ?

R. Parce que la nature des choſes raréfiées eſt de s'élever toujours en haut, & parceque Dieu, dans ſes loix éternelles, a aſſigné à chaque choſe ſa propre ſphere.

D. Pourquoi chaque corps céleſte tourne-t il invariablement comme autour d'un axe ſans décliner ?

R. Cela ne vient que du premier mouvement qui lui a été imprimé, de même qu'une maſſe peſante miſe en

balan, & attachée à un ſimple fil, tourneroit toujours également, ſi le mouvement étoit toujours égal.

D. Pourquoi les eaux ſupérieures ne mouillent-elles point ?

R. A cauſe de leur extrême raréfaction ; c'eſt ainſi qu'un ſavant chymiſte peut tirer plus d'avantage de la ſcience de la raréfaction, que de toute autre ?

D. De quelle matiere eſt compoſé le firmament, ou l'étendue ?

R. Le firmament eſt proprement l'air, dont la nature eſt beaucoup plus convenable à la lumiere que l'eau.

D. Après avoir ſéparé les eaux du ſec & de la terre, que fit le Créateur pour donner lieu aux générations ?

R. Il créa une lumiere particuliere deſtinée à cet office, laquel il plaça dans le feu central, & tempéra ce feu par l'humidité de l'eau & la froideur de la terre, afin de réprimer ſon action, & que ſa chaleur fût plus convenable au deſſein de ſon auteur.

D. Quelle eſt l'action de ce feu central ?

R. Il agit continuellement ſur la matiere humide qui lui eſt la plus voiſine, dont il fait élever une vapeur, qui eſt le mercure de la nature, & de la premiere matiere des trois regnes.

D. Comment ſe forme enſuite le ſoufre de la nature ?

R. Par la double action ou plutôt réaction de ce feu central, ſur la vapeur mercurielle.

D. Comment ſe fait le ſel marin ?

R. Il ſe forme par l'action de ce même feu ſur l'humidité aqueuſe ; lorſque l'humidité aérienne qui y eſt renfermée, vient à s'exhaler.

D. Que doit faire un Philoſophe vraiment ſage, lorſqu'une fois il a bien compris le fondement & l'ordre qu'obſerva le grand Architecte de l'univers, pour la conſtruction de tout ce qui exiſte dans la nature ?

R. Il doit être, autant qu'il ſe peut, un copiſte fidele de ſon Créateur ; dans ſon œuvre phyſique, il doit faire ſon chaos tel qu'il fût effectivement ; ſéparer la lumiere des ténebres ; former ſon

firmament séparateur des eaux d'avec les eaux, & accomplir enfin parfaitement, en suivant la marche indiquée, tout l'ouvrage de la création.

D. Avec quoi fait on cette grande & sublime opération ?

R. Avec un seul corpuscule ou petit corps, qui ne contient, pour ainsi dire, que *feces*, saletés, abominations, duquel on extrait une certaine humidité ténébreuse & mercurielle, qui comprend en soi tout ce qui est nécessaire au Philosophe, parce qu'il ne cherche en effet que le vrai mercure.

D. De quel mercure doit-il donc se servir pour l'œuvre ?

R. D'un mercure qui ne se trouve point tel sur la terre, mais qui est extrait des corps, & nullement du mercure vulgaire, comme il a été dit.

D. Pourquoi ce dernier n'est-il pas le plus propre à notre œuvre ?

R. Parce que le sage artiste doit faire attention que le mercure vulgaire ne contient pas en soi la quantité suffisante de soufre, & que par conséquent il doit

travailler sur un corps créé par la nature, dans lequel elle-même aura joint ensemble le soufre & le mercure, lesquels l'artiste doit séparer.

D. Que doit-il faire ensuite ?

R. Les purifier & les rejoindre de rechef.

D. Comment appellez-vous ce corps-là ?

R. Pierre brute, ou chaos, ou illiaste, ou hylé.

D. *Est ce la même pierre brute dont le symbole caractérise nos premiers grades ?*

R. Oui, c'est la même que les Maçons travaillent à dégrossir, & dont ils cherchent à ôter les superfluités ; cette pierre brute est, pour ainsi dire, une portion de ce premier chaos, ou masse confuse connue, mais méprisée d'un chacun.

D. Puisque vous me dites que le mercure est la seule chose que le Philosophe doit connoître, pour ne s'y pas méprendre, donnez-m'en une description circonstanciée.

R. Notre mercure, eu égard à sa nature, est double, fixe & volatil ; en

égard à ſon mouvement, il eſt double auſſi, puiſqu'il a un mouvement d'aſcenſion, & un de deſcenſion : par celui de deſcenſion, c'eſt l'influence des plantes par laquelle il réveille le feu de la nature aſſoupi, & c'eſt ſon premier office avant ſa congellation : par le mouvement d'aſcenſion, il s'éleve pour ſe purifier, & comme c'eſt après ſa congellation, il eſt conſidéré alors comme l'humide radical des choſes, lequel ſous de viles ſcories ne laiſſe pas de conſerver la nobleſſe de ſa premiere origine.

D. Combien compte-t-on d'humide dans chaque composé ?

R. Il y en a trois : 1°. l'*élémentaire*, qui n'eſt proprement que le vaſe des autres éléments ; 2°. le *radical*, qui eſt proprement l'huile, ou le baume dans lequel réſide toute la vertu du ſujet ; 3°. l'*alimentaire*, c'eſt le véritable diſſolvant de la nature, excitant le feu interne, aſſoupi, cauſant par ſon humidité la corruption & la noirceur, & entretenant & alimentant le ſujet.

D. Combien les Philoſophes ont-ils de ſorte de mercure ?

R. Le mercure des Philoſophes ſe peut conſidérer ſous quatre égards ; au premier, on l'appelle le *mercure des corps*, c'eſt précisément la ſemence cachée : au ſecond, le *mercure de la nature ;* c'eſt le bain ou le vaſe des Philoſophes, autrement dit l'humide radical : au troiſieme, le *mercure des Philoſophes*, parce qu'il ſe trouve dans leur boutique & dans leur miniere ; c'eſt la ſphere de Saturne ; c'eſt leur Diane ; c'eſt le vrai ſel des métaux, après lequel, lorſqu'on l'a acquis, commence ſeulement le véritable œuvre philoſophique : au quatrieme égard, on l'appelle le *mercure commun*, non pas celui du vulgaire, mais celui qui eſt proprement le véritable air des Philoſophes, la véritable moyenne ſubſtance de l'eau, le vrai feu ſecret & caché, nommé le *feu commun*, à cauſe qu'il eſt commun à toutes les minieres, qu'en lui conſiſte la ſubſtance des métaux, & que c'eſt de lui qu'ils tirent leur quantité & qualité.

D. Pourquoi les Maçons ont ils les nombres impairs, & nommément le ſepténaire en vénération ?

R. Parce que la nature, qui ſe plaît dans ſes propres nombres, eſt ſatisfaite du nombre myſtérieux de *ſept*, ſur-tout dans les choſes ſubalternes, ou qui dépendent du globe lunaire ; la lune nous faiſant voir ſenſiblement un nombre infini d'altérations & de viciſſitudes dans ce nombre ſepténaire.

D. Combien d'opérations y a-t-il dans notre œuvre ?

R. Il n'y en a qu'une ſeule, qui ſe réduit à la ſublimation, qui n'eſt autre choſe, ſelon *Geber*, que l'élévation de la choſe ſeche, par le moyen du feu, avec adhérence à ſon propre vaſe.

D. Quelle précaution doit-on prendre en liſant les Philoſophes hermétiques ?

R. Il faut ſur-tout avoir grand ſoin de ne pas prendre ce qu'ils diſent à ce ſujet au pied de la lettre, & ſuivant le ſon des mots : *car la lettre tue, & l'eſprit vivifie.*

D. Quelle livre doit-on lire pour parvenir à la connoiſſance de notre ſcience ?

R. Entre les anciens, il faut lire particuliérement tous les ouvrages d'Hermès, enſuite un certain livre, intitulé : *le Paſſage de la mer Rouge*, & un autre appellé *l'abord de la Terre promiſe.* Parmi les anciens, il faut lire ſur-tout Paracelſe, & entr'autre ſon *ſentier Chymique* ou *Manuel de Paracelſe*, qui contient tous les myſteres de la phyſique démonſtrative, & de la plus ſecrete cabale. Ce livre manuſcrit, précieux & original, ne ſe trouve que dans la bibliotheque du Vatican ; mais Sendivogius a eu le bonheur d'en tirer une copie, qui a ſervi à éclairer quelqu'un des ſages de notre ordre. 2°. Il faut lire *Raymond Lulle*, & ſur-tout ſon *Vade mecum*, ſon dialogue, appellé *Lignum vitæ*, ſon teſtament & ſon codicille ; mais on ſera en garde contre ces deux derniers ouvrages, parce qu'ainſi que ceux de *Geber*, ils ſont remplis de fauſſes recettes, de fictions inutiles, & d'erreurs ſans nom-

bres, ainſi que les ouvrages d'Arnauld de Villeneuve; leur but en cela ayant été, ſuivant toute apparence, de déguiſer davantage la vérité aux ignorants. 3°. Le *Turba Philoſophorum*, qui n'eſt qu'un ramas d'anciens auteurs, contient une partie aſſez bonne, quoiqu'il y ait beaucoup de choſes ſans valeur. 4°. Entre les auteurs du moyen âge, on doit eſtimer *Zacharie*, *Treviſan*, *Roger Bacon*, & un certain anonyme, dont le livre a pour titre *des Philoſophes*. Parmi les auteurs modernes, on doit faire cas de *Jean Fabre*, François de nation, & de *Deſpagnet*, ou l'auteur de *la Phyſique reſtituée*, quoiqu'à dire vrai, il ait mêlé dans ſon livre quelques faux préceptes, & des ſentiments erronés.

D. Quand un Philoſophe peut il riſquer d'entreprendre l'œuvre ?

R. Lorſqu'il ſaura par théorie tirer d'un corps diſſout par le moyen d'un eſprit crud, un eſprit digeſte, lequel il faudra de rechef rejoindre à l'huile vitale.

D. Expliquez-moi cette théorie plus clairement ?

R. Pour rendre la chose plus sensible, en voici le procédé : ce sera lorsque le Philosophe saura, par le moyen d'un menstrue végétable uni au minéral, dissoudre un troisieme menstrue essentiel, avec lesquels réunis il faut laver la terre, & l'exalter ensuite en quintessence céleste, pour en composer leur foudre sulfureux, lequel, dans un instant, pénétre les corps, & détruit leurs excréments.

D. Comment donnons-nous dans nos éléments maçonniques les rudiments de cette quintessence céleste ?

R. Par le symbole de l'Etoile flamboyante, que nous disons feu central & vivificateur.

D. Ceux qui prétendent se servir d'or vulgaire pour la semence, & du mercure vulgaire pour le dissolvant, ou pour la terre, dans laquelle il doit être semé, ont-ils une parfaite connoissance de la nature ?

R. Non vraiment, parce que ni l'un ni l'autre n'ont en eux l'agent externe : l'or, pour en avoir été dépouillé par la décoction, & le mercure pour n'en avoir jamais eu.

D. En cherchant cette ſemence aurifique ailleurs que dans l'or même, ne riſque-t on pas de produire un eſpece de monſtre, puiſqu'il paroît que l'on s'écarte de la nature ?

R. Il eſt ſans aucun doute, que dans l'or eſt contenue la ſemence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre corps : mais cela ne nous oblige pas à nous ſervir de l'or vulgaire, car cette ſemence ſe trouve pareillement en chacun des autres métaux ; & ce n'eſt autre choſe, que ce grain fixe, que la nature a introduit en la premiere congellation du mercure, tous les métaux ayant une même origine, & une matiere commune, ainſi que le connoîtront parfaitement au grade ſuivant ceux qui ſe rendront dignes de le recevoir par leur application & une étude aſſidue.

D. Que s'enſuit il de cette doctrine ?

R. Elle nous enſeigne que, quoique la ſemence ſoit plus parfaite dans l'or, toutefois elle ſe peut extraire bien plus aiſément d'un autre corps que de l'or même : la raiſon en eſt que les autres corps ſont bien plus ouverts, c'eſt-à-dire, moins digérés & leur humidité moins terminée.

D. Donnez-moi un exemple pris dans la nature ?

R. L'or vulgaire reſſemble à un fruit lequel parvenu à une parfaite maturité a été ſéparé de l'arbre : & quoiqu'il y ait en lui une ſemence très parfaite & très-digeſte, néanmoins ſi quelqu'un. pour le multiplier, le mettoit en terre : il faudroit beaucoup de temps, de peine, de ſoins, pour le conduire juſqu'à la végétation : mais ſi au lieu de cela, on prenoit une greffe ou une racine du même arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps, & ſans peine, végéter & rapporter beaucoup de fruits.

D. Eſt il néceſſaire à un amateur de cette ſcience de connoître la forma-

tion des métaux dans les entrailles de la terre, pour parvenir à former son œuvre ?

R. Cette connoissance est tellement nécessaire, que si avant toute autre étude, on ne s'y appliquoit pas, & l'on ne cherchoit pas à imiter la nature en tout point, jamais on ne pourroit arriver à rien faire de bon.

D. Comment la nature forme-t-elle donc les métaux dans les entrailles de la terre, & de quoi les compose-t-elle ?

R. La nature les compose tous de soufre & de mercure, & les forme par leur double vapeur.

D Qu'entendez vous par cette double vapeur, & comment par cette double vapeur les métaux peuvent ils être formés ?

R. Pour bien entendre cette réponse, il faut savoir d'abord que la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulfureuse, en un lieu caverneux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice; il se forme *premierement* le vitriol de nature :

secondement, de ce vitriol de nature, par la commotion des éléments, s'éleve une nouvelle vapeur, qui n'est ni mercurielle, ni sulfureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhere la graisse du soufre, s'unit avec elle, & de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répandue en ces lieux caverneux, agissant par le moyen du soufre qu'elle contient en elle, il en resulte des métaux parfaits, si le lieu & la vapeur sont purs; & imparfaits, si au contraire le lieu & la vapeur sont impurs; ils sont dits imparfaits, ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entiere perfection par la coction.

D. Que contient en soi cette vapeur?

R. Elle contient un esprit de lumiere & de feu de la nature des corps célestes, lequel doit être proprement considéré comme la forme de l'univers.

D. Que représente cette vapeur?

R. Cette vapeur ainsi imprégnée de

l'esprit universel, qui n'est autre que la véritable Etoile flamboyante, représente assez bien le premier chaos, dans lequel se trouvoit renfermé tout ce qui étoit nécessaire à la création, c'est-à-dire, la matiere & la forme universelle.

D. Ne peut-on pas non plus employer l'argent vif vulgaire dans ce procédé ?

R. Non, parce que, comme il a déjà été dit, l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui l'agent externe.

D. *Comment cela est-il désigné en Maçonnerie ?*

R. Par le mot de vulgaire ou profane ; en nommant tel tout sujet qui n'est pas propre à l'œuvre maçonnique. C'est dans ce sens qu'il convient d'entendre le couplet : Vous qui du vulgaire stupide, &c. *Il est appellé stupide, parce qu'il n'a pas vie en soi.*

D. D'où provient que l'argent vif vulgaire n'a pas avec lui son agent externe ?

R. De ce que lors de l'élévation de la double vapeur, la commotion est si

grande & si subtile, qu'elle fait évaporet l'esprit ou l'agent, à peu près comme il arrive dans la fusion des métaux : de sorte que la seule partie mercurielle reste privée de son mâle ou agent sulfureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transmuée en or par la nature.

D. Combien de sortes d'*or* distinguent les Philosophes ?

R. Trois sortes : l'or astral, l'or élémentaire, & l'or vulgairé.

D. Qu'est-ce que l'*or astral ?*

R. L'*or astral* a son centre dans le soleil, qui le communique par ses rayons, en même temps que sa lumiere à tous les êtres qui lui sont inférieurs : c'est une substance ignée, & qui reçoit une continuelle émanation des corpuscules solaires qui pénétrent tout ce qui est sensitif, végétatif & minéral.

D. *Est-ce dans ce sens qu'il faut considérer le soleil peint au tableau des premiers grades de l'ordre ?*

R. *Sans difficulté : toutes les autres interprétations sont des voiles pour déguiser au candidat les vérités philosophi-*

ques qu'il ne doit point appercevoir du premier coup-d'œil, & sur lesquelles il faut que son esprit & ses méditations s'exercent.

D. Qu'entendez-vous par or *élémentaire ?*

R. C'est la plus pure & la plus fixe portion des éléments & de toutes les substances qui en sont composées ; de sorte que tous les êtres *sublunaires* des trois genres contiennent dans leur centre un précieux grain de cet or élémentaire.

D. *Comment est-il figuré chez nos Freres les Maçons ?*

R. *Ainsi que le soleil au tableau indique l'or astral, la lune signifie son regne sur tous les corps sublunaires qui lui sont subjacents, contenant en leur centre le grain fixe de l'or élémentaire.*

D. Expliquez moi l'or *vulgaire ?*

R. C'est le plus beau métal que nous voyons, & que la nature puisse produire, aussi parfait en soi qu'inaltérable.

D. *Où trouve-t-on sa désignation aux symboles de l'Art royal?*

R. Dans les trois médailles, &c. le triangle, le compas, & tous autres bijous ou instruments représentatifs, comme d'or pur.

D. De quelle espece d'or est la pierre des Philosophes?

R. Elle est la seconde espece, comme étant la plus pure portion de tous les éléments métalliques après sa purification, & alors il est appellé or vif philosophique.

D. *Que signifie le nombre quatre adopté dans le grand écossisme de Saint-André d'Ecosse, le complément des progressions maçonniques?*

R. Outre le parfait équilibre, & la parfaite égalité des quatre éléments dans la pierre physique, il signifie quatre choses qu'il faut faire nécessairement pour l'accomplissement de l'œuvre, qui sont, composition, altération, mixtion & union, *lesquelles une fois faites dans les regles de l'art, donneront le fils légitime du soleil,*

&

& produiront le phénix toujours renaiſſant de ſes cendres.

D. Qu'eſt-ce que c'eſt proprement que l'or vif des Philoſophes ?

R. Ce n'eſt autre choſe que le feu du mercure, ou cette vertu ignée, renfermée dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité & la nature du ſoufre, d'où il eſt émané : le ſoufre des Philoſophes ne laiſſant pas auſſi d'être appellé mercure, à cauſe que toute ſa ſubſtance eſt mercurielle.

D. Quel autre nom les Philoſophes donnent-ils à leur or vif ?

R. Ils l'appellent auſſi leur ſoufre vif, ou leur vrai feu, & il ſe trouve renfermé en tout corps, & nul corps ne peu ſubſiſter ſans lui.

D. Où faut-il chercher notre or vif, ou notre ſoufre vif, & notre vrai feu ?

R. Dans la maiſon du mercure.

D. De quoi ce feu vit-il ?

R. De l'air.

D. Donnez-moi une comparaiſon du pouvoir de ce feu ?

R. Pour exprimer cette attraction du feu interne, on ne peut pas donner une meilleure comparaison que celle de la foudre, qui n'est d'abord qu'une exhalaison seche & terrestre, unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter, venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humide qui lui est inhérent, qu'elle attire à soi, & transmue en sa nature, après quoi elle se précipite avec rapidité vers la terre, ou elle est attirée par une nature fixe semblable à la sienne.

D. Que doit faire le Philosophe après qu'il aura extrait son mercure?

R. Il doit l'amener ou réduire de puissance en acte.

D. La nature ne peut-elle pas le faire d'elle-même?

R. Non, parce qu'après une premiere sublimation elle s'arrête; & de la matiere ainsi disposée s'engendre les métaux.

D. Qu'entendent les Philosophes par leur or & par leur *argent?*

R. Les Philosophes donnent le nom d'or à leur *soufre*, & celui d'*argent* à leur *mercure*.

D. D'où les tirent-ils ?

R. Je vous ai déjà dit qu'ils les tirent d'un corps homogene où ils se trouvent avec abondance, & d'où ils les savent extraire l'un & l'autre, par un moyen admirable, & tout-à-fait philosophique.

D. Dès que cette opération sera duement faite, que doit-on faire ensuite ?

R. On doit faire son amalgame philosophique avec une très-grande industrie, lequel pourtant ne se peut exécuter qu'après la sublimation du mercure, & sa due préparation.

D. Dans quel temps unissez-vous votre matiere avec l'or vif ?

R. Ce n'est que dans le temps qu'on l'amalgame : c'est-à-dire, par le moyen de cette amalgame, on introduit en lui le soufre, pour ne faire ensemble qu'une seule substance, & par l'addition de ce soufre, l'ouvrage est abrégé, & la teinture augmentée.

D. Que contient le centre de l'humide radical ?

R. Il contient & cache le ſoufre, qui eſt couvert d'une écorce dure.

D. Que faut-il faire pour l'appliquer au grand œuvre ?

R. Il faut le tirer de ſes priſons avec beaucoup d'art, & par la voie de la putréfaction.

D. La nature a-t-elle dans les mines un menſtrue convenable, propre à diſſoudre & à délivrer ce ſoufre ?

R. Non, à cauſe qu'il n'a pas un mouvement local ; car ſi elle pouvoit de rechef diſſoudre, putréfier & purifier le corps métallique, elle nous donneroit elle-même la pierre phyſique, c'eſt-à-dire, un ſoufre exalté & multiplié en vertu.

D. Comment m'expliqueriez-vous, par un exemple, cette doctrine ?

R. C'eſt encore par la comparaiſon d'un fruit ou d'un grain, qui eſt de rechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, & enſuite pour multiplier ; or, le Philoſophe qui connoît le bon

grain, le tire de ſon centre, le jette dans la terre qui lui eſt propre, après l'avoir bien fumée & préparée, & là il ſe ſubtiliſe tellement, que ſa vertu prolifique s'étend & ſe multiplie à l'infini.

D. En quoi conſiſte donc tout le ſecret pour la ſemence?

R. A bien connoître la terre qui lui eſt propre.

D. Qu'entendez-vous par la ſemence dans l'œuvre des Philoſophes?

R. J'entends le chaud inné, ou l'eſprit ſpécifique renfermé dans l'humide radical, ou la moyenne ſubſtance de l'argent vif, qui eſt proprement le ſperme des métaux, lequel renferme en ſoi ſa ſemence.

D. Comment délivrerez-vous le ſoufre de ſes priſons?

R. Par la putréfaction.

D. Quelle eſt la terre des minéraux?

R. C'eſt leur propre menſtrue.

D. Quel ſoin doit avoir le Philoſophe pour en tirer le parti qu'il déſire?

R. Il faut qu'il ait un grand ſoin de la purger de ſes vapeurs fétides, &

ſoufres impurs, après quoi on y jette la ſemence.

D. Quel indice peut avoir l'artiſte qu'il ſoit ſur le bon chemin au commencement de ſon œuvre ?

R. Quand il verra qu'au temps de la diſſolution, le diſſolvant, & la choſe diſſoute demeurent enſemble ſous une même forme & matiere.

D. Combien de ſolution y a-t-il dans l'œuvre philoſophique ?

R. Il y en a trois; nombre par cette raiſon myſtérieux & reſpectable aux Maçons. La premiere eſt celle du corps crud & métallique, par laquelle il eſt réduit dans ſes principes de ſoufre & d'argent vif; la ſeconde, celle du corps phyſique; & la troiſieme, celle de la terre minérale.

D. Comment par la premiere ſolution peut-on réduire un corps métallique en mercure, & puis en ſoufre ?

R. Par le feu occulte artificiel, ou l'Etoile flamboyante.

D. Comment ſe fait cette opération ?

R. En tirant d'abord du ſujet le mer-

cure, ou la vapeur des éléments, & après l'avoir purifiée, s'en servir à sortir le soufre de ses enveloppes, par la voie de la corruption, dont le signe est la noirceur.

D. Comment se fait la seconde solution?

R. Quand le corps physique se résout avec les deux substances susdites, & acquiert la nature céleste.

D. Quel nom donnent les Philosophes à la matiere dans ce temps?

R. Ils l'appellent leur chaos physique, & pour lors, c'est la vraie premiere matiere, qui n'est proprement dite telle, qu'après la jonction du mâle, qui est le soufre, & de la femelle, qui est le mercure, & non pas auparavant.

D. A quoi se rapporte la troisieme solution?

R. Elle est l'humectation de la terre minérale, & elle a un entier rapport à la multiplication.

D. Est ce dans ce sens qu'il faut entendre la multiplication usitée dans les nombres maçonniques?

R. Oui, nommément celle du nombre trois, pour le conduire à ſon cube, par les progreſſions connues de 3, 9, 27, 81.

D. De quel feu doit-on ſe ſervir dans notre œuvre ?

R. Du feu dont ſe ſert la nature.

D. Quel pouvoir a ce feu ?

R. Il diſſout toutes choſes dans le monde, parce qu'il eſt le principe de toute diſſolution & corruption.

D. Pourquoi l'appelle-t-on auſſi mercure ?

R. Parce qu'il eſt de nature aérienne, & une vapeur très-ſubtile participant toutefois du ſoufre, d'où il a tiré quelque ſouillure.

D. Où eſt caché ce feu ?

R. Il eſt caché dans le ſujet de l'art.

D. Qui eſt-ce qui peut connoître & former ce feu ?

R. Le ſage ſait conſtruire & purifier ce feu.

D. Quel pouvoir & qualité ce feu a-t-il en ſoi ?

R. Il eſt très-ſec & dans un continuel mouvement, & ne demande qu'à cor-

rompre & à tirer les choſes de puiſſance en acte ; c'eſt lui enfin qui, rencontrant dans les mines des lieux ſolides, circule en forme de vapeur ſur la matiere, & la diſſout.

D. Comment connoîtroit on plus facilement ce feu ?

R. Par les excréments ſulfureux, où il eſt renfermé, & par l'habillement ſalin, dont il eſt revêtu.

D. Que faut-il faire à ce feu pour qu'il puiſſe mieux s'inſinuer dans le genre féminin ?

R. A cauſe de ſon extrême ſiccité il a beſoin d'être humecté.

D. Combien y a-t-il de feux philoſophiques ?

R. Il y en a de trois ſortes, qui ſont le naturel, l'inaturel, & le contre nature.

D. Expliquez-moi ces trois ſortes de feu ?

R. Le feu naturel eſt le feu maſculin, ou le principal agent ; l'inaturel eſt le féminin, ou le diſſolvant de nature, nourriſſant & prenant la forme de

fumée blanche, lequel s'évanouit aisément, quand il est sous cette forme, si on n'y prend bien garde, & il est presque incompréhensible, quoique par la sublimation philosophique, il devienne corporel & resplandissant ; le feu contre nature est celui qui corrompt le composé, & a le pouvoir de délier ce que la nature avoit fortement lié.

D. Où se trouve notre matiere ?

R. Elle se trouve par-tout, mais il la faut chercher spécialement dans la nature métallique, où elle se trouve plus facilement qu'ailleurs.

D. Laquelle doit-on préférer à toutes les autres ?

R. On doit préférer la plus mûre, la plus propre & la plus facile ; mais il faut prendre garde sur-tout que l'essence métallique y soit non-seulement en puissance, mais aussi en acte, & qu'il y ait une splendeur métallique.

D. Tout est-il renfermé dans ce sujet ?

R. Oui, mais il faut pourtant secourir la nature, afin que l'ouvrage soit mieux

& plutôt fait, & cela par les moyens que l'on connoît dans les autres grades.

D. Ce ſujet eſt il d'un grand prix?

R. Il eſt vil & n'a d'abord aucune élégance en ſoi, & ſi quelques-uns diſent qu'il eſt vendable, ils ont égard à l'eſpece, mais au fond il ne ſe vend point, parce qu'il n'eſt utile que pour notre œuvre.

D. Que contient notre matiere?

R. Elle contient le ſel, le ſoufre & le mercure.

D. Quelle eſt l'opération qu'on doit apprendre à faire?

R. Il faut ſavoir extraire le ſel, ſoufre & mercure l'un après l'autre.

D. Comment cela ſe fait-il?

R. Par la ſeule & complette ſublimation.

D. Qu'extrait-on d'abord?

R. On tire d'abord le mercure en forme de fumée blanche.

D. Que vient-il après?

R. L'eau ignée, ou le ſoufre.

D. Que faut-il faire enſuite?

R. Il faut le diſſoudre avec le ſel

purifié, volatisant d'abord le fixe, & puis fixant le volatil en terre précieuse, laquelle est le véritable vase des Philosophes & de toute perfection.

D. Ne pourriez-vous pas mettre tout-à-coup sous les yeux, & réunir comme en un seul point, les principes, les formes, les vérités & les caracteres essentiels de la science des Philosophes, ainsi que du procédé méthodique de l'œuvre ?

R. Un morceau lyrique, composé par un ancien savant Philosophe, qui joignoit à la solidité de la science, le talent agréable de badiner avec les Muses, peut remplir à tous égards ce que vous me demandez : aucune science n'étant effectivement étrangere aux enfants de la Science ; cette ode, quoiqu'en langue italienne, la plus propre à peindre des idées sublimes, trouve ici place.





ODE.

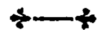
ERA dal nulla uscito
Il tenebroso chaos; massa difforme;
Al primo suon d'Onnipotente labbro
Parea che patorito
Il disordin l'avesse, anzi che Fabro
Stato ne fosse un Dio, tanto era informe;
Stavano inoperose
In lui tutte le cose
E senza Spirto divisor confuso
Ogni elemento in lui stava racchiuso.



Or chi ridir potrebbe
Come formossi il Ciel, la Terra, il Mare,
(Si leggier' in lor stessi, e vasti in mole?)
Chipuo svelar com' ebbe,
Luce, e moto lassù, la Luna el' Sole;
Stato, e forma quaggiù, quanto n'appare:
Chi mai comprender come
Ogni cosa ebbe nome
Spirito quantita Legge, e misura
Da questa massa inordinata impura.



O del divin Hermete
Emoli Figli, à cui l' arte paterna
Fà che natura appar ſenza alcun velo
Voi Sol, Sol voi ſapete
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo
Dall' indiſtinto Cahos la mano eterna.
La grande opera voſtra
Chiaramente vi moſtra
Che Dio nel modo iſteſto, onde è prodotto
Il fiſico eliſſir, compoſe il tutto.



Ma di ritrar non vaglio
Con debil penna un paragon ſi vaſto
Jo non eſperto ancor Figlio dell' arte,
Se ben certo b rſaglio
Scoprono al guardo mio le voſtre carte.
Se ben m' è noto il provido Illiaſto
Se ben non m' è naſcoſto
Il mirabil compoſto,
Per cui Voi di potenza avete eſtratto
La purità degli elementi in atto.

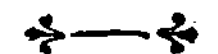


Se ben da me s' intende
Ch' altro non è voſtro mercurio ignoto
Ch' un vivo Spirto univerſale innato
Che dal Sole diſcende
In aëreo vapor ſempre agitato
Ad empier della Terra il centro voto:

Che di quà poi se n' esce
Tra solfi impuri , e cresce
Di volatile in fisso , e presa forma
D' umido radical se stesso informa.



Se ben io so , che senza
Sigillarsi de vetro il vaso ovale
Non si ferma in lui mai vapore illustra
Che se pronta assistenza
Non ha d' occhio Linceo , di mano industre.
More il candido infante al suo natale ,
Che più nol ciban poi
I primi umori suoi
Come 'l Uom , che nel' utero si pasce
D' impuro sangue , e poi di latte in fasce.



Se ben so tanto ; pure
Oggi in prova con voi uscir non oso
Che anche gl' errori altrui dubbio mi fanno.
Ma , se l' invide cure
Nella vostra pietà luogo non hanno
Voi togliete all' ingegno il cor dubbioso.
Se 'l magistero vostro
Distintamente io mostro
In questi fogli miei ; deh fate omai
Che sol legga in risposta : *opra che 'l sai.*



Quanto s'ingannan mai gli Uomini ignari
Dell' hermetica ſcienza
Che al ſuon della parola
Applican ſol conſentimenti avari
Quindi i nomi volgari
D' argento vivo, e oro
S' accingono al avoro,
E con l' oro commun à foco lento
Credon fermare il fuggitivo argento



Ma ſe agli occulti ſenſi apron la mente
Ben vedon manifeſto
Che manca e à quello, e à queſto
Quel foco univerſal ch é ſpirto agente
Spirto, che in violente
Fiemma d' ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni metal, che ſenza vivo moto
Fuor della ſua miniera é corpo immoto



Altro mercurio, altr oro Hermete addita
Mercurio humido, e caldo
Al foco ogn' or più ſaldo
Oro, ch' é tutto foco, e tutto vita
Differenza infinita
Non fia ch' or manifeſti
Da quei del volgo queſti

Quei corpi morti ſon, di ſpirto privi,
Queſti ſpirti corporei, e ſempre vivi.



O gran mercurio noſtro, in te s' aduna
Argento, e oro eſtratto
Dalla potenza in atto
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina ſoſtanza in una:
Una chein tre ſi ſpande.
O meraviglia grande
Mercurio, ſolfo, e ſal, voi m'apprendete
Che in tre ſoſtanze voi ſol una ſiete.



Ma dov' é mai queſto mercurio aurato
Che ſciolto in ſolfo, e ſale
Umido radicale
Dei metalli divien ſeme animato:
Ah ch' egli é imprigionato
In carcere ſi dura,
Che perſin la natura
Ritrar nol pruò dalla prigion alpeſtra,
Se non apre le vie arte maeſtra.



L' arte dunque che fà? Miniſtra accorta
Di natura operoſa
Con fiamma vaporoſa

Purga il ſentiero, e alla prigion ne porta
Che non con altra ſcorta
Non con mezzo migliore
D' un continuo calore
Si ſoccorre à natura; ond' ella poi
Scioglie al noſtro mercurio i ceppi ſuoi



Sî sî queſto mercurio animi indotti
Sol cercar voi dovete
Che in lui ſolo potete
Trovar cio, che deſian gl' ingegni dotti
In lui già ſon ridotti
In proſſima potenza
E Luna, e Sol; che ſenza
Oro, e argento del volgo, uniti inſieme
Son dell', e l' oro il vero ſeme.



Pur ogni ſeme inutile ſi vede
Se incorrotto, e integro
Non marciſce, e vien negro.
Al generar la corruzion precede
Tal natura provede
Nell' opre ſue vivaci
E noi di lei ſegnaci
Se non produre aborti al fin vogliano
Pria negreggiar, che biancheggiar dobbiamo.



O voi, che à fabricar. l' oro per arte
Non mai ſtanchi traete
Da continuo carbon fiamme inceſſanti,
E i voſtri miſti in tanti modi, e tanti
Or fermate, or ſciogliete,
Or tutti ſciolti, or congelati in parte:
Quindi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, e giorno
State vegliando à ſtolti fochi intorno.



Dal' inſane fatiche ommai ceſſate
Né più cieca ſperanza
Il credulo penſier col fumo indori
Son l' opre voſtre inutili ſudori:
Ch' entro ſquallida ſtanza
Sol vi ſtampan ſul volto ore ſtantate.
A che fiamme oſtinate?
Non carbon violento, acceſſi faggi
Per l' hermetica pietra uſano i ſaggi.



Col foco, onde ſotterra al tutto giova,
Natura, arte lavora
Che imitar la natura arte ſol deve:
Foco che vaporoſo, è non è leve,
Che nutre, e non divora
Ch' é naturale, e 'l artificio il trova
Arrido, e fa che piova,

Umido, e ogn' or diſſecca, aqua che ſtagna,
Aqua che lava i corpi, e man non bagna.



Con tal foco lavora l' arte ſeguace
D' infaillibil natura
Ch' ove queſta mancò, quella ſuppliſce:
Indcomincia natura, arte finiſce,
Che ſol l' arte depura
Ciò che à purgar, natura era incapace.
L' arte é ſempre ſagace,
Semplice è la natura, onde ſe ſcaltra
Non ſpiana una le vie, s' arreſta l' altra



Donque à che prò tanre ſoſtanze e tante
In ritorte, in Lambicchi,
S' unica é la materia, unico il foco!
Unica é la materia, e in ogni loco
L' hanno i poveri, e i ricchi
A tutti ſconoſciuta, e a tutti innante
Abjetta al volgo errante
Che per fango à vil prezzo ogn' or la vende,
Preziosſa al Philoſofo, che intende.



Queſta maria Sol tanto avvilita
Cerchin gl' ingegni accorti,

Che in lei quanto desian, tanto s' aduna.
In lei chiudonsi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti.
In lei chiudesi il foco, onde han la vita;
Ella da l'acqua ignita
Ella la terra fissa, ella da tutto
Che insin bisogna à un intelletto istratto.



Mai voi senza osservar che un sol composto
Al Filosofo basta
Più ne prendente inman Chimici ignari
Ei cuoce in un sol vaso a i rai solari
Un vapor, che s' impasta,
Voi mille paste al foco avete esposto:
Così mentre ha composto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate in tutto al primitivo niente.



Non molli gomme, od escrementi duri
Non sangue, o sperma humano
Non uve acerbe, o quinte essenze erbali
Non acque acute, o corrosivi sali
Non vitriol romano,
Arridi tachi, od antimoni imputi,
Non solfor, non mercuri
Non metalli del volgo, al fin adopra
Un artifice esperto ala grand' opra.



Tanti misti à che pio, l'alta scienza
Solo in una radice
Tutto restringe il Magisterio nostro :
Questa, che già qual sia chiaro v'ho mostro,
Forse più che non lice;
Due sostanze contien, ch'hanno una essenza
Sostanze, che in potenza
Sono argent' e sono oro; e in atto poi
Vengono, se i lor pesi uguagliam noi.



Si che in atto, si fanno argento e oro
Anzi uguagliate in peso
La volante si fissa in solfo aurato:
Oh solfo luminoso, oro animato
In te del Sole acceso
L' operosa virtù ristretta adoro!
Solfo tuttu tesoro
Fondamento dell' arte, in cui natura
Decoce l'or, & in elissir matura.

D. Quelle heure est-il quand le Philosophe commence son travail ?

R. Le point du jour, car il ne doit jamais se relâcher de son activité.

D. Quand se repose-t-il ?

R. Lorsque l'œuvre est à sa perfection.

D. Quelle heure est-il à la fin de l'ouvrage ?

R. Midi plein ; c'eſt-à-dire, l'inſtant où le ſoleil eſt dans ſa plus grande force, & le fils de cet aſtre en ſa plus brillante ſplendeur.

D. Quel eſt le mot de la magnéſie ?

R. Vous ſavez ſi je puis & dois répondre à la queſtion, *je garde la parole.*

D. Donnez-moi le mot des ralliements des Philoſophes ?

R. Commencez, je vous répondrai.

D. Etes-vous apprenti Philoſophe ?

R. Mes amis & les ſages me connoiſſent.

D. Quel eſt l'âge d'un Philoſophe ?

R. Depuis l'inſtant de ſes recherches, juſqu'à celui de ſes découvertes : il ne vieillit point.

N. B. Si tous les catéchiſmes de Maçonnerie étoient auſſi inſtructifs que celui-là, & ceux des autres grades de cette partie que j'eſpere communiquer un jour au Public, s'il accueille cette ébauche ; il eſt à croire que l'on s'appliqueroit davantage à ſe reſſouvenir des queſtions de l'ordre ; mais leur ſéchereſſe fatigue la

mémoire, perd le temps, & rebute l'esprit.

L'on a eu soin de mettre en lettres italiques toutes les questions & réponses qui sont absolument directes à la *Maçonnerie* proprement dit, ou qui en émanent, pour la facilité des intelligents en cette partie : attendu que l'objet purement philosophique contenu en ce grade ou sublime philosophie inconnue, peut être également utile à ceux qui ne sont pas Maçons, y ayant beaucoup de curieux & d'amateurs de la science, qui sans être imbus des principes de l'Art Royal, s'appliquent aux recherches curieuses de la nature : en effet, le sort d'une chose bonne, est de pouvoir l'être généralement pour tout le monde, sans que telle ou telle qualité prise d'une société particuliere puisse exclure de sa participation. Le reproche que l'on a fait de tout temps à la Maçonnerie étant de dire que, puisque par son régime elle doit rendre les hommes meilleurs, il est absurde que ses connoissances soient absolument réservées à une poignée d'êtres,

d'êtres, qui par état ſont tenus d'en faire un myſtere : l'objection ceſſe totalement, s'il eſt vrai que la ſcience des *Maçons*, & leur but poſitif ſoit la philoſophie hermétique, telle que l'on vient de la détailler. Je ne cautionnerois pas cette vérité, en ſuppoſant que ç'en ſoit une, parce que je me ſuis impoſé la loi de ne préſenter jamais mon opinion particuliere pour une regle de déciſion, & qu'il convient à la modeſtie de toute perſonne qui ſe mêle d'écrire ſans prétendre former de ſyſtême, de laiſſer à chacun la liberté des combinaiſons, ſauf à fixer par des raiſonnements ſolides, les irréſolutions de ceux qui voudroient bien le conſulter. Pour mon goût perſonnel, j'aimerois aſſez que la choſe des Maçons fût effectivement la découverte du grand œuvre : j'y trouve de grandes probabilités, & il eſt conſtant qu'en anatomiſant pluſieurs de ce que l'on appelle grands grades, en écartant le myſticiſme des uns, les entours fabuleux des autres, on les tourneroit aiſément à la ſpéculation phyſique, dont au

fond ils ſemblent vouloir établir les principes ; un ſeul exemple le prouve : les faux ſchiſmes de Roſe-Croix, traités avec l'appareil pieux, vague, lugubre & brillant, dont on les ſurcharge en certaines loges, n'offrent à l'eſprit de celui que l'on initie, que l'action ſainte, des myſteres révérés que l'on peut avoir décrits en des livres que ce grade copie, pour ainſi dire, & ce n'eſt plus à beaucoup près le véritable Roſe-Croix tel qu'il fut dans ſa très-ancienne *origine* ; cependant à qui voudroit le décompoſer, en ſuivant exactement les mêmes ſurfaces, ſous des analogies philoſophiques, y trouveroit infailliblement le grain fixe, ſi ce terme eſt permis, des éléments de la ſcience d'Hermès ; & la ſignature même des Maçons orgueilleux de ce grade, F. R. C. ne ſignifie autre choſe que *Fratres roris cocti.* Le grade du Phénix, que quelques-uns apprécient beaucoup plus qu'il ne vaut, revient entiérement à cette partie, le *Tetragrammaton*, le *Stibium*, la *Pentacule*, ſont des emblêmes précis : de faux docteurs

y ajoutent de très-fausses recettes, contenues en une maniere de procédé prescrite pour la perfection du *Stibium* ; ces erreurs ne trompent pas le sage, c'est à lui à les rectifier : il est toujours bien flatteur pour les Maçons de pouvoir aspirer à cette qualité, & se parer d'un titre qui fait honneur à l'esprit, annonce la pureté du cœur, & rassemble des ouvriers intelligents, dont le but est d'aider & d'éclairer l'humanité.



Adoption ou Maçonnerie des Femmes.

En traitant de la Maçonnerie, il seroit inconséquent de négliger aucuns des objets qui y ont rapport. Quoique la Maçonnerie des femmes soit une branche presque étrangere au sujet, & qu'en aucun endroit nous n'ayons annoncé devoir en parler ; la liaison est tellement établie, que cette agréable bagatelle paroît entrer dans le plan de cet ouvrage ; c'est au surplus une occasion de

faire la cour au beau ſexe, & je ſuis trop bon Maçon pour l'échapper. Une imagination moderne, en nous rapprochant de nos ſœurs, vaut, à mon gré, la plus reſpectable antiquité, dont les regles ſéveres nous en éloignent; & le maillet dans la main des graces n'eſt pas moins abſolu, que le compas dans celle d'un Philoſophe.

On ſuppoſe d'abord que tout lecteur eſt à peu près au fait des matieres qui ſe traitent dans nos loges de femmes. La même méthode qui gouverne les Maçons eſt, à quelques modifications près, le régime de l'ordre & de l'adoption. Des cérémonies, des tableaux, un air de ſecret, des myſteres, des initiations, de l'épouvante, du ſérieux, un badinage décent, des grades, des offices, des dignités, des cordons, des bijous, des banquets, voilà le précis; nous y joindrons ſimplement un diſcours d'apprentie, qui développe autant qu'il eſt poſſible, la morale de l'ordre.

Discours d'adoption pour un travail d'Apprentie, prononcé à M., par le F. B. T., le 16 septembre 1765.

MA CHERE SŒUR,

LE spectacle flatteur des dons de Pomone & de Flore qui vient à vos yeux de succéder à l'appareil lugubre qui nous avoit frappé avant votre initiation, est une image fidelle du degré de perfection & de lumiere, auquel votre constance & votre zele vous ont fait parvenir. Comme profane, vous étiez encore dans les ténebres de l'erreur & du préjugé; comme Maçonne, les prestiges des siecles disparoissent, & vous avez acquis le droit d'entrer dans le délicieux jardin d'Eden, où vous voyez tous les Freres & les Sœurs réunis autour de l'arbre de la science du bien & du mal, pour ne suivre à tous égards que la premiere, & renoncer expressément à l'autre, sa tige autrefois si funeste, & dont le genre humain ignoreroit encore la fatalité, sans le puissant empire que

la belle moitié de l'univers, dont vous faites partie, eut de tout temps sur l'autre, ne produira plus à l'avenir pour vous, ma chere Sœur, que des fruits délicats, savoureux, agréables, que nous partagerons avec vous, & qui nous deviendront plus précieux en les recevant de votre main. Vous mangerez la pomme, mais instruite par les regles de l'Ordre, vous ne toucherez point au pepin, parce qu'il contient le germe; que le germe seul est dangereux, c'est la seule précaution que la Maçonnerie vous impose. Vous l'avez promis, ma chere Sœur, & c'est aussi à cette seule condition qu'en vous initiant à nos mysteres, j'ai pu vous délivrer des liens qui vous retenoient, symboles des chaînes cruelles qui attachent notre ame au monde & à ses perversités, & auxquelles j'ai substitué ces guirlandes de lys & de roses, pour figurer à la fois la pureté de votre ame, le coloris enchanteur qui pare votre physionomie, & qui présage votre innocence; enfin la légéreté des chaînes que nous vous imposons, & la vivacité des plaisirs qui

les assaisonne. Votre résignation a éclaté lorsque la jarretiere de l'Ordre, instrument secret des volontés du maître, vous a été présentée, comme le gage de votre réception, & pour occuper cette nuit près de vous une place qui ne sera jamais oisive, si vous consultez nos cœurs, notre empressement, & le zele ardent que tout bon Maçon a pour ses sœurs; c'est à vos sentiments particuliers à en régler l'étendue, & nous estimerons toujours comme une très-grande faveur ce que vous daignerez nous en faire paroître. La vertu, dont nous sommes les plus fideles partisans, légitime l'hommage que nous vous adressons, & la décence dont nous ne nous écartons jamais, prête ses gases & ses rideaux au spectacle du bonheur des Sœurs & des Freres, pour en dérober la connoissance aux regards du profane indigne d'y participer, & dont les malins commentaires empoisonneroient nos plaisirs : de là cette obligation essentielle du secret que l'ordre nous prescrit; l'art de jouir est le talent des Freres & des Sœurs, celui de se taire sur les travaux

& les mysteres de nos loges leur est également accordé, & la Maçonnerie seule, ma chere Sœur, pouvoit rendre votre sexe susceptible de cette discrétion si nécessaire, & sans laquelle les meilleures choses se profanent. Obéir, travailler & se taire, voilà nos trois devoirs; amitié, charité, union, voilà nos trois vertus : cinq coups réguliérement frappés sont le signal de l'ouvrage, leur nombre mystique prouve invinciblement que dans nos loges tout a pour objet de nous flatter, de nous contenter & de nous plaire; les cinq sens qui sont le principe de cette analogie, doivent tous ici s'occuper avec un égal agrément : peut-être les Freres seuls l'éprouvent ils le plus vivement, le plus en détail; mais, mes cheres Sœurs, vous en avez toute la gloire, & de notre part, réunissant en un seul point tout ce qui peut ainsi sous-diviser la sensation, le sentiment & le plaisir, vous trouverez dans nos cœurs l'équivalent de ce que nous devrons aux graces qui vous accompagnent.

FIN

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Union à Paris,
le 30 juin 1979,
pour le compte de Gutenberg Reprint.